ARDOUIN-DUMAZET

VOYAGE EN FRANCE

CÔTE D'AZUR. II.

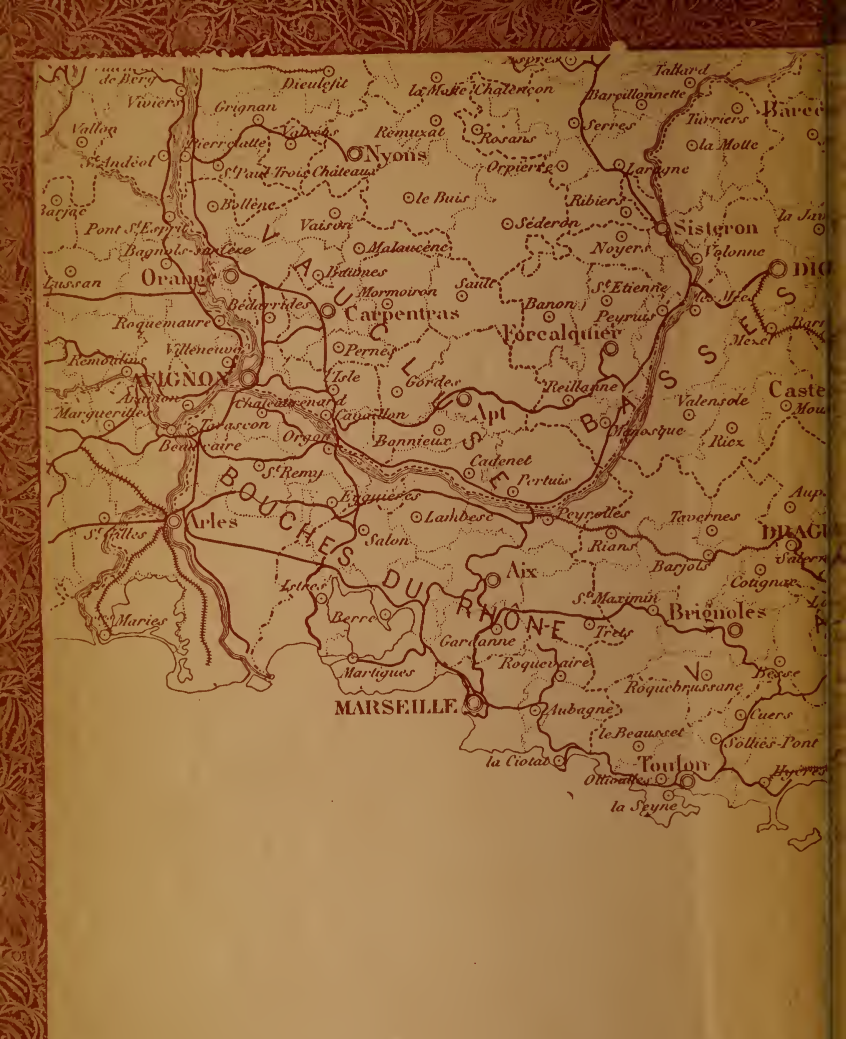
NICE et LES ALPES MARITIMES

Vence
Nice
Villefranche
Le Cap Ferrat
Monaco
Le Cap Martin
Roquebrune
Menton
La Vésubie
La Tinée
Le Var
Puget-Théniers

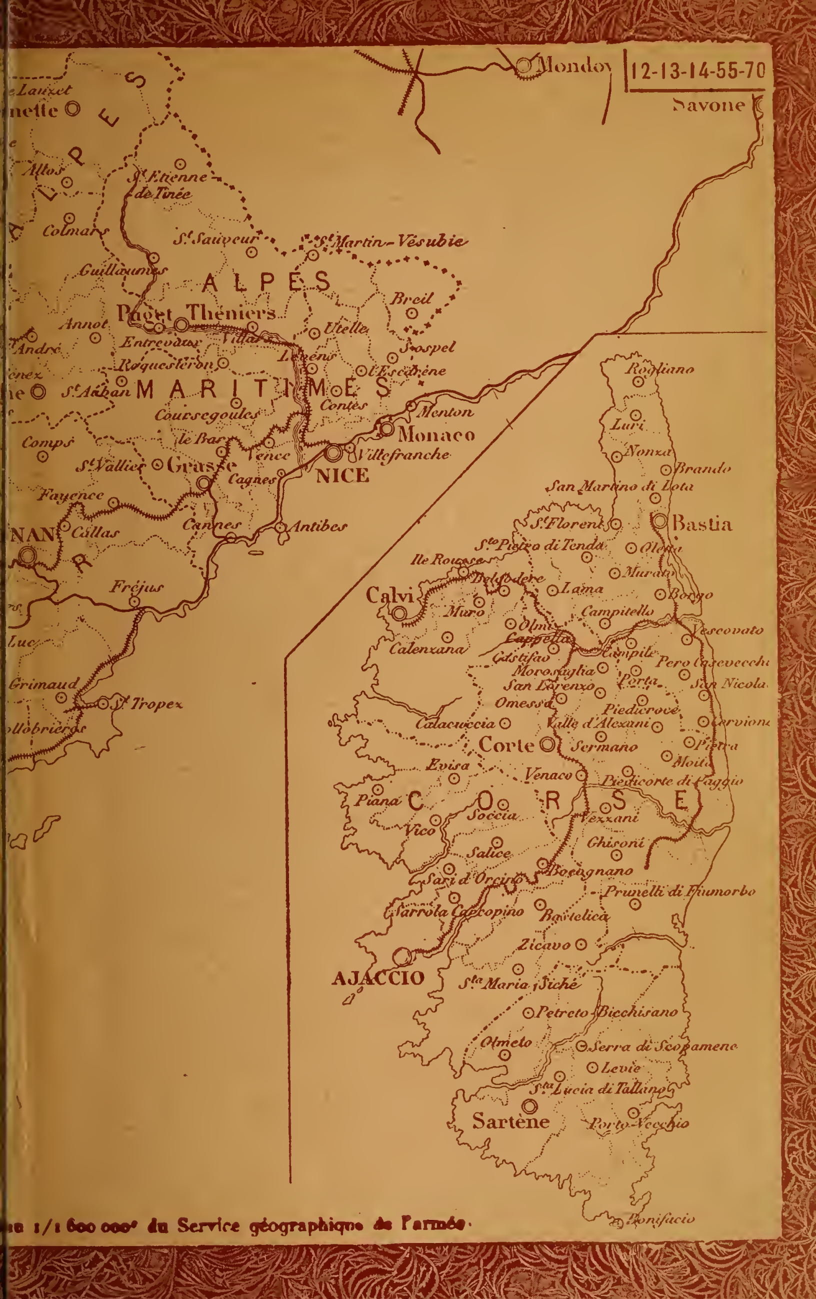


PARIS

BERGER-LEVRAULT



Carte d'orientation. — Extrait de la carte canton



...te 1/1 600 000e du Service géographique de l'armée.

ARDOUIN-DUMAZET

VOYAGE EN FRANCE

70e Volume



LA CÔTE D'AZUR

II

NICE ET LES ALPES-MARITIMES

Nice — Monaco — Menton — La Vésubie
La Tinée — La Roya — Le Var

Avec 12 cartes ou croquis et 1 carte hors texte

BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS

NANCY - PARIS - STRASBOURG

4e ÉDITION

Voyage en France

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Europe centrale et ses réseaux d'État (Voyage en Belgique, Hollande, Allemagne et Danemark). — Un volume in-12. 3 fr. 50. (Berger-Levrault.)

L'Armée navale en 1893. — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — Un volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault.)

L'Armée et la Flotte en 1894. — Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — Un volume in-12, illustrations de Paul Léonnec, nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault.)

L'Armée et la Flotte en 1895. — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — In-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault.)

Au régiment — En Escadre. — Préface de M. Mézières, de l'Académie Française. 1894. Grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul Gers. 16 fr. (Berger-Levrault.)

Le Colonel Bourras. Suivi du **Rapport sur les opérations du corps franc des Vosges** du colonel Bourras. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. 60 c. (Berger-Levrault.)

Le Nord de la France en 1789. — Flandre. — Artois. — Hainaut. — Un volume in-12. (Maurice Dreyfous.)

La Frontière du Nord et les défenses belges de la Meuse. — Un volume in-8. (Baudoin.)

Une Armée dans les neiges. — Journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — Un volume in-8 illustré. (Rouam.)

Études algériennes. — Un volume in-8. (Guillaumin et Cie.)

Les Grandes manœuvres de 1882 à 1892. — Un volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)

Les Petites industries rurales. — Un volume in-12. (Lecoffre.)

Album de la guerre. — Texte de deux volumes de la section photographique de l'armée. (Armand Colin.)

VOYAGE EN FRANCE

85 volumes, dont **68** parus, les autres en préparation ou sous presse.

Pour le titre de chacun de ces volumes consulter la liste sur papier de couleur à la fin du volume.

ARDOUIN-DUMAZET

Voyage en France

LA COTE D'AZUR

II

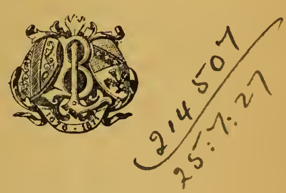
NICE ET LES ALPES-MARITIMES

(70e Volume du VOYAGE EN FRANCE)

NICE — MONACO — MENTON — LA VÉSUBIE
LA TINÉE — LA ROYA — LE VAR

Avec 12 cartes ou croquis et 1 carte hors texte

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS
BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS
136, BOULEVARD SAINT-GERMAIN (VIe)
1922

CARTE D'ENSEMBLE DE LA 70e SÉRIE



Tous les croquis sans indications spéciales compris dans ce volume sont extraits de la carte d'État-major au 1/80000e.


S. Dalmazzo
Boves
Peveragno
La Chiusa
Roccavione
Robilante
Sambuco
Pietraporzio
Vinadio
Demonte
Valdieri
Andonna
Entraque
Vernante
Limone
Ligne de partage des eaux
frontière entre la France et l'Italie
Mont Clapier
Col de Tenda
Tende
Briga
Pigna
Penna
La Rochetta
Isola Buona
Dolceacqua
Soldano
Guillaumes
Puget-Théniers
Villars
Utelle
Levens
ALPES MARITIMES
Coursegoules
Vence
Le Bar
NICE
Beaulieu
Villefranche
S. Jean
MONTE CARLO
MONACO
MENTON
Grasse

AVANT-PROPOS DE LA 4e ÉDITION

Bien que ce volume paraisse pour la première fois dans l'ordre numérique que nous lui donnons, c'est, en réalité, la 4e édition de la 13e série primitive du *Voyage en France,* publiée en 1888 sous le titre : *La Provence Maritime.* Le succès de ce livre avait amené l'auteur à accroître le texte, puis à dédoubler le volume pour donner place à de nouveaux chapitres. Un 55e volume, consacré plus spécialement aux rivages de la Méditerranée, fut publié en 1909. Lui aussi dut être réimprimé. L'auteur a profité de la réédition pour ajouter d'autres itinéraires et, en détachant des

chapitres de l'ancienne 12ᵉ série (elle-même dédoublée pour former en partie un 81ᵉ volume), il a constitué un volume uniquement consacré au littoral entre l'embouchure du Var et la frontière d'Italie et à la région de hautes montagnes comprises à l'est du grand torrent alpestre, c'est-à-dire aux Alpes-Maritimes proprement dites : bassins du Var, de la Vésubie, de la Tinée et de la Roya, de plus en plus fréquentés par les hivernants de la Côte d'Azur et, l'été, par les habitants de Nice cherchant la fraîcheur et le calme des hautes stations. Ce livre, le 70ᵉ de la collection, constitue donc un ensemble complet, bien délimité, il sera le compagnon fidèle de tous les visiteurs d'une incomparable région condensant toutes les beautés des grandes Alpes et de la mer méridionale. Plusieurs chapitres sont nouveaux, les autres ont été retouchés pour tenir compte des changements survenus.

Afin de laisser au volume son unité, l'auteur a conservé au texte son caractère de choses vues à l'époque même où, pour la première fois, il visitait le littoral et les vallées des Alpes-Maritimes. Les progrès réalisés dans les voies de communication, le développement de la navigation, le nombre d'habitants au dernier recensement sont indiqués en notes de bas de page et non dans le récit. Cette méthode permet de tenir l'ouvrage à jour pour chaque réédition, sans commettre d'anachronismes.

Sept volumes du *Voyage en France* consacrés à la région méditerranéenne donnent dès maintenant une description complète de cette partie de notre pays, ce sont : 14e, Corse — 55e et 70e, Provence maritime, La Côte d'Azur — 13e, Provence maritime, La Région marseillaise — 7e, Le Rhône du Léman a la mer (île de la Camargue) — 37e, Le Golfe du Lion — 39e, Pyrénées Partie

ORIENTALE. Des rééditions en cours, dédoublées pour faire place à de nouveaux chapitres, formeront un 74e volume : CÉVENNES MÉRIDIONALES (région de l'Hérault) et un 75e : DU MINERVOIS AUX CORBIÈRES.

LES ÉDITEURS.

Septembre 1922.

VOYAGE EN FRANCE

I

CAGNES, LE MALVAN ET VENCE

Les torrents du pays d'Antibes. — Le Loup. — Cros-de-Cagnes. — Cagnes, ses orangers et son château. — La vallée du Malvan. — Villeneuve-Loubet. — Les champs de roses. — La roseraie de la Colle. — Dans l'orangeraie. — Fleurs et primeurs. — La cité féodale de Saint-Paul. — Antiques logis, vieilles murailles. — De Saint-Paul à Vence. — Une ville épiscopale d'autrefois. — Au bord du Var.

(*Carte de l'État-major :* feuilles de Nice N.-E., S.-E.)

Saint-Laurent-du-Var. Avril.

En aucun point du littoral méditerranéen les cours d'eau ne sont aussi rapprochés qu'entre Antibes et Nice. La Brague, le Loup, le Malvan, la Cagne, le ruisseau de Vaux, le Var, de courts torrents, puis le Paillon viennent à la mer par des vallées qui sont plutôt des couloirs, sauf

celle du Var, large et lumineuse dans sa partie inférieure. Sans cesse la route et la voie ferrée doivent franchir les torrents aux eaux limpides, si elles ne sont pas toujours abondantes.

Tous ces plis de la chaîne littorale offrent de grands et pittoresques paysages : gorges rocheuses, grands cirques, villages fièrement campés conservant portes et murailles et dont l'aspect n'a guère changé depuis le Moyen Age. Le plus important de ces torrents après le Var, le Loup, est aussi celui dont le cours est le plus solitaire ; ses gorges ou *clus* sont célèbres, elles mériteraient de l'être davantage. Abondant et transparent, il est pour les habitants des villes voisines un rendez-vous de plaisir.

Le Loup finit dans une plaine formée en partie par des alluvions, en partie par le retroussis de galets rejetés par la mer, et à travers laquelle vient aussi déboucher la Cagne, au fond de la baie très largement ouverte entre la presqu'île d'Antibes et le delta du Var. Là aboutit encore à la plage le ruisseau de Vaux, près du grandissant hameau de Cros-de-Cagnes, peuplé de pêcheurs, d'horticulteurs et d'hivernants pour lesquels s'édifient de jolies villas. La pêche est active, on y prend beaucoup d'anchois et de sardines, mais les bateaux n'ont aucun abri, il faut

les tirer sur la grève de galets. Une jetée doit être prochainement construite.

Cros est le quartier maritime de Cagnes qui dresse un pittoresque amphithéâtre de toits sur un éperon aigu projeté entre les deux vallées du Malvan et de la Cagne. Des éventails de palmiers, des terrasses plantées d'orangers, des tours carrées, la lourde masse crénelée d'un vieux château fort, qui appartint aux Grimaldi de Monaco, font de cette vieille ville un des beaux décors de la côte d'Azur. La population est assez considérable, plus de 2.000 habitants étaient réunis en 1906 dans l'agglomération de la colline [1].

Cagnes s'efforce de devenir séjour d'hiver. Au pied de la colline où la Cagne arrose de somptueux jardins, naît un quartier d'hôtels et de villas, très animé, parcouru incessamment par les automobiles et le tramway électrique conduisant à Nice, et, par Antibes, soudé au réseau de Cannes. Un embranchement conduit à Saint-Paul et à Vence.

---

(1) L'accroissement de Cagnes est rapide. De 3.705 habitants en 1906, la population est passée à 5.044 en 1911, à 5.935 en 1921 dont 3.692 au chef-lieu, le reste à Cros. Les facilités de communication par tramway ont fort développé la ville comme station hivernale. (*Note de la 3e édition.*)

Autant ce quartier bas est moderne, autant la ville haute est restée féodale ou mieux encore orientale. Brûlée par un soleil ardent, fière, guerrière, empanachée de palmiers, elle est une des plus saisissantes apparitions de ces contrées où les villes archaïques sont en si grand nombre. La végétation luxuriante qui l'enveloppe contraste l'hiver avec les versants exposés au nord où des guérets roux, des vignes et des roseraies couvrent les pentes.

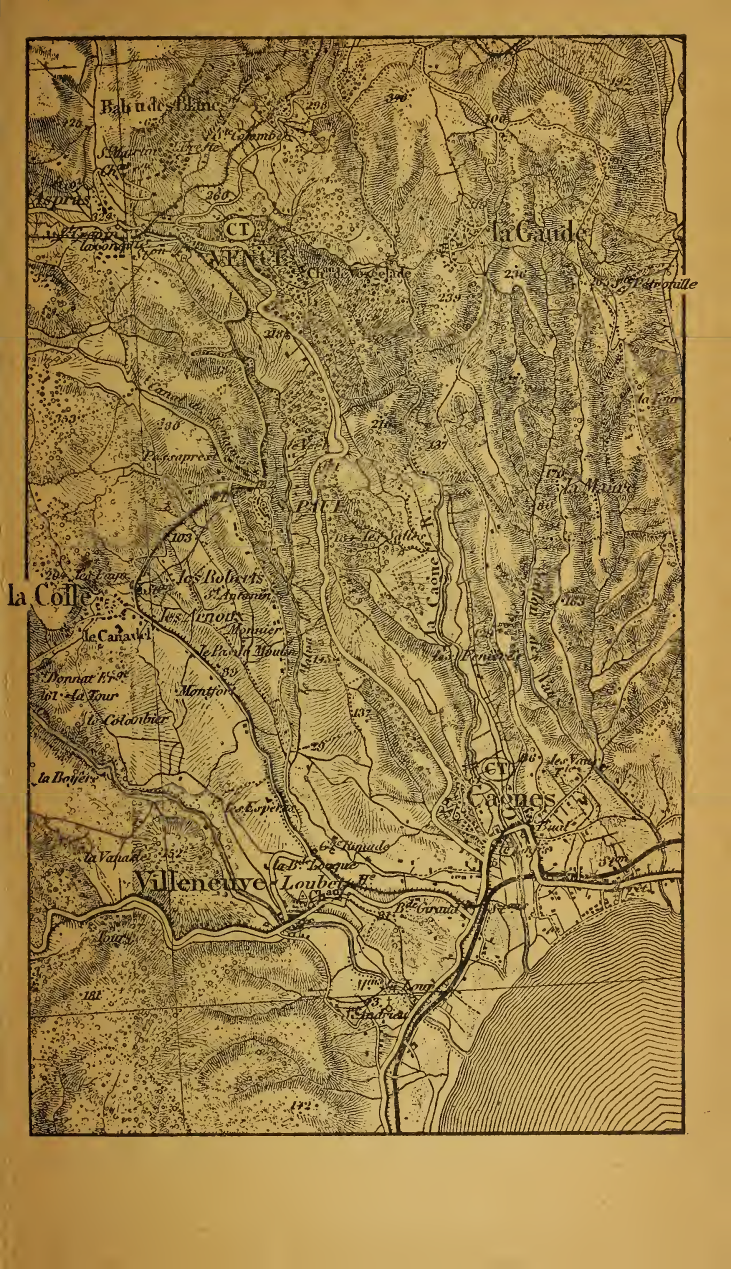
Des rues, montueuses et étroites mais propres et bien tenues, conduisent jusqu'à l'antique château des Grimaldi, aménagé en résidence moderne et conservant une pittoresque façade avec un perron à double évolution. Au-devant s'étend une petite place bordée de vieux logis ; on y pénètre par un porche percé sous la tour de l'horloge. Une plaque de marbre respectée par les régimes qui se sont succédé depuis un siècle porte cette inscription :

PAR LE PEUPLE

1797

AN 6 DE LA RÉPUBLIQUE

Sur l'autre face, le château présente de hautes murailles d'où pendent, échevelées, les branches



la Gaude
la Colle
Les Roberts
les Arnoux
Cagnes
Villeneuve
Loubet
le Canadel
la Tour
la Boyère
la Vapade
la Maure
Montfort

d'un faux poivrier [1]; une place portée sur des murs élevés offre de belles vues sur de grandes campagnes et les montagnes lointaines. On voit s'insinuer comme dans un couloir la route menant à Vence, l'humble ville qui fut, jusqu'à la Révolution, siège d'un évêché.

Cagnes est encore en partie enveloppée de ses murailles dominant de raides pentes, véritables talus couverts de plantations d'orangers superbes, éblouissant l'hiver quand les fruits dont ils sont chargés viennent à maturité, embaumé en mai quand les fleurs épandent leurs parfums. Sur une des faces de l'enceinte, une chapelle précédée d'un porche occupe la terrasse, en vue d'horizons grandioses : la mer, la pointe formée par les apports du Var, la côte de Nice, les montagnes littorales constituent un magique tableau. La rue longeant les vieux murs d'enceinte est curieuse par ses antiques logis dominant de haut le val de la Cagne, ses porches obscurs, les ruelles inquiétantes s'ouvrant dans l'ombre et qu'animent, comme des fantômes, les femmes qui font retentir de leurs pas le géométrique pavé de briques.

Un moment on a devant soi, en perspective, la vallée de la Cagne, étroite et profonde, à l'ex-

---

(1) Nom français du *Schinus molle* originaire du Pérou, très acclimaté en Provence et en Algérie.

trémité de laquelle apparaît Saint-Jannet dominé par la silhouette grandiose de ses rochers. Ce val est une solitude, surtout en comparaison de celui du Malvan, ouvert à l'ouest.

Les bords du Malvan sont une des plus riches campagnes de ce pays des parfums et des roses ; ses bourgs, la Colle et Saint-Paul, doivent leur aisance aux cultures qui alimentent les parfumeries de Grasse et du golfe Jouan. La saison n'est pas assez avancée, c'est en mai qu'il faudrait parcourir ce pays, merveilleux lorsque les champs de roses sont en fleurs. En avril, à peine les bourgeons s'entr'ouvrent-ils, mettant le pourpre des jeunes feuilles sur la teinte brune du sol.

Cette vallée du Malvan est très fraîche dans le fond, grâce aux irrigations. Le versant de l'ouest, ensoleillé, a beaucoup de pins et d'oliviers ; sur la rive gauche, les cultures s'étagent. Au bord de la petite rivière, de grands eucalyptus couvrant un domaine remplacent les aulnes et les saules de nos pays du Nord. Toute cette richesse contraste avec les monts âpres et nus qui ferment l'horizon au nord et dont la montagne des Courmettes (1.242 mètres) et le puy de Tourettes (1.267) sont les points culminants.

La route s'élève entre les oliviers jusqu'au château massif de Villeneuve-Loubet que domine

un beau donjon carré, crénelé, à demi drapé de lierre. La vieille forteresse restaurée a fière mine encore avec ses tours et ses murailles grises dominant d'un côté le Malvan, de l'autre le Loup. On est ici à la hauteur des quartiers supérieurs de Cagnes et la petite ville ne présente plus sa silhouette guerrière; elle se groupe gentiment autour de son château. Au fond du val du Malvan, Saint-Paul, sur son éperon, paraît autrement belliqueux.

Le bassin du Malvan, cultivé avec un soin extrême, doit à ce jardinage un caractère inattendu de vallon du Centre ou, mieux, de la Touraine ou de l'Anjou. L'illusion serait complète s'il n'y avait des groupes d'oliviers énormes. C'est vert, frais, tranquille. De grands damiers de cultures, de petits vignobles, des champs de rosiers, des rangées de chênes à feuilles caduques autour de quelques champs, composent un paysage d'un charme pénétrant, intime et doux.

Le rosier à parfum devient bientôt prépondérant; ses rangées, parfois intercalées avec des cordons de vigne, occupent de vastes étendues. Pour un observateur superficiel, l'immense roseraie, vue à distance avant la floraison, semble un vignoble. Çà et là des cordons de giroflées

tranchent par leur teinte d'or bruni. Le rosier est cultivé soit en ceps dressant des rameaux, soit en sarments recourbés comme pour le provignage. En mai, les plantations perdent leur physionomie de vignes; c'est un tapis de roses répandant d'exquises senteurs.

Le rosier se cultive partout aux environs de Grasse, à Valbonne, à Châteauneuf, à Roquefort, mais, ici, autour de la Colle et de Saint-Paul, il entre pour la plus grande part dans l'économie rurale. La Colle établit la mercuriale pendant le mois où dure la récolte. Villeneuve-Loubet produit aussi des roses ; ce village possède encore une autre culture, celle de la menthe.

Bientôt le chemin ne traverse plus que des champs de rosiers, entre lesquels subsistent quelques beaux oliviers, géants à grande ramure. Du sommet du coteau où court la chaussée, on découvre en entier le gracieux bassin du Malvan. Le cadre des monts grisâtres, la petite ville de Saint-Paul ceinte de remparts, la conque au fond de laquelle court le ruisseau, peuplée de maisons blanches, les groupes d'oliviers qui atteignent ici leur plus parfaite beauté classique, sont un ensemble d'une inexprimable harmonie. Un domaine, la villa Gent, est resté intact au milieu de ce triomphe de la petite culture, le

parc est planté de ces admirables oliviers, de cyprès, de pins parasols et d'orangers.

Le village de la Colle marque la fin de la région cultivée, au delà commence la zone boisée dans laquelle se creuse la vallée du Loup. Ce centre vivant, aux maisons de belle apparence révélant la prospérité, est le principal marché de la région des roses et un producteur d'essences. Entouré de petites collines qui l'abritent des vents, il offre dans ces campagnes un séjour d'hiver d'une extrême douceur. Au-dessous, à l'ouest, coule le Loup, bordé de petits hôtels très fréquentés en été par les habitants des cités littorales, à cause de la fraîcheur des ombrages. Un vieux château, la tour carrée de l'église, le fût élancé d'un palmier, enlèvent au bourg, aux maisons régulières et hautes, un peu de son caractère moderne. Les jardins sont des vergers d'orangers.

Le caractère italien classique de ce beau site est accru par le viaduc du tramway de Vence, ouvrage courbe constitué par des murs puissants portés sur des arcades.

Au fond, la colline décrit un harmonieux hémicycle où s'étagent des terrasses couvertes d'orangers ; des plis découpent comme une collerette le sommet du cirque, en coteaux bien

distincts, couverts de pins, d'oliviers et de chênes verts. Les terrasses d'orangers ont sur leurs bords des cultures de primeurs, artichauts et petits pois, de giroflées et autres fleurs; les terrasses les plus larges sont couvertes de vignes et de rosiers.

Une des villas qui donnent de la vie à ce noble paysage est entourée de six lignes de terrasses portées sur des arceaux, sous chacun de ceux-ci s'abrite un oranger couvert de fruits. Et c'est un décor inouï qui semblerait brossé pour quelque toile de féerie.

Tout ce fond donne l'impression du plus ardent labeur, les rosiers soignés avec amour, les artichauts et les choux-fleurs d'une exubérance extrême. Puis voici des vergers de figuiers et de cerisiers alternant avec de grandes plantations d'orangers. Cette zone est vraiment celle des aurantiacées, comme les botanistes appellent la famille à laquelle nous devons les fruits d'or. La beauté des lignes, la splendeur de la végétation, les silhouettes féodales de Villeneuve-Loubet et de Saint-Paul, font de la vallée du Malvan un des tableaux les plus complets que puisse offrir l'admirable pays de Provence.

La route de Saint-Paul semble avoir été tracée par un ingénieur artiste comme un Léonard de Vinci, pour mettre en valeur cet adorable

paysage : elle dessine une grande courbe dans une oliveraie où se mêlent des orangers de superbe venue, au tronc lisse ; le mandarinier domine. Un vieux logis, dans lequel l'on pénètre par un porche ouvert à la base d'un pavillon, avoisine ce verger où les fervents de la mythologie verraient le jardin des Hespérides. De rustiques aqueducs dressent leurs hautes arches pour franchir des ravins ou amener l'eau sur des roues moussues ; d'antiques murs enveloppés de végétation, une chapelle, se montrent sur les pentes raides qui portent Saint-Paul et que divisent les terrasses couvertes de vigne, d'orangers, de rosiers, de fleurs, d'artichauts et de primeurs. Au fond du vallon surgit une haute ride de terrain, colline isolée que couvre une rangée d'oliviers et portant au point le plus élevé une chapelle dédiée à saint Antoine. Ainsi allongée dans le merveilleux bassin, cette collinette est d'une grâce exquise.

Voici la « ville » de Saint-Paul, ville parce que l'enceinte fortifiée demeurée intacte donne ce caractère à la menue bourgade. Mais entre ces murs gris et fiers résident seulement 436 habitants sur les 758 de la commune [1]. Pourtant on aurait l'impression d'un centre plus populeux

(1) 750 en 1921 dont 316 dans l'enceinte.

en voyant se dresser les hauts remparts et en pénétrant par une poterne donnant accès à une seconde porte, percée sous une tour à mâchicoulis. Un vieux canon semble encore menacer les assaillants. Un habitant qui me voit contempler l'arme vénérable me dit :

— C'est le canon du capitaine Lacan (?).

Mais il ne peut me donner de détails sur ce guerrier peut-être mythique.

La poterne débouche dans une rue en pente, vraiment extraordinaire par le nombre des vieilles maisons aux portes sculptées, aux porches profonds, aux fenêtres à meneaux. Ces nobles hôtels d'autrefois ont souvent encore des galeries à mâchicoulis. Des arcs en accolade se dessinant au-dessus des ouvertures, les linteaux historiés, les vieilles boutiques du Moyen Age conservant leurs éventaires toujours utilisés, donnent à la petite cité un caractère délicieusement archaïque. Je ne sais pourquoi Saint-Paul-du-Var n'est pas plus célèbre, il mérite de l'être, il mérite surtout d'être sauvegardé dans son intégralité.

Les monuments eux-mêmes ont de l'intérêt, chose assez rare en cette région où les plus anciennes églises ont été défigurées par le mauvais goût italien des derniers siècles. L'église a quel-

ques œuvres d'art intéressantes et conserve un bref du pape contresigné par le roi Henri III. Sur une petite place, une belle fontaine monumentale met le murmure de ses filets d'eau s'écoulant de son urne de pierre.

Au long des remparts un chemin de ronde, parfois en mauvais état, permet de faire le tour de la ville. De là on domine d'un côté le verdoyant bassin plissé de vallons, étendu vers la Colle, de l'autre un val étroit et profond disposé en terrasses plantées d'orangers ; des bois de pins et de chênes couronnent les collines et remplissent des ravins. Ce pli, où le Malvan s'est creusé une gorge, ouvre une perspective jusqu'au massif de Saint-Jannet et aux Alpes neigeuses.

La gorge du Malvan, par la raideur de ses pentes, a offert un obstacle à la création d'une chaussée rejoignant la route directe de Cagnes à Vence, tracée pourtant à peu de distance, sur l'arête entre le Malvan et la Cagne. Les relations avec Vence ont lieu par un chemin sinueux qui, après avoir franchi le canal des Fontaines destiné à l'irrigation, court au-dessus de la gorge vers la vieille petite cité épiscopale que le chemin de fer de Nice à Draguignan [1] a réveillé de sa tor-

(1) Et le tramway électrique de Cagnes.

peur. Vence s'efforce de devenir une ville d'hiver, grâce à son climat excellent et à l'abri que lui donne un puissant massif de montagnes arrêtant les vents du nord. En été, la chaleur est tempérée, aussi beaucoup de Niçois viennent-ils s'y installer.

Le site de Vence a perdu de son aspect féodal; la vieille ville, encore en partie enveloppée de son enceinte, est entourée par une cité neuve étendue surtout aux abords de la gare, aérée, ombragée de grands arbres, aux jardins fleuris. Mais après avoir franchi les portes, on retrouve intacte la bourgade dont le diocèse exigu était comme une abbaye d'ordre plus relevé, donnée à des abbés de cour ou littérateurs, tels Godeau et Surian qui, tous deux, appartinrent à l'Académie française. La cathédrale, aujourd'hui église paroissiale, serait un bien insignifiant édifice si l'on ne retrouvait dans sa construction des débris ayant appartenu à la cité romaine de Ventium et si elle ne gardait de belles stalles, quelques tableaux de valeur et des inscriptions antiques. De l'ancien château subsiste, près de l'église, une tour fort défigurée.

Sur la place voisine se dresse une colonne de syénite portant une inscription mutilée. On y voit un cadeau fait par les Phocéens de Marseille à la cité de Ventium.

Vence, comme le Biot, Cagnes et Saint-Paul, s'encadre d'une végétation superbe. Les oliviers, les orangers, les figuiers, forment forêt sur les pentes qui portent la ville. Les terrasses se couvrent de cultures florales pour les parfumeries de Grasse. Aussi le syndicat d'initiative qui s'efforce de faire connaître cette heureuse zone de Provence a-t-il pris pour titre de sa brochure de propagande : « Au pays des roses et des violettes. »

Vence mérite d'attirer les visiteurs, non seulement pour la beauté de son site et la douceur de son climat, mais surtout par les paysages grandioses qui l'entourent et dont la visite est facilitée par le chemin de fer du Sud de la France. Cette ligne (1) parcourt, de Grasse au Var, de splendides et majestueuses campagnes. Le tramway électrique de Cagnes rend plus facile encore l'accès de la contrée et fait connaître la pittoresque Saint-Paul.

Entre Vence et l'embouchure du Var se dresse un massif confus de collines, découpé en arêtes étroites par de nombreux vallons ou ravins parallèles. La Cagne et le ruisseau de Vaux sont les artères maîtresses de cette singulière région

(1) Décrite dans le 12e volume du *Voyage en France* (et dans le prochain 81e).

où l'on ne rencontre d'autre centre d'habitation que la Gaude, village enrichi par la culture des primeurs ; son vignoble jouit d'une assez grande réputation. Ce réseau de coteaux, en partie boisé, finit au Var par de belles pentes dominant la large vallée, et dont l'extrémité est occupée par le village de Saint-Laurent, qu'enrichissent la vigne, l'oranger et les primeurs.

Ici commence la banlieue de Nice ; la rive gauche du fleuve torrentiel peut même être considérée comme un faubourg de la grande cité hivernale, à laquelle elle appartient d'ailleurs. Sur le cône de déjection formé par le Var, sont établis l'hippodrome, le stand, le jardin d'acclimatation. La route est désormais une rue animée par les charrois et le passage incessant des trains électriques. Les collines, d'abord couvertes de maisonnettes et d'humbles villas semblables aux mazets, aux cabanons et aux bastides qui entourent Nîmes, Montpellier ou Marseille, sont peu à peu tapissées d'habitations plus opulentes, entre lesquelles se montre la masse parfois colossale des hôtels.

II

NICE

La gare de Nice et ses palmiers. — L'avenue de la Gare. — La ville neuve et la ville vieille. — Le Château. — Gambetta, Garibaldi et Masséna. — Le Paillon. — Une rivière en tunnel. — Riquier. — La promenade des Anglais. — Le carnaval.

(*Carte de l'État-major:* feuille de Nice S.-E.)

Nice. Mai.

Il n'est pas en Afrique de paysage plus africain que les abords de la gare de Nice, telle doit être du moins l'impression des touristes venus du Nord brumeux. On a bien aperçu jusqu'alors, par la portière du wagon, quelques palmiers ou autres échantillons de la flore africaine, mais ils semblaient être disposés pour le décor, le chemin de fer ne traversant pas les avenues d'Hyères et de Cannes où ces arbres ombragent de larges chaussées. A Nice, on débarque en face de parterres plantés de palmiers énormes, dont deux hommes auraient peine à embrasser le tronc. Il y en a partout, la voie qui descend de la gare à la ville en est bordée. On comprend l'air ébahi du

bon bourgeois de Montdidier ou de Parthenay venu par train de plaisir au moment du carnaval, et se trouvant en face de ces végétaux si différents des betteraves de Picardie et des choux poitevins !

Cependant Nice n'abuse pas du palmier, cet arbre n'est pas, comme à Hyères, l'arbre dominateur. Même, quand les Niçois ont voulu donner de l'ombrage à leur voie maîtresse, la rue de la Gare, ils ont pratiquement et prosaïquement choisi des platanes. L'hiver, ces arbres dépouillés rappellent un peu trop que la végétation des arbres feuillus est endormie ; mais, en même temps, par contraste avec le soleil éclatant, ils font souvenir les hivernants qu'il est des contrées où il gèle, neige ou brume. Puis, l'été, les Niçois, réduits à l'inaction, trouvent sous les platanes de l'avenue un peu d'ombre et de fraîcheur. Les palmiers, au contraire, laisseraient filtrer le soleil. Et le soleil de Nice, de mai à septembre, est soleil d'Afrique.

C'est donc sous les platanes que l'on traverse Nice, de la gare au jardin Masséna, entre les maisons peintes dont les larges baies et les toits en terrasse transportent le voyageur en pleine Italie. A Toulon ou à Cannes, les constructions, par leurs saillies et leurs ornements de pierre,

ont un tout autre caractère. Les goûts italiens n'ont pu franchir le Var.

Cette avenue de la Gare est pourtant, de toutes les artères niçoises, celle qui rappelle le mieux les autres grandes cités françaises : elle a la gaîté de la Cannebière sans les côtés prosaïques, elle est élégante et aristocratique, tout en étant l'artère où se porte le mouvement principal de la cité. De chaque côté, s'ouvrent des voies tranquilles, uniformément bordées de ces énormes cubes de moellons revêtus de crépi et badigeonnés de couleurs tendres qui sont la maison niçoise. Parfois un jardin rompt l'uniformité, abrité par le panache d'un palmier, fleuri de lauriers-roses ou de cassie et complanté de quelques orangers. Ces jardinets sont généralement établis devant les hôtels ou les pensions de famille; ils sont pour amorcer l'étranger à la recherche d'une résidence. Ainsi bordées de vastes maisons destinées à abriter des hivernants et non au commerce, ces rues neuves de Nice donnent la même impression de calme solennel.

Quelques voies plus récentes dans le quartier de Beaulieu, au pied des hauteurs de Carabacel, ont grande allure par leur largeur, les rangées de palmiers, l'ampleur des constructions semblables aux « palais » des villes italiennes. Là

s'édifient les gigantesques caravansérails modernes, ces *palaces* aux noms grandiloquents où des centaines de chambres ou d'appartements sont offerts à la foule de plus en plus nombreuse qui accourt chaque hiver et, par son animation, donne à Nice l'aspect d'une grande capitale.

Le mouvement atteint toute son intensité autour de la place Masséna, où se soudent la plupart des lignes de tramways qui forment un réseau très complet dans la ville et dans la banlieue, s'étendant d'un côté au delà de Cannes, de l'autre jusqu'à la frontière d'Italie, dans l'intérieur jusqu'à l'Escarène et à Levens. La multitude des voitures de place et des automobiles concourt à donner en hiver à cette partie de la ville une animation que l'on ne retrouve dans aucune autre grande cité de province.

Les édifices ne répondent pas à cette intensité de vie, ils n'ont pas l'aspect artistique et monumental que l'on s'attendait à rencontrer, mais la pureté de l'atmosphère conserve la fraîcheur au badigeon dont ils sont revêtus et la netteté de leurs lignes. La végétation superbe qui les entoure, arbres des avenues, pelouses des jardins, plantations de palmiers et de végétaux exotiques formant massifs souvent éblouissants de fleurs, accroît l'impression d'opulence. Le jardin public

qui s'étend au-dessus de l'embouchure du Paillon est un véritable parc où des œuvres d'art apparaissent dans la verdure. Le monument commémoratif de l'annexion de Nice à la France se dresse à l'extrémité, non loin de la jetée-promenade qui porte en mer, sur des pilotis de fer, un casino.

Le casino municipal, où se presse plus volontiers la foule des riches hivernants, borde la place Masséna ; son grand hall, orné de plantes et de fleurs, est la principale attraction de la ville pendant la « saison » ; les hôtes de la cité se partagent entre ce « salon » et la promenade des Anglais, partie citadine de la merveilleuse route qui suit étroitement le littoral jusqu'à l'embouchure du Var, sur près de deux lieues.

Cette partie de Nice a surtout pour clientèle un élément recherchant l'animation et le plaisir. Des quartiers plus aristocratiques où la vie n'est pas moins opulente, mais plus discrète, s'étendent sur les pentes qui bordent la rive droite du Paillon et portent les ruines de Cimiez, vestiges de la cité antique de *Cemenelum,* notamment les restes d'un amphithéâtre. De larges boulevards montants, réguliers ou sinueux, sont bordés de villas luxueuses, de grands hôtels, de parcs où les orangers et les palmiers dominent. Ce quartier de Cimiez offre d'admirables vues sur le

Paillon et la mer, surtout de la terrasse où s'élève un couvent.

Plus simple est la partie de la ville grandissant au-dessous des pentes ouest de Cimiez, autour de l'élégante gare des chemins de fer du Sud. De ce côté, la ville se prolonge fort loin, s'égrène peu à peu, devient campagne et vignoble tout en restant territoire communal. Nice couvre en effet un vaste espace : la commune s'étend, sur 7.192 hectares, presque autant que Paris, dont la superficie est de 7.802. A l'ouest, la vie municipale de Nice s'exerce jusqu'au Var ; au long du fleuve, 13 kilomètres de rivage, autant sur le littoral de la baie des Anges limitant cet immense territoire. Aussi les hameaux sont-ils nombreux. Près de 20.000 habitants se disséminent dans ces collines découpées par une multitude de ravins. Trois sections de commune : Magnan, Barrimasson et Saint-Barthélemy ont été constituées pour l'état civil.

La Nice primitive renferme une population autrement dense, elle groupe ses voies étroites entre le Paillon et le rocher du Château. Les maisons hautes, lépreuses, irrégulières, escaladent le coteau et forment un inextricable dédale. Quartier grouillant, plein de rumeurs, d'odeurs d'huile et de macaroni, où l'on trouve ce qui manque

aux parties neuves et cosmopolites : un langage et des costumes bien particuliers, quelque chose d'intermédiaire entre la Provence, dont Nice est naturellement partie, et l'Italie, à laquelle le sort de la cité fut uni si longtemps.

Pour qui ne recherche pas l'éclat des magasins, les élégances mondaines et la vie conventionnelle, ce vieux Nice serait d'un charme pénétrant, si l'on n'avait vu tant de vieilles villes provençales plus riches en monuments et en œuvres d'art.

Dans cette partie de Nice qui constituait presque toute la ville sous la domination sarde, alors que la commune entière avait 18.000 habitants à peine, sont les seuls monuments un peu anciens, églises de style italien ornées avec une profusion de mauvais goût. Aucune ne retient l'attention, pas même la cathédrale, Sainte-Réparate, mais l'ensemble de ces édifices avec leurs clochers blancs et leurs campaniles surgissant au-dessus des toits pressés donne beaucoup de pittoresque à ce noyau de cité féodale.

Le rocher du Château est un curieux accident du sol. La colline, isolée, abrupte, se dressait entre la ville et une dépression où des sources coulaient jusqu'à la mer et appelée le Lympia. Là, en 1761, fut creusé le port que l'on s'efforce



Eze
Mt. Fourche
Mt. Pacanaglia
Col des 4 Chemins
Cap Roux
Beaulieu
VILLEFRANCHE
CT
Citadelle
Rade de Villefranche
St. Jean
Cap de St. Hospice
Cap Ferrat
Cap de Rossenasse
Mt. Boron
Mt. Alban
Champ Carré
Cimiez
NICE
PF
St. Philippe
St. Etienne
St. Hélène
St. Pons
Arena
Semaphore

d'agrandir. Une forteresse puissante, dont une vue cavalière due à Vauban nous a conservé l'aspect, couvrait le roc et servait de boulevard aux États des ducs de Savoie, plus tard rois de Sardaigne. Elle fut rasée à la suite du dernier siège subi par le Château, celui qui valut le bâton de maréchal au duc de Berwick, commandant de l'armée française assaillante.

Le site des ouvrages a été occupé par le cimetière et une promenade que les eaux amenées de la Vésubie ont permis de transformer en parc très ombragé. Dans le cimetière repose Gambetta, à qui la volonté des siens a donné ce suprême asile au lieu du Panthéon.

De la promenade on découvre la ville tout entière, gagnant sans cesse sur les campagnes parsemées de villas ; on domine le port dont je dirai bientôt l'activité et qu'entoure une sorte de ville à part, régulière, allant se confondre avec les vastes quartiers de Riquier. Cette « marine » de Nice est reliée au reste de la cité par la belle rue Cassini aboutissant au Paillon en traversant la place Garibaldi, ornée de la statue du héros italien, né à Nice et qui jamais ne voulut reconnaître l'annexion de sa cité natale à la France. Il est vrai que si Garibaldi vit le jour à Nice, il était d'origine génoise, son père et sa mère étant

Liguriens ; aussi le chef des Mille ne pouvait-il éprouver pour la France les sentiments filiaux que les Niçois de race, enfants séparés de la Provence, n'avaient cessé de témoigner.

Non loin de la statue de Garibaldi se dresse celle d'un autre illustre soldat du pays de Nice, Masséna, le général de la Révolution qui eut peut-être le plus de génie après Bonaparte. Le futur duc de Rivoli avait déjà servi comme sous-officier dans l'armée royale française quand il s'enrôla dans les troupes de la République en qualité d'adjudant-major ; il se révéla aussitôt pendant la campagne brillante qui amena un premier retour du comté de Nice à la grande patrie. A Nice, le nom du vainqueur de Zurich plane sur la cité ; il s'impose à tous, indigènes et étrangers : la vaste place où se concentre la vie la plus active porte son nom. L'effigie de Masséna occupe un square établi sur le lit recouvert du Paillon, derrière le casino.

Ce Paillon, qui sépare la vieille ville des quartiers modernes, est un fleuve extravagant : large lit de graviers, enfermé entre de beaux quais et dans lequel les blanchisseuses niçoises trouvent parfois assez d'eau pour laver des mouchoirs de poche. A la suite d'orages et lors des grandes

pluies, le Paillon roule bruyamment des galets et souille une vaste étendue de mer par le mélange des flots bourbeux. Mais ces crues sont rares et courtes, bientôt le torrent reprend son aspect de champ de cailloux. Ce ravin aride contrastait fort avec les grandioses constructions riveraines ; aussi, pour ne plus montrer le Paillon, le recouvre-t-on peu à peu de voûtes sur lesquelles on dispose des jardins. La place Masséna, le Casino, le Jardin public, l'ont masqué jusqu'à la mer, sur plus de 500 mètres. On rêve de compléter cette œuvre, afin de souder plus étroitement le quartier de Riquier à la cité grandissante.

Riquier est une ville nouvelle : à la fin du dix-neuvième siècle encore, c'était un véritable jardin d'orangers. La plupart de ces arbres ont été sacrifiés, des rues bien rectilignes sont tracées en damier, depuis le chemin de fer de Menton jusqu'au quartier populeux qui aboutit au port, au pied du Château.

Ces villes annexes : Riquier, Saint-Étienne, la Croix-de-Marbre, se bâtissent rapidement. Nice est une de ces cités dont il serait aventureux de prédire l'état stationnaire. Sans cesse le nombre de ses visiteurs s'accroît et l'on peut prévoir qu'au milieu du vingtième siècle, toutes

les plaines étant couvertes de maisons, les hauteurs réservées aux châteaux, aux palais et aux villas seront escaladées par des rues (1).

Les quartiers éloignés de la mer sont préférés par les malades et les valétudinaires. C'est pourquoi la promenade des Anglais ne s'est point bordée de maisons aussi confortables et intimes que celles des vallons. Il y a surtout sur le rivage des hôtels et des pensions dont les hôtes viennent à Nice pour le plaisir et non pour la santé. Les malades ne pourraient supporter l'air marin, trop vif et énervant lorsque la brise souffle du large. Mais pour tous la promenade sur la merveilleuse avenue épousant le rivage et plantée de palmiers élevés à grands frais est une joie des yeux. La mer est bien belle en cette baie des Anges : si elle n'a point la majesté radieuse du rivage des Maures et de l'Esterel, elle s'offre dans tout son infini.

La promenade des Anglais, le carnaval, voilà d'ailleurs les deux curiosités de Nice, celles qui lui ont valu son renom universel. A la prome-

---

(1) Population de Nice en 1921 : 151.100 habitants, dont 121.107 de population municipale agglomérée et 30.083 « comptés à part », visiteurs, gens de service des hôtels, garnison, etc. C'est une augmentation de 46.000 sur le recensement de 1901, de 8.000 sur celui de 1911.

nade des Anglais je préfère les parterres du Château et les hauteurs du mont Boron. Quant au carnaval, je ne l'ai point vu encore, je l'avoue en toute humilité. D'après ce que l'on m'en a dit, d'après les programmes imprimés en couleurs crues et représentant par le menu toutes les scènes auxquelles on assistera, c'est une cavalcade pleine de fantaisie et de vie, dont le côté pittoresque est accru par la participation de la foule. Il y a beaucoup d'ingéniosité dans ces chars et ces cortèges. Tous les ans c'est un programme nouveau et le résultat fait honneur à la fertilité d'imagination des organisateurs de ces fêtes en l'honneur de Carnaval, devenu à la longue une sorte de personnage tangible et dont la physionomie varie d'année en année. Le programme de cette saison représente Carnaval XXV sous les traits d'un paysan monté sur un dindon; derrière lui, madame Carnaval, géante traînée sur un char Louis XV, s'avance avec ses vingt-quatre bébés représentant les carnavals défunts. En somme, cela ressemble fort aux promenades parisiennes de la mi-carême, avec plus de fantaisie et un vent de folie soufflant sur la foule, où l'on se crible de confettis de plâtre.

Dans le cortège on voyait : le groupe des chapeaux de feutre; les blancs et les noirs, masques

vêtus en damiers et montés sur des ânes ; les belles-de-nuit, femmes coiffées de fleurs de ce nom ; sur un char luttaient des hercules ; sur un autre, simulant un gigantesque poisson d'avril, des journalistes pêchaient des canards ; plus loin étaient des chanteurs de café-concert ; il y avait des cavalcades et des « analcades », des groupes à pied, des masques isolés représentant des charades parfois difficiles à comprendre pour qui n'est point au courant des mœurs et des potins de la ville. On vit une « bonne poire », masque coiffé d'une poire aussi grande que lui ; un représentant du Thé avec son maître et son patron, c'est un ouvrier portant un T, un mètre et un rouleau ! Ceci donne le ton et le sel de ces symboles !

La préparation des chars est une des rares industries de Nice, industrie toute temporaire comme la plupart des éléments d'affaires de cette ville. L'exploitation des étrangers n'a qu'un temps, l'hiver ; les indigènes y prennent une part des plus modestes, ils se contentent de louer leurs maisons et d'approvisionner les marchés. Maîtres d'hôtels, cuisiniers, valets et femmes de chambre, cochers, coiffeurs, bijoutiers, tout ce personnel innombrable qui vit des oisifs et des malades, viennent à l'entrée de l'hiver et

s'en vont au printemps. Ceux qui sont continuellement à la recherche de la vie factice, dite mondaine, retrouveront les mêmes gens dans les villes d'eaux et les stations estivales, sur les grandes plages.

Vichy, Aix-les-Bains, Chamonix, Genève, Zermatt et cent autres lieux fameux voient, l'été, toute une population arriver de Nice et de la *Riviera* pour reprendre la vie interrompue aux bords de la Méditerranée. Même les conducteurs de voitures s'envolent comme des oiseaux migrateurs. Grenoble, Aix, les stations des Alpes, sont desservis, de juillet à septembre, par les victorias et les landaus de Nice et de Cannes; les diligences et voitures d'excursions n'ont d'autres postillons et conducteurs que ceux de la Corniche. Le fouet abandonné au bord du Paillon est repris au pied de la Mer de Glace [1].

---

(1) Voir le 10e volume du *Voyage en France*.

III

NICE-COSMOPOLIS

La Nice d'hiver. — Et nous sommes en mai ! — Au Raouba-Capeou. — Mon ami Guérin. — Le récit d'un vieil hivernant. — La Nice des malades et la Nice des étrangers. — Les magasins. — Semons l'or. — Les rastaquouères. — Les excursions. — Monte-Carlo. — Le jeu. — Mœurs de joueurs.

Nice. Mai.

La Nice dont je viens de dire la physionomie, n'est point la Nice fameuse, c'est-à-dire la ville hivernale. Celle-là je la connais peu, malgré un hiver passé ici il y a fort longtemps, vers 1872, quand j'étais soldat de 2e classe au 85e régiment d'infanterie, dont le dépôt était à Villefranche-sur-Mer. Mais mon sou de poche ne m'a guère permis de mener la grande vie, et cette Nice de 1872 était loin de faire prévoir l'éclatante fortune de la Nice du vingtième siècle.

Il me fallait cependant raconter cette ville des *Mille et une Nuits*. Ne pouvant y passer un hiver, je cherchais quelque hivernant retardataire à

qui je pourrais demander ses impressions. Chercher un étranger à Nice, en mai, autant espérer rencontrer un baigneur à Trouville pendant les fêtes de Noël !

Mélancolique, je suivais donc le rivage, quand, au coin des Ponchettes, en cet endroit appelé *Raouba-Capeou,* c'est-à-dire vole-chapeau, parce que le vent y est traître et vif, je me heurtai à un promeneur s'efforçant, comme moi, de maintenir son couvre-chef. Nous allions nous traiter mutuellement de maladroit quand mon homme poussa un cri d'étonnement :

— Tiens, Dumazet !

C'était mon vieil ami, Alexis Guérin, jadis chef du secrétariat du préfet de la Seine.

— Vous ici, en mai !

— Oui, mon ami, je guéris une bronchite et le printemps parisien est si tardif que je n'ose m'envoler encore.

Les dieux m'envoyaient Guérin ; nul ne connaît Nice comme lui, il y a vécu enfant, chaque année il y est revenu. C'est un habitué de la Rivière et il sait voir.

— Vous êtes ma Providence, lui dis-je, vous allez me parler de Nice l'hiver ; comment y vivent les indigènes, comment vivent les étrangers ?

— Volontiers, mais quittons Raouba-Capeou, le vent va nous jeter dans le Lympia.

Et nous allâmes nous asseoir sous un eucalyptus dans le jardin Masséna. Guérin me dit à peu près ceci :

« Ah ! mon ami, qui reconnaîtrait, dans *Nice la Cosmopolite* actuelle, la modeste Nizza que l'Italie nous cédait en 1860 ? La ville consistait alors en un amas de maisons groupées en rues tortueuses aux flancs du « château », se serrant étroitement par crainte des Barbaresques qui écumaient les rivages de la Méditerranée. Un quartier neuf s'étendait entre le Château et la mer : c'était le « cours » et la rue Saint-François-de-Paule, sur la rive gauche du Paillon. Au contraire, rien ne faisait soupçonner encore la création de la Nice moderne, qui couvre la rive droite du torrent, à cette époque on n'y trouvait qu'un vieux couvent, transformé en lycée, et un seul hôtel réellement confortable.

« Mais alors le chemin de fer s'arrêtait à Gênes, d'une part, à Toulon de l'autre : les diligences avaient à gravir, à l'est la Corniche, à l'ouest l'Esterel. Dans ces conditions, ni les hivernants malades, ni, à plus forte raison, les représentants de la « haute vie » ne songeaient

à affronter les fatigues et les lenteurs d'un tel déplacement. Enfin, Monaco n'existait encore qu'à l'état rudimentaire. La maison de jeu ne comptait qu'une table de trente-et-quarante, et une de roulette. Le minimum était de deux francs. On attendait, pour engager la partie, l'arrivée de la diligence de Nice qui amenait une vingtaine de voyageurs par la Turbie. On comptait surtout sur l'arrivée du bateau qui pouvait transporter de Nice, en une heure, une quarantaine de personnes. Mais quand la mer était mauvaise, la roulette risquait fort de chômer.

« L'achèvement successif des voies ferrées venant de Toulon et de Gênes devait rapidement transformer toute la région. La création des express, des rapides, des trains de luxe, « Méditerranée express », « London-Riviera », « Calais-Nice », « Vienne-Cannes », composés de sleeping-cars, de wagons-lits, et comportant des wagons-restaurants, offrait les facilités les plus séduisantes aux oisifs en quête de distractions et aux malades avides de soleil. Mais ce qui constitue la prospérité de Nice et son élégante population d'hivernants, ce sont presque exclusivement les représentants de la haute vie, et non les malades; ceux-ci s'arrêtent de préférence à Hyères, Valescure, Cannes et Menton,

localités incontestablement mieux abritées que Nice. Je ne vous parlerai donc guère d'eux. Certes il en est aussi à Nice, mais ils vivent modestement dans des hôtels et villas éloignés de la mer, sur les pentes de Cimiez et de Carabacel, ou dans le vallon de Saint-Maurice, qui, par sa position encaissée et éloignée de la mer, tend chaque jour à devenir le véritable sanatorium de Nice. Ils promènent leurs rhumatismes et leurs catarrhes de 10 heures à midi, et de 1 heure à 3 sur la promenade des Anglais, mais un nuage à l'horizon, un souffle de brise, ou simplement la décroissance du soleil, suffisent pour les disperser rapidement. Ils ne sont pas bruyants, pas encombrants, et ce n'est pas eux qui donnent à Nice son caractère véritable.

« Mais voici la foule des cosmopolites qui envahit le Jardin public et le quai Masséna. Oh ! ceux-là sont éclatants de vie, de santé, de luxe et de soif de plaisir. Voyez les équipages superbes, les attelages merveilleux, les automobiles, les bicyclettes, les cavaliers, les amazones, et la masse des piétons en toilettes élégantes qui jettent une animation sans égale sur ce coin privilégié de la France. C'est une réunion de tous les désœuvrés, oisifs, millionnaires, en quête de distractions, aventuriers en chasse, jeunes

filles qui espèrent le mari opulent, filles jeunes — ou mûres — attirées par cette affluence de gens riches, et tout ce monde grouille, s'agite, ne songeant qu'au plaisir, au luxe. Mais il semble surtout que ce public spécial ait pour préoccupation principale, d'une part, de dépenser beaucoup, et, d'autre part, de paraître dépenser : l'ostentation dans la prodigalité.

« Qui sont-ils? d'où viennent-ils? pourquoi viennent-ils? comment vivent-ils?

« En tête, plus de rois, en activité ou en retraite, que n'en réunit l'auberge de Venise où Candide n'en compta que trois! J'y ai vu à la fois l'empereur et l'impératrice d'Autriche, l'impératrice Eugénie, la reine Victoria, le roi Léopold, le roi et la reine de Wurtemberg, le roi Milan, le prince de Battenberg, etc., etc. Ensuite, lord Salisbury ayant une « bastide » à Beaulieu; Gladstone à Cannes, puis des constellations de princes, ducs, comtes, pour la plupart authentiques. Après eux, et sur un rang presque égal, les aventuriers de haute mine, dont les titres, pour n'être pas consignés au Gotha, n'en sont que plus éclatants; il est évident que, lorsqu'on se crée un nom, on le choisit plus prestigieux que ceux tout bonnement transmis par hérédité. Et dans l'estime et l'ob-

séquiosité des hôteliers et fournisseurs, l'authenticité des titres n'est pas toujours l'élément dominant.

« Au-dessous d'eux, comme dans le monologue de Charles-Quint,..... la foule : mais ici la foule est exclusivement composée de gens riches, car le séjour à Nice, *pour y mener une certaine vie,* implique une fortune respectable (respectable par sa masse, sinon par son origine). Un pauvre petit millionnaire, à qui son million rapporte, en 3 °/₀ et en obligations de l'Ouest, 27.000 ou 28.000 francs par an, ne saurait avoir la prétention de se mêler à la vie élégante de Nice. Il peut louer une chaise sur la promenade des Anglais, et, comme don César de Bazan,

... regarder entrer et sortir les duchesses,

mais les coudoyer, non pas !

« Quel peut être le budget d'un hivernant? Pour habiter dans un hôtel de premier ordre, avec tous les faux frais obligatoires, les toilettes multiples, les voitures, les déplacements, les soirées, les bals, les excursions, pour tenir son rang et jouir vraiment de la vie de Nice, j'estime que le *minimum* doit bien être de 100 francs par jour et par personne, soit, pour un couple *raisonnable,* 6.000 francs par mois : ce qui suppose,

pour l'ensemble de l'année, environ 100.000 francs de rente [1].

« Il est bien entendu que ces 100.000 francs de rente, on peut les avoir de diverses façons. D'abord, on peut les posséder réellement en terres, en valeurs, en revenus ou gains industriels. Ensuite on peut, comme le brigadier du *Gendre de M. Poirier,* avoir 100.000 francs de rente pendant un mois, c'est-à-dire concentrer sur ce mois tous ses revenus, et manger des haricots pendant les onze autres : ça se voit. Enfin, on peut avoir 100.000 francs de rente en intrigue, en aplomb, en prestige, et c'est peut-être la meilleure façon, car on ne risque pas d'en perdre le capital : il est inépuisable.

« Donc, tous les hivernants de grande vie ont 100.000 francs de rente, mais de l'une des diverses façons que j'indique.

« En effet, autour des véritables riches, gravite la tourbe des parasites, hommes et femmes : ceux-là vivent de la même vie, c'est une condition essentielle, et s'ingénient à trouver les moyens de la soutenir aux dépens d'autrui. Les hommes possèdent trois procédés principaux : les emprunts directs, le crédit chez les fournis-

(1) Depuis la guerre ces chiffres doivent apparaître ridiculement réduits. (*Note de la 3e édition.*)

seurs ou escroquerie, et enfin le jeu dans les cercles.

« Combien sont-ils, ces grands hivernants? Ils viennent d'Angleterre, d'Allemagne, d'Autriche, de Russie et d'Amérique : dans certains hôtels, — et j'ai moi-même constaté le fait à l'hôtel X... à Cannes, — le personnel ne comprend guère et ne parle pas le français : l'anglais et l'allemand sont les seules langues courantes. On trouve un peu partout de délicieuses misses américaines qui ont averti leur charcutier de père qu'elles allaient passer l'hiver à Monte-Carlo. *All right!* a grogné le papa, et elles sont venues. Je crois qu'on peut estimer à 20.000 ces grands hivernants : ce sont eux que l'on rencontre partout, qui passent dans les landaus, chevauchent les pur-sang, peuplent les restaurants, encombrent les tables de roulette et donnent à toute cette région cet aspect de joie, d'élégance et de luxe qui en est la caractéristique et le charme.

« Ils sont attirés ici, d'abord par le climat qui est réellement délicieux, et dont les pires excès ne dépassent pas les brumes et giboulées que mars peut nous amener à Paris. Ce climat est nécessaire pour rendre possibles les autres attractions. Puis le site merveilleux, cette baie

des Anges, ces lieux charmants qu'on nomme Saint-Jean, Beaulieu, Passable, Villefranche, Monaco, le cap Martin, la Corniche, la Turbie, le Laghet et qui présentent successivement tous les aspects les plus enchanteurs de la nature : rochers escarpés, monts grandioses, plaines riantes et fleuries, grands bois d'oliviers gigantesques avec des éclaircies bleues sur la mer profonde, flots calmes ou agités, promontoires menaçants, plages mollement caressées par les eaux, tout cela se déroule sans efforts au cours de la plus brève promenade.

« Enfin, ici sont groupés tous les éléments du plus grand confortable et de la vie la plus élégante ; aucune ville, même Paris, dans la rue de la Paix, ne réunit une succession de magasins comme ceux du quai Masséna et du quai Saint-Jean-Baptiste. Tous les objets de luxe, bijoux, costumes, chapeaux, antiquités, objets d'art, viennent solliciter le passant et lui offrent les merveilles de la civilisation la plus raffinée. Les villas coquettes, les palais majestueux, meublés avec goût et confort, fournissent aux plus fortunés l'équivalent de leurs demeures personnelles. La plupart ont fait venir leurs propres attelages et leurs voitures; les autres peuvent facilement louer des équipages de

grand ton. Ils retrouvent donc ici leur existence habituelle avec un confort raffiné, et peut-être même plus parfait encore qu'à leur résidence lointaine.

« Enfin, parmi les attractions, est-il possible d'omettre Monte-Carlo ? Vous connaissez toutes les séductions qui y sont accumulées, le site pittoresque, le palais somptueux, les salons de correspondance, de lecture, les concerts exécutés par un orchestre de tout premier ordre, les représentations théâtrales, où la Patti, miss Sanderson et « Fräulein » Lola Beth viennent se faire entendre, pour un ou deux louis par fauteuil [1]. Mais, aux yeux de la plupart des hivernants, la séduction suprême, c'est le jeu ! Pour ces blasés de la grande vie, pour ces détraqués, il y a là encore de fortes émotions, des angoisses délicieuses, des affres poignantes. Et les dix tables de roulettes, les quatre de trente-et-quarante, fonctionnant sans interruption de 11 heures du matin à 11 heures du soir, sont assiégées par une foule considérable qui se renouvelle sans cesse.

« Il faut reconnaître d'ailleurs que la roulette fonctionnant avec un seul zéro, maniée sans pas-

(1) Ces noms donnent la date à laquelle eut lieu cette conversation, mais le tableau n'a guère changé. (*Note de la 3e édition.*)

sion par les croupiers qui ont pris l'ancienne devise de la Divinité — *patiens quia æternus* — et sont désintéressés de chaque coup parce qu'ils ont pour eux l'Éternité mathématique, le ∞ qui marque l'Infini dans les sciences, — la roulette qui se contente de prélever les 2,70 °/₀ sur les gagnants, soit 1,35 sur la totalité des enjeux, est incomparablement plus insoupçonnable et moins avide que les cercles et les « petits-chevaux », où les cagnottes ne se borneraient pas à ce modeste bénéfice. Dans ces conditions, il n'est pas impossible que de gros gains soient parfois réalisés : dans les superbes wagons-salons qui font le service entre Nice et Monte-Carlo, on n'entend que récits de cette sorte. Il ne faut pas croire aveuglément aux témoignages de ces Roumains élégants ou de ces aimables personnes si endiamantées : plusieurs font partie de la *clientèle* du Casino, et sont chargés d'en répandre les suggestives légendes.

« Cependant, il arrive parfois que les tables ont « sauté », c'est-à-dire que les 100.000 francs qui ont été confiés à chacune d'elles, au début du jeu, soient épuisés. Dans ce cas, on renouvelle la provision, les croupiers signent le reçu et le public assiste à l'encaissement des 100.000 francs nouveaux qui viennent raviver la partie.

D'ailleurs, il n'est pas nécessaire que la banque saute pour qu'un joueur ait réalisé d'énormes bénéfices, puisqu'il peut avoir été payé par les pertes de ceux qui jouaient la contre-partie. J'ai vu moi-même un étranger qui en six coups, ayant joué le maximum, 12.000, au trente-et-quarante, a gagné 72.000 francs. Personne ne l'avait remarqué, et il est sorti tranquillement.

« Mais peu importe au véritable joueur le calcul exact de ses chances. On en voit tous les jours risquer des sommes aux petits-chevaux ou à des variétés de jeu où les prélèvements de la cagnotte sont de 33 °/₀. C'est donc la perte, certaine, inévitable, à brève échéance ; eh bien ! le véritable joueur va donner dans ce panneau grossier, et il trouve encore une vive émotion aux péripéties de cette lutte inégale. Donc, à Monte-Carlo, ce n'est pas l'honnêteté — relative — du Casino qui y attire les joueurs : ils iraient tout de même à des conditions plus onéreuses ; mais, avec la modicité du prélèvement, la ruine inéluctable est plus lente, la lutte plus prolongée, l'illusion plus tenace, et, par conséquent, pour une somme déterminée, le plaisir du jeu durera plus longtemps.

« C'est une opinion, fort répandue ici, que la fermeture de Monte-Carlo serait une calamité

pour le pays : on considère que nombre d'étrangers, de ceux surtout qui sèment l'argent en prodigues, ne séjourneraient plus sur la Côte d'Azur ; ils iraient hiverner partout ailleurs, à Alger ou au Caire ; aussi Monte-Carlo a-t-il pour défenseurs quelques-uns des hommes politiques de la région : un gouvernement qui exigerait la fermeture risquerait une interpellation furibonde.

« D'ailleurs, Monte-Carlo ne compte que des amis ; autour de lui, il ne fait que des heureux : les habitants de Monaco sont exempts de tout impôt ; comme ceux des Alpes-Maritimes, ils sont sévèrement exclus des salons de jeu dont ils ne connaissent ainsi que les bienfaits : les étrangers ruinés qui crieraient trop haut sont charitablement rapatriés par le Casino, et vont porter plus loin leurs lamentations. Quant aux députés, aux journalistes, vous savez quel accueil empressé leur est assuré à l'hôtel de Paris, propriété et annexe du Casino. S'ils jouent, ils sont suivis d'un œil paternel par l'administration, qui se réjouit de leurs gains, et ne veut pas accepter leurs pertes. Aussi les bulletins météorologiques des journaux enregistrent-ils chaque jour la température de Monte-Carlo ; ils lui accordent généreusement quelques degrés de supplément, et quand il y a plu des hallebardes, ils écrivent :

« ciel nuageux ». Cet euphémisme provient d'un cœur reconnaissant, et la reconnaissance est une vertu.

« Enfin, quand il advient que quelque mauvais joueur a l'enfantillage de se brûler la cervelle ou de se pendre, — ce qui constitue un manque de goût dans un milieu si distingué, — nulle feuille n'ébruite la chose, sans doute par égard pour sa mémoire : vous n'apprenez son suicide que par les journaux italiens, ce qui lui ôte toute importance.

« Maintenant, voyons agir ces hivernants de haute marque : à l'arrivée, ils ont loué, soit un appartement de 3.000 à 8.000 francs, soit toute une villa, de 5.000 à 20.000 francs, et les voilà installés : le matin, ce sera parfois pour eux une distraction que d'aller acheter eux-mêmes des fleurs au marché, et les expédier aux amis absents ; mais cette visite, si pittoresque qu'en soit le spectacle, a un grave tort : elle est économique, et cela manque de tenue ; mieux vaut commander chez son fleuriste de beaux envois de quelques louis.

« La matinée peut s'employer en excursions : par un effort admirable, madame s'est trouvée habillée à 11 heures : elle a revêtu un délicieux costume de drap soutaché, coiffé une capote de

fleurs, et l'on part en voiture déjeuner soit à la Réserve de Nice, soit à celle de Beaulieu, soit à l'hôtel de Paris, à Monte-Carlo, soit au « Righi d'hiver » de la Turbie. Il y a encore quelques autres points où l'on peut s'aventurer, mais ils sont un peu moins chers, et alors ce sont des escapades que l'on avoue en riant : « Figurez-« vous, ma chère!... c'est très amusant... », comme une marquise Louis XV eût raconté une goguette aux Porcherons!

« Tandis que les grands restaurants sont bien réellement de premier ordre ; ce sont les seuls où il soit possible de dépenser cinq louis par tête, ce qui constitue le véritable critérium du bon ton.

« L'après-midi se passe en visites, parties de lawn-tennis, five-o'clock tea, bals blancs, matinées musicales. Toutes les hôtesses de ces villas ont leur jour, annoncé par les journaux, qui enregistrent également le nom des visiteurs, avec une épithète gracieuse pour chacune des visiteuses. Assaut de toilettes éblouissantes (mousselines brochées très en vogue pour la dernière saison).

« Les promenades en yacht sont également indiquées : il y en a une vingtaine ancrés à demeure à Nice, et tous les yacht-clubmen d'An-

gleterre, de France et d'Amérique se font un devoir d'y faire une apparition de quelques jours : les régates de Marseille, de Cannes et de Nice leur en fournissent l'occasion. Les costumes des yacht-women se font en flanelle blanche et rose ou cheviote bleue avec ancres brodées, chapeaux canotiers assortis et hautes bottines jaunes lacées.

« Les dîners sont une nouvelle occasion de luxe et de toilettes. Les marchands de comestibles, admirablement approvisionnés des productions spéciales à chaque pays, ont fourni les mets les plus exquis. On s'extasia jadis sur Lucullus qui avait établi des relais de porteurs pour se procurer des sterlets d'Helvétie, transportés vivants dans des bassines. Nous avons mieux que cela, et franchement à meilleur marché. Mais saviez-vous que pendant la « season » il est impossible de trouver un seul filet chez les bouchers de la côte italienne, jusqu'au delà de Gênes? Tous les filèts de la Riviera sont retenus d'avance par Nice et Cannes.

« Aux dîners, donc, continue le défilé des grandes toilettes, et apparaissent enfin les diamants, les parures de perles, les rivières, les bijoux, les aigrettes, les diadèmes. Sous ce rapport, la colonie étrangère distance de beaucoup

la française. Chez nous, une certaine sobriété discrète est de bon goût en matière de diamants. Les étrangères n'ont pas de ces scrupules : elles étalent superbement les richesses de leurs écrins. Telle, la belle Otero, ne pouvant revêtir tous les siens, les exhibait dans une vitrine, placée sur le trou du souffleur.

« J'ai assisté à Nice à certaines représentations d'opéra, et moi qui suis un habitué de celui de Paris, je déclare n'y avoir jamais rencontré pareil éclat de toilettes et de parures. Tandis qu'à Paris la note générale est le blanc, avec des variations discrètes, ici, les couleurs vives, éclatantes, presque criardes dominent, et des scintillements de diamants surgissent de toutes parts. Les bijoutiers de Nice offrent à cet égard des indications bien caractéristiques : à notre grand marché de la rue de la Paix, les bijoux exposés ont surtout un caractère artistique, ici, ce sont les pierres énormes, les accumulations de rivières, les colliers de perles ou de diamants ; on sent qu'il existe un besoin de faire de fortes dépenses et d'en porter ostensiblement la preuve. Le plus curieux est un certain bijoutier de Monte-Carlo qui guette la sortie des joueurs avec des perles grosses comme le pouce, des bouchons de carafe invraisemblables. On croirait voir la

verroterie destinée à une reine d'Haïti. Mais tout cela est authentique et représente des sommes énormes : le joueur heureux a besoin d'avoir immédiatement la marque tangible de sa fortune, et n'y croit réellement que lorsqu'il peut la dépenser follement. D'ailleurs, la Providence a placé non loin de lui une agence de « prêts sur bijoux » qui attend patiemment le retour de la parure, et l'un corrige et complète l'autre.

« Enfin, le soir, nos hivernants se précipitent en masse à Monte-Carlo : c'est un exode général dont le défilé présente un chatoiement extraordinaire : on peut y passer en revue la colonie, y faire des études de toilettes et de modes. Les dames assisteront peut-être au concert ou à la représentation de l'opéra, tandis que les maris entreront directement dans les salles de jeu, où les dames iront les rejoindre plus tard, et les imiter.

« Enfin, au retour, à Nice, on ira terminer la nuit à l'un des nombreux bals donnés dans les grands cercles, ou dans les principaux hôtels. Là encore, le mari trouvera, dans une pièce voisine, une partie engagée : mais qu'il se méfie ! tous les prestidigitateurs ne sont pas chez Robert Houdin.

« Voilà, conclut Guérin, pendant que nous

allions déjeuner, le tableau de la grande vie que mènent ici les hivernants de bon ton. Les vraies grandes dames et les fausses grandes dames, les grands seigneurs authentiques et les escrocs qualifiés, s'y coudoient et s'y mêlent; mais ils ont tous un trait commun : ils sont beaux, élégants et luxueux. Et, avec leurs défauts et leurs qualités, c'est eux qui font de la Nice moderne la plus riche, la plus séduisante et la plus pervertie des cités cosmopolites. »

IV

L'INDUSTRIE ET LE COMMERCE A NICE

Prépondérance de l'industrie hôtelière. — La tabletterie en bois d'olivier. — Le commerce des huiles. — La fleur coupée. — Au marché. — Visite à un horticulteur. — La culture de l'oranger. — Le port de Nice, son origine, ses accroissements successifs. — Les aliments du commerce maritime. — Le réseau des voies ferrées secondaires. — Le chemin de fer de Nice à Coni. — Nice port d'attache pour la Corse. — Les lignes de navigation. — La manufacture des tabacs. — Le parc d'autruches.

(*Carte de l'État-major :* feuille de Nice S.-E.)

Le Var. Avril.

Si considérable est le mouvement d'affaires dû à l'exploitation de l'inépuisable mine des étrangers hivernants, que l'on pourrait croire à une activité économique nulle ; à Nice, la vie commerciale disparaît devant l'industrie hôtelière. En dehors de la mise en valeur des produits du sol, huiles et fleurs et de la fabrication des fruits confits (1), on ne rencontre guère

(1) Sur la confiserie des fruits, voir les 11e, 12e et 57e volumes du *Voyage en France*. Je suis revenu plus en détail sur cette

comme particularité que la tabletterie en bois d'olivier. Mais ces branches de commerce sont d'une importance considérable et donnent à Nice un rang distingué parmi les grandes villes. La tabletterie mérite d'être signalée à cause de son cachet pittoresque et du rôle qu'elle joue dans le mouvement d'affaires des magasins du littoral et des stations balnéaires. Deux maisons importantes et de nombreux petits ateliers occupent environ cent cinquante ouvriers qui confectionnent ces mille bibelots : étagères, ronds de serviettes, encriers, presse-papier, couvertures de livres, porte-plume, coupe-papier, cadres de photographies, boîtes à ouvrage, répandus partout où se dirige la foule et portant peint le nom de la station où l'on achète ces objets. En France, du mont Saint-Michel aux Pyrénées, de Malo-les-Bains à La Rochelle, tous ces « souvenirs » sont l'œuvre des habiles ouvriers niçois. L'olivier n'est pas le seul bois employé, on l'associe à d'autres essences à grain fin : caroubier, citronnier, oranger, houx, cerisier, sorbier, etc. On obtient, par les teintes et les veines diverses de ces bois, de charmantes mosaïques. Cette

---

aimable industrie dans le 33e volume consacré à la Basse-Auvergne. Voir encore, 14e volume (CORSE), la confiserie du cédrat.

industrie locale, très florissante, a été créée, vers 1840, par M. Gimello. De véritables artistes se sont formés pour la décoration et la peinture de ces petits ouvrages.

La matière première principale, le bois d'olivier aux veines régulières, de nuances harmonieuses, ne manquera jamais. Nulle part on ne trouve d'oliviers plus gros, plus élevés, plus noueux que dans la campagne de Nice. La hauteur atteint souvent 18 mètres ; il n'est pas rare de rencontrer des troncs ayant plus de 5 mètres de circonférence. La région littorale, de Nice à Menton, est particulièrement remarquable à ce point de vue ; les oliviers y forment des forêts d'arbres plusieurs fois centenaires. On évalue à 20.000 hectares la surface couverte par l'olivier dans les Alpes-Maritimes ; la production en huile atteint environ 8 millions.

L'huile de Nice passe pour la meilleure et la plus parfumée. Le fruit qui la donne ne ressemble en rien à l'olive du Gard et des Bouches-du-Rhône, parfois de la grosseur d'un pruneau ; c'est un fruit très petit, cueilli en secouant ou gaulant les arbres. La maturité se produit d'une façon lente, aussi la récolte a-t-elle lieu depuis novembre jusqu'aux premiers jours de mai. La plupart des villes font le commerce des huiles,

mais Nice est le centre de cette production : près de cent maisons se partagent le mouvement d'affaires.

Moins nombreux sont les expéditeurs de fleurs coupées, autre industrie de Nice, particulièrement charmante, car elle envoie tout l'hiver dans les brumeux pays du Nord un peu du soleil et des parfums de la Côte d'Azur. C'est une industrie récente, les premières expéditions remontent seulement à 1850 ; elle ne cesse et ne cessera de se développer.

J'ai déjà parlé de ces cultures fleuristes qui alimentent l'Europe de jacinthes, d'anémones, de violettes, de cassies et de roses (1). Nice mérite cependant d'être étudiée à ce point de vue, elle est le marché le plus considérable pour la fleur coupée expédiée en boîtes ou en paniers par la poste et par chemin de fer. J'ai pu recueillir des renseignements chez un des grands horticulteurs niçois, M. Lambert, qui m'a gracieusement fait les honneurs de ses jardins, où les palmiers, les orangers et les arbustes fleuris

---

(1) Voir les chapitres sur Ollioules, Toulon, Hyères (13e volume), Cannes et Antibes (55e volume), Villefranche (présent volume). Voir aussi, pour le commerce des plantes à fleurs, le 1er volume du *Voyage en France* (Orléans), le 56e volume (Angers), et les volumes sur la région parisienne, notamment les 64e, 65e et 66e volumes.

forment de merveilleuses allées. Là et dans deux autres jardins niçois, les trois grands centres d'horticulteurs, Gand (Belgique), Lyon et Paris, viennent s'approvisionner de plantes vertes. Mais les jardins de la ville, si vastes et beaux soient-ils, ne sauraient suffire à toutes les commandes ; les palmiers rustiques sont surtout cultivés en pépinières vers l'embouchure du Var, dans les fertiles alluvions irriguées par le petit fleuve torrentiel.

La fleur coupée vient également de la banlieue : les paysans des plaines et des coteaux du Var, ceux, moins nombreux, d'Èze, de Beaulieu, de Saint-Jean, de Villefranche cultivent les œillets — je décrirai bientôt ces cultures, — les roses, les giroflées blanches et roses, les anthémis et les anémones. De la fin de l'hiver au commencement du printemps, ces champs de fleurs forment une campagne éblouissante. Les expéditions commencent en novembre et durent jusqu'en avril. Chacun entreprend de préférence une fleur ; on compte par centaines ces spécialistes, parvenus à obtenir d'une plante tout ce qu'elle peut donner.

Les fleurs, coupées le soir, sont apportées pendant la nuit à Nice et vendues sur le cours Soleil, sorte de bourse tenue de 3 à 4 heures du

matin, près du théâtre. La moisson odorante arrive en grands paniers qui sont étalés sur cette petite promenade, longue de 100 mètres à peine. Des commissionnaires venus du dehors, les représentants d'une cinquantaine de maisons locales d'expédition, achètent les fleurs, soit pour les expédier en gros aux Halles de Paris, soit pour les réunir en colis postaux envoyés partout où une fleur peut parvenir sans être fanée. Depuis que l'on atteint la Russie en cinq jours, il y a là des débouchés importants.

Après Paris, Lyon est le centre où Nice expédie le plus de fleurs, puis viennent l'Allemagne ([1]) et l'Angleterre ; ce dernier pays ne demande que de petites bottes. Les fleurs sont aussitôt enlevées, emballées et mises en wagon pour parvenir le lendemain à Paris. Nice seule dépasse un million d'affaires.

La culture des fleurs ne s'étend guère au delà de Beaulieu ; même Monaco, gros consommateur, s'alimente à Nice, où ses fleuristes font chaque jour leurs commandes.

Sur le marché, un panier de 5 kilos vaut en moyenne 10 francs, celui de 3 kilos se vend

(1) Ces pages, il est bon de le rappeler, étaient écrites avant la guerre. (*Note de la 3e édition.*)

7 francs. Il y a loin, de ces chiffres, aux prix demandés par les fleuristes de Paris, mais le transport et le peu de durée de cette marchandise expliquent l'augmentation de la valeur des fleurs quand elles sont dans les magasins des grandes villes.

Les fleurs ont fait tort aux orangers, ceux-ci mûrissent cependant facilement leurs fruits et donnent des produits assez rémunérateurs. On cite dans le quartier Saint-Étienne, au delà du chemin de fer, la villa Bernard, où prospèrent 10.000 pieds d'*agrumes* divers : orangers, bigaradiers, limoniers, etc.; 5.000 autres arbres fruitiers et, sous l'abri de cette forêt embaumée, 20.000 pieds de violettes de Parme.

Les grands horticulteurs ne se bornent pas à leur production, ils achètent sur le marché pour faire face aux commandes et se livrent de préférence à la culture des fleurs demandant des soins particuliers, comme les gardénias et les camélias. Une promenade dans ces jardins enchantés est un éblouissement ; on marche sous les hautes palmes des arbres verts, parmi les roses, les mimosas, les œillets, les anémones, les renoncules, les résédas, les primevères de Chine et du Japon, les cinéraires, les nériums, les scabieuses, les muguets, toutes plantes fleu-

rissant de bonne heure ici, mais produites aussitôt dans les serres par les horticulteurs de Paris. Nice, pour lutter et arriver plus tôt encore, a établi des serres où la chaleur, au lieu d'être due à la houille, est celle du soleil captée par les parois de verre.

L'orange, par contre, n'a pu mûrir dans les serres du Nord; elle n'y mûrira jamais sans doute, sinon à des prix exorbitants. Aussi Nice, malgré la concurrence de l'Espagne, de l'Algérie et de la Sicile, favorisées par des tarifs de chemin de fer, peut-elle encore expédier 3.500.000 oranges sur les 10 millions récoltés dans la région. Si les frais de transport étaient moins élevés, ces 10 millions d'oranges seraient toutes exportées, mais le prix de vente est trop bas : 11 francs le mille, soit 8f50 les 100 kilos. A ce taux, l'orange, chargée d'une taxe de près de 100 francs par tonne [1], ne peut lutter contre l'orange espagnole. Il en coûte moins pour faire venir des oranges de Valence! Il y a bien la mer, qui permettrait de conduire à bas prix les oranges dans les ports du Nord, mais Nice manque d'éléments de fret pour compléter les chargements.

---

(1) 95 francs 66 de Nice à Lille lors de la 1re édition de ce volume, le prix est bien plus élevé aujourd'hui.

Les oranges comptent fort peu dans le mouvement du port, évalué en 1906, entrées et sorties réunies, à 2.694 navires jaugeant 721.774 tonneaux, — chiffre considérable pourtant, plaçant Nice au troisième rang de nos ports méditerranéens, après Marseille et Cette, au quatorzième rang dans l'ensemble des ports français (1).

De grands travaux ont donné au port de Nice un développement en rapport avec son activité croissante. Quand, en 1750, Charles-Amédée III de Sardaigne fit creuser un bassin pour remplacer les rades foraines situées de chaque côté du Château, on ne pouvait prévoir que Nice deviendrait une métropole et l'on ne prit de la dépression de Lympia qu'une surface restreinte pour établir des bassins donnant accès à des navires ne dépassant pas 4m50 de tirant d'eau et mal protégés contre la houle et le ressac. Après l'annexion à la France, des travaux d'agrandissement furent entrepris et conduits par étapes jusqu'en 1889. Tout en gagnant sur la

(1) En 1914, les entrées se sont élevées à 1.219 navires jaugeant 487.374 tonneaux, les sorties à 1.313 navires et 542.671 tonneaux. L'année précédente — avant la guerre — il était entré 1.509 navires jaugeant 572.751 tonneaux et sorti 1.513 navires jaugeant 585.158 tonneaux. En 1921 il entra 961 navires amenant 159.864 tonnes de marchandises, il en sortit 959 ayant chargé 55.345 tonnes.

ville l'emplacement d'un quartier, on prolongea le môle d'abri et l'on obtint une profondeur de 6^{m} 50. Les derniers ouvrages consistaient dans le prolongement du bassin intérieur.

A peine le port était-il ainsi complété et efficacement protégé, qu'il se révélait encore insuffisant. Les navires dépassant 85 mètres de longueur devaient, comme par le passé, aller décharger leurs marchandises sur allèges dans la rade de Villefranche. Il était impossible de songer à le prolonger davantage dans l'intérieur, où de vastes quartiers avaient surgi. La chambre de commerce et la municipalité ont alors songé à transformer l'avant-port en bassin en prolongeant la jetée dans la direction du cap de Nice — cap Rascasse de la carte — et en enracinant une traverse au rivage parcouru par le boulevard de l'Impératrice-de-Russie, qui borde la plage du Lazaret. Au pied de ce boulevard sont établis des quais offrant une profondeur d'eau de 7 mètres. Ces travaux doublent presque la surface destinée au stationnement des navires et permettent de recevoir des bâtiments qui devaient jadis faire leurs opérations à Villefranche.

Nice, ne possédant pas de villes populeuses et de grande industrie dans son rayon, ne saurait

d'ailleurs escompter qu'un accroissement maritime normal, en rapport avec celui de sa population, mais il est permis d'espérer que la construction du réseau des chemins de fer à voie étroite ou tramways fera exploiter bien des richesses naturelles que la difficulté des communications ne permettait pas d'utiliser. Déjà les fabriques de chaux et ciment, situées au long du Paillon jusqu'à Contes, et le carbure de calcium produit par une belle usine installée à Plan-du-Var fournissent au port un mouvement de fret. Avec le chemin de fer du Sud, ouvert actuellement jusqu'à Digne, Nice devient le port naturel des vallées de la Durance et du Verdon, où l'abondance de la force motrice permet d'espérer quelque développement industriel.

Longtemps, la ligne de Digne et celle de Grasse et Draguignan furent les seules voies ferrées conduisant de Nice dans l'intérieur du département ; mais ce réseau du Sud-France laissait à l'écart les plus longues et importantes vallées, celles où se portent les touristes et qui donnent un aliment au port. Les tramways électriques, favorisés par le nombre et la puissance des chutes d'eau, ont assuré la mise en valeur de contrées jusqu'ici déshéritées.

Une ligne partant de Nice vers Levens est

prolongée jusqu'à Saint-Martin-Vésubie, station d'été très fréquentée, assise au pied des grandes Alpes de la frontière italienne; une autre, se détachant de la ligne du Sud à la « Mescla », ou « confluent » du Var et de la Tinée, remontera cette dernière rivière jusqu'à Saint-Sauveur pour être ensuite prolongée vers Saint-Étienne-de-Tinée, à l'extrémité nord du département. La ligne actuelle de Contes détachera un embranchement sur l'Escarène, Luceram et la station estivale de Peira-Cava. La haute vallée du Var sera elle-même accessible par un tramway électrique remontant du pont de Gueydan à Guillaumes (1).

La chambre de commerce a obtenu que ces lignes, soit à traction par la vapeur, soit à traction électrique, aboutissent au port pour y amener le trafic qu'elles feront naître. Mines, carrières, forêts, pourront donner lieu à un mouvement important dont la ville bénéficiera.

Plus féconde encore sera pour le commerce de Nice l'ouverture de la ligne de Coni, depuis si longtemps projetée et que des raisons militaires ont retardée. La ville n'a jusqu'ici de relations avec l'Italie que par Vintimille. Pour se

---

(1) Sur ces vallées des Alpes maritimes, voir le 12e volume du *Voyage en France.*

rendre à Turin, les voyageurs doivent faire le grand détour de Savone ou de Gênes; en reliant



Nice à Tende où aboutit une ligne venant de Coni, d'où deux embranchements mènent à Turin et à Milan, on assure à Nice un transit considérable. Les travaux sont commencés, ils ouvriront au commerce et au tourisme la superbe région de Sospel (1) et de la haute Roya. Les rails se prolongeront jusque sur les quais du Lympia et en feront le débouché d'une partie du territoire italien, trop éloigné des autres ports de la Rivière.

Ce qui manque à Nice, pour donner au port une animation moins purement mercantile, ce sont des services de navigation réguliers effectuant le transport des voyageurs. Elle est cependant le point d'attache pour les lignes de la Corse. Deux fois par semaine, un vapeur de la compagnie Fraissinet se rend de Nice à Calvi, port le plus rapproché du continent, d'où le chemin de fer permet de gagner les divers points de l'île; un de ces services se prolonge sur Bastia et Livourne, l'autre, dit rapide, touchant d'abord à l'Ile Rousse, continue sur Ajaccio. Un troisième service mène directement de Nice à Bastia et Livourne, un quatrième de Nice à Ajaccio. Les retours ont lieu selon les mêmes

(1) Qu'un tramway électrique relie à Menton.

itinéraires. Inaugurés en mars 1906, ces lignes donnèrent la même année 1.253 voyageurs au départ, 1.184 à l'arrivée. Un des services de Marseille à Bastia fait en outre escale à Nice et à Toulon; il a amené 231 voyageurs et en a embarqué 436. La même compagnie Fraissinet fait toucher à Nice un paquebot allant à Naples et, toutes les semaines, effectue un service spécial de Marseille à Nice.

Les relations avec la Corse représentent la principale activité de Nice comme port d'attache ou d'escale; un service lent a lieu sur Alger. Même les armateurs étrangers tentèrent d'utiliser Nice. Une compagnie autrichienne relia Fiume à la Sicile, Naples, Gênes et Marseille et fit aborder chaque semaine un vapeur à Nice : mouvement de marchandises plus que de voyageurs; par contre, la Compagnie hambourgeoise-américaine, qui avait organisé un service sur les ports de la Rivière pour desservir Gênes, San-Remo, Monaco et Nice, amena un grand nombre de visiteurs en 1906. 2.426 débarquaient; 3.442 s'embarquèrent, la plupart Allemands venus à Gênes par le Gothard. Ces navires assuraient un voyage par semaine.

La création du nouveau bassin avec un quai accostable aux grands paquebots aura sans doute

pour effet de développer encore l'activité de Nice au point de vue du service des passagers. Mais, dès maintenant, pour le nombre des navires à marche rapide qui y sont attachés ou y font escale, Nice est le second de nos ports méditerranéens de la métropole.

Cette prospérité maritime n'aura évidemment pas pour effet d'augmenter proportionnellement le mouvement industriel. Nice, qui manque d'ailleurs de charbon et de matières premières à transformer, n'a aucun intérêt à voir des usines embrumer ses clairs horizons. La plus grande de ses fabriques appartient à l'État et ne donne pas un caractère trop usinier à l'élégante cité. C'est la manufacture des tabacs; elle occupe 53 hommes et 659 femmes et manipule chaque année près de 1.300.000 kilos de tabac en feuilles, transformé en 170.000 kilos de cigares et cigarettes, le reste en scaferlati. L'établissement est alimenté d'une façon bien minime par les planteurs du département. Bien que celui-ci puisse étendre la culture du tabac sur 45 hectares, il n'y eut pas 19 hectares en 1906 contre 26 en 1905, et la quantité livrée au magasin n'a été que de 47.003 kilos. Les tabacs des Alpes-Maritimes, de qualité légère, ne peuvent servir aux articles de luxe.

Une industrie qu'il convient de signaler pour son caractère original plus que pour son importance économique s'exerce depuis quelques années près du Var, mais toujours sur le territoire de Nice. C'est l'élevage des autruches dans un établissement qui possède une succursale à Aix-les-Bains, autre cité de luxe et d'élégance.

Dans un parc bordant la route de Cannes, une série d'enclos renferment des couples d'autruches d'une remarquable vigueur, se reproduisant comme dans l'habitat de la race. Mais les œufs, au lieu de subir l'incubation naturelle, sont placés dans des couveuses où, durant quarante-deux jours, ils sont soumis à une température de 40°. Dès leur éclosion, les autruchons sont placés au soleil; ils y restent exposés pendant deux ou trois jours, puis sont parqués pour recevoir une nourriture appropriée : trèfle, luzerne, viande hachée. A l'âge de sept ou huit mois, les jeunes autruches ont atteint leur taille normale. Plusieurs des beaux oiseaux sont âgés, il en est qui ont dépassé leur vingt-cinquième année. Le parc n'est pas une fantaisie d'amateurs, mais une spéculation basée sur le commerce des plumes. Je ne sais pas si le troupeau suffit à alimenter le riche magasin où l'on vend soit la plume elle-même, soit les boas, éventails,

étoles, etc., offerts au public, mais la récolte de ces éléments de toilette si recherchés est une attraction pour la société de Nice; la foule se presse au parc d'autruches quand on doit couper les plumes précieuses, noires chez les mâles, grises chez les femelles.

Le succès de cet élevage est évidemment dû à la présence d'une clientèle riche et nombreuse, mais peut-être y a-t-il un exemple à suivre dans cette tentative due à des Anglais. Bien des espaces en Provence pourraient être consacrés à une industrie en somme facile et qui enrichit la colonie anglaise du Cap. Les terrains où la culture est difficile, où l'élevage du bétail ne saurait être rémunérateur, sont assez étendus pour que l'on tente la création de parcs à autruches. Il n'est pas nécessaire d'entourer le troupeau d'orangers et de palmiers comme à Nice!

L'élevage de l'autruche, tenté par hasard à Madagascar pour utiliser un troupeau donné à la colonie par un Anglais en 1902, a prospéré sans difficulté. De Tuléar où il a débuté, il se répand déjà sur d'autres points de la grande île. Ce qui a réussi à Madagascar et à Nice peut sans doute réussir dans les Maures ou la Crau.

V

VILLEFRANCHE ET LE CAP FERRAT

Au fort du mont Alban. — Le panorama. — Villefranche-sur-Mer. — La rade. — La citadelle et le port. — Le laboratoire de zoologie marine. — Culture des œillets. — Sur les terrasses florales. — Le démembrement de Villefranche : Beaulieu et Saint-Jean. — Le roi Léopold II. — La presqu'île du cap Ferrat. — Saint-Jean-sur-Mer. — La presqu'île de Saint-Hospice.

(*Carte de l'État-major :* feuille de Nice S.-E.)

Saint-Jean-sur-Mer. Août.

Quand j'étais en garnison à Villefranche, vers 1872, les troupiers du 85e de ligne, à qui incombait la garde du mont Alban, n'envisageaient pas sans ennui le séjour au sommet de cette montagne, dans le vieux fort aux remparts géométriques, qui fut jadis une défense sérieuse et n'est même plus une bicoque. Ils accueillaient avec joie l'offre de permuter de tour de garde ; je pus ainsi passer huit jours là-haut, j'en conserve encore l'éblouissant souvenir.

Le paysage, vu du fort, est un des plus radieux

de cette côte radieuse. Il paraît changer à chaque heure du jour, selon la hauteur et l'éclat du soleil. Au matin, la Corse apparaît, la cime de ses principaux monts se détache sombre sur l'écran de l'aurore. Le soleil levant éclaire vigoureusement le front des Apennins et des Alpes qui semblent peu à peu surgir des flots.

Au grand jour, le spectacle est d'une inexprimable magnificence : on découvre toute la côte, depuis les roches fulgurantes de l'Esterel jusqu'aux monts lointains de la Ligurie. Dans le vaste bassin dessiné par ses collines, Nice, blanche et rose, s'étend mollement entre les palmiers, les eucalyptus et les orangers. De l'autre côté, c'est le golfe bleu de Villefranche, resserré entre la masse trapue du mont Boron, escaladée aujourd'hui par les villas opulentes, et la presqu'île du cap Ferrat, mollement étalée sur le flot, projetant une autre petite péninsule dentelée. Je l'ai connue jadis, cette double presqu'île, couverte seulement de bois de pins et d'oliviers, aimable désert ourlé par la plus belle mer du monde. Aujourd'hui, c'est une annexe de Nice, où les villas et les jardins se succèdent.

J'ai voulu faire de nouveau la course du mont Alban et retrouver les impressions de mes vingt ans. Que de changements sur ces rivages ! Par-

tout se sont édifiés d'énormes hôtels, des châteaux, des villas. Le littoral, que seule suivait autrefois la voie ferrée, est maintenant frangé par une route qui double la fameuse Corniche. Cette chaussée, sillonnée par un tramway électrique, a fait naître les constructions. Dans quelques années, elle formera sur la côte une rue féerique ininterrompue ; déjà les espaces vides sont rares. Le site y a perdu. Ils étaient si beaux, ces petits promontoires rocheux, couverts de caroubiers, d'oliviers, de lentisques et de myrtes, autour desquels venait moutonner la mer ! Ces amorces d'avenues maritimes formées par les hôtels et les villes nouvelles me gâtent le paysage.

Le mont Alban lui-même, du moins le mont Boron qui le prolonge et forme le cap de Nice, devient un faubourg de la métropole hivernale. Des avenues sont tracées à ses flancs, de somptueux hôtels s'élèvent. Sur la route qui contourne le promontoire, l'animation est incessante : automobiles, tramways électriques, calèches et landaus circulent sans trêve. Le piéton ne peut jouir en toute tranquillité des beaux horizons de mer, toujours changeants, que lui offre ce belvédère dominant de haut la côte abrupte où le rocher disparaît sous la verdure des lentisques

et des caroubiers. Des parcs accrochés au-dessus de l'abîme masquent souvent la vue par leurs murs de clôture, mais plus loin, l'espace ayant manqué pour créer des villas, on jouit d'un tableau superbe. A une grande profondeur, s'étale la rade de Villefranche, semblable à un lac de saphir enchâssé dans la verdure. Bientôt voici la petite ville aux maisons peintes : bleues, roses, ocres, entourées de haies de cactus et d'agavés, et de carrières blanches; elle couvre les pentes de la montagne de ses rues étroites, tortueuses, grimpantes, souvent recouvertes par des voûtes et descendant jusqu'au petit port rendu si caractéristique par une vieille tour octogonale bâtie sur un récif.

Jadis puante et sale comme la plupart des vieilles petites villes de Provence, Villefranche s'est assainie, de larges degrés à grandes dalles remplacent les pavés aigus des voies montantes, les rues transversales sont cimentées ou dallées, la lumière et l'eau s'épanchent à flot. Le paysage lui-même s'est un peu modifié; la nouvelle Corniche, par la vie intense qu'elle amène, a fait des hauts quartiers un vivant faubourg de Nice, des villas commencent à peupler les pentes, des horticulteurs ont remplacé le maquis par des rangées de terrasses sur lesquelles ils cultivent

l'œillet et la rose. Ces murs gris donnent, il est vrai, un caractère morose aux flancs qu'ils recouvrent. Des carrières accroissent cette âpreté. Mais, ailleurs, les rocs se sont couverts de figuiers de Barbarie et d'agavés, dont les raquettes, les feuilles charnues, les grandes hampes florales, impriment au paysage une physionomie si africaine.

Vu du parapet qui couronne le mur portant le chemin de fer au fond de la rade, le site est un des plus beaux que puisse offrir la Méditerranée. La rade frangée de ses petites baies, la Marine avec sa vieille tour trapue de la Tourelle, les barques de pêcheurs peintes en bleu, les toits en terrasses se dressant en amphithéâtre, éveillent et retiennent l'admiration.

Superbe, surtout, décor d'une harmonie absolue, l'hémicycle de la montagne. Au fond de la rade, rochers gris ou fauves s'escarpent, portant, à leur flanc ou sur des ressauts, des pins et des caroubiers d'un vert puissant et métallique. De chaque côté, des pentes plus douces sont revêtues d'oliviers et divisées en terrasses où des villas peintes s'entourent de bosquets d'orangers, de citronniers, de plantes exotiques, de roses, de géraniums géants. De grands palmiers projettent très haut leur gerbe de feuilles en

éventail. Des murs de terrasses disparaissent sous les géraniums pourpres ou les anthémis d'une blancheur de neige. Des massifs de bambous, des ricins arborescents aux troncs rouges, aux feuilles bien découpées, des figuiers, complètent le caractère féerique du tableau.

Celui-ci atteint toute sa splendeur quand la rade se peuple de grands navires. Cette baie, profonde de deux kilomètres et demi à l'ouest, de quatre à l'est et dont la largeur varie entre 800 et 1.300 mètres, est un sûr abri, bien que les vents du sud y soulèvent une forte houle. De tout temps, ce fut un refuge pour les flottes ; l'histoire de Villefranche n'est qu'une longue énumération d'apparitions d'escadres ou de visites princières; là venaient jeter l'ancre les navires participant aux sièges de Nice. Les ducs de Savoie en firent leur arsenal; jusqu'à l'annexion du comté de Nice à la France, Villefranche fut le port de guerre du Piémont. Nous n'en avons fait qu'un séjour pour notre escadre de la Méditerranée, des *coffres* ou *corps-morts* servent à amarrer les cuirassés et les croiseurs. Les Russes et les Américains en faisaient leur havre habituel quand ils envoyaient des bâtiments dans la Méditerranée. Il n'est guère de marine étrangère qui n'ait fréquenté ce beau havre.

Villefranche, cité endormie, se réveille lorsque séjournent les escadres. Alors, les marins envahissent les cabarets et, pour un instant, mettent la vie dans la calme bourgade assoupie sous l'éclatant soleil.

Une vieille citadelle aux remparts bastionnés commande la rade; joujou très curieux qui fut, au temps des souverains sardes, la clé des États de ces roitelets. Au-dessous, un port fermé par une jetée, la *darse*, sert d'abri aux torpilleurs de la défense mobile et aux petits navires de l'escadre de passage. Là est préparée l'estacade de charpente que l'on déploierait en temps de guerre, pour fermer l'accès de la rade aux torpilleurs et croiseurs ennemis. Souvent on y rencontra le yacht de l'impératrice de Russie ou ceux des grands-ducs. Cette darse fut le port de guerre de la Sardaigne royale, une réduction de Toulon. On voit encore l'ancien bagne, le lazaret, les chantiers. Tout, aujourd'hui, inutile et mort. Le gouvernement sarde en loua une partie aux Russes, par un bail longtemps en vigueur, l'escadrille de torpilleurs occupe le reste. Au bord même de la darse, une caserne dresse ses murs blancs et abrite un bataillon de chasseurs alpins.

Dans les vieilles constructions du bagne, les

Russes ont installé un intéressant laboratoire de zoologie marine dont l'entrée fut publique, certains jours. Les aquariums offrent une collection complète de la faune marine, si curieuse, dont est peuplée la rade. Les étoiles de mer se collent, rouges ou fauves, contre les rochers à côté de merveilleuses anémones de mer et de poissons plats qui semblent faire corps avec la pierre. Les crustacés se promènent sur les graviers : langoustes et homards, crabes et bernards-l'ermite. Des masses gélatineuses, immobiles, se gonflent dès qu'on met la main contre les parois de glace et l'on en voit sortir d'effroyables tentacules armées de multiples ventouses : ce sont des poulpes inspirant une inexprimable horreur mêlée de dégoût. Voici des murènes et des congres, des torpilles et des chats de mer, puis, à côté, les poissons chers aux amateurs de bouillabaisse, notamment la rascasse, fixée aux rochers. Ce sont aussi les moules, la pinna ou nacre, long bivalve dont j'ai pêché jadis, en Corse, à Porto-Vecchio (1), des exemplaires ayant jusqu'à 75 centimètres de longueur. Enfin, ce que l'on pourrait appeler les fleurs marines, les coraux aux teintes éclatantes.

---

(1) Voir le 14e volume du *Voyage en France*.

Le laboratoire possède six aquariums ; ses étudiants, venus des universités russes, recueillaient dans la rade même et jusque devant Nice les échantillons destinés à leurs études.

Non moins intéressant, à un autre point de vue, est l'industrie florale, qui a fait de Villefranche un de ses centres les plus actifs. Comme à Antibes, on produit surtout l'œillet, mais en plein air et non sous châssis ; les plantations sont protégées contre les brusques abaissements de température ou abritées du soleil trop ardent par des toiles rapidement tendues.

Les cultures les plus importantes, celles de M. Ardisson, couvrent le flanc de la montagne au-dessus de la ville par un gigantesque escalier de terrasses occupant 30.000 mètres, où l'on entretient 160.000 plants d'œillets. Quand M. Ardisson vint s'installer à Villefranche, vers 1896 ou 1897, on n'y faisait que la fleur commune, suffisant alors aux goûts du public. Il entreprit la production des variétés nouvelles, des fleurs de grande dimension, de formes singulières, de colorations vives. Le succès fut rapide, chaque année vit s'accroître le nombre des gradins et il ne cesse pas de s'étendre.

Ces terrasses sont merveilleusement aménagées, avec un goût parfait. Des rosiers tapissent

les murs qui les portent, des fleurs plus modestes, anthémis, myosotis, résédas, giroflées, fræsias, etc., sont cultivées au pied ou sur le bord, encadrant des plates-bandes où les œillets s'alignent, entre des rangées de tuteurs ou roseaux reliés par des fils formant des sortes de cases où les lourdes fleurs sont retenues. Je dis lourdes fleurs, beaucoup sont énormes, en effet; M. Ardisson, qui m'a fait courtoisement les honneurs de ces cultures, m'a montré des œillets ayant jusqu'à 18 centimètres de diamètre.

Actuellement, le domaine de M. Ardisson comprend douze gradins divisés en planches de 50 mètres de longueur sur 10 mètres. Rien n'est plus éblouissant que ces parterres d'où s'élève une douce odeur de girofle. Les teintes sont aussi variées que vives. Actuellement la faveur s'attache aux nuances saumon, soufre ou ardoise.

Des serres sont consacrées à obtenir et propager des variétés nouvelles à l'aide de semis. A cette méthode l'on doit des œillets géants semblables de loin à des pivoines. Mais la grosse fleur ne donne pas de graines, elle se perpétue seulement par les boutures, dont la préparation représente un travail considérable.

On dispose de douze à quinze plants par mè-

tre carré, chacun d'eux produit une douzaine de fleurs ; il est donc facile de se rendre compte de la quantité d'œillets obtenus par M. Ardisson. Celui-ci est de beaucoup le plus important des horticulteurs du rayon de Villefranche, puisqu'il occupe à lui seul trois hectares ; les autres cultivateurs d'œillets y consacrent ensemble sept hectares à Villefranche, Beaulieu en possède trois.

Le travail des planches est minutieux et demande beaucoup d'activité, tant pour les couvrir à l'aide de toiles que pour la cueillette. Celle-ci est uniquement confiée à des hommes, car les femmes, avec leurs jupes, accrochent les tuteurs et causent de graves dégâts. On a voulu amener les ouvrières à porter des culottes comme le font à Arcachon les détroqueuses d'huîtres, les femmes de Villefranche ont montré une telle répugnance pour ce costume, qu'il fallut renoncer à leur confier une tâche cependant féminine.

L'œillet a des ennemis actifs : les limaces, difficiles à détruire, les mille-pattes ou perce-oreilles qui causent d'énormes dégâts et trouvent un asile dans les roseaux-tuteurs : on est obligé d'obturer avec du plâtre la cavité cylindrique. M. Ardisson eut l'idée de mettre à profit les mœurs des insectes pour capturer ceux-ci : on place des faisceaux de roseaux entre les plan-

ches ; au matin, les scolopendres s'y réfugient ; on n'a qu'à mettre les roseaux au-dessus d'un vase et à frapper sur les parois pour recueillir et détruire ces êtres malfaisants.

La récolte de l'œillet a lieu d'octobre à mai. Paris est le grand débouché, mais Villefranche s'est ouvert aussi le marché de Milan, où l'on a la passion de la fleur.

Du sommet des gradins on jouit d'une vue curieuse et superbe sur la cascade fleurie formée par les terrasses, le grand cirque d'une ancienne carrière, dont le fond est un champ d'œillets, la petite ville aux toits gris d'où s'élancent le clocher blanc de l'église et la tour d'un ancien château, l'archaïque citadelle aux bastions très aigus, la darse où les torpilleurs et les chaloupes de pêche reposent. La rade s'étale, fermée, à l'est, par la longue presqu'île du cap Ferrat, si verdoyante jadis, mais dont les oliviers tombent, hélas ! sous la hache des architectes paysagistes qui dessinent des parcs autour des villas et les peuplent de palmiers et d'autres végétaux africains.

Villefranche avait autrefois un territoire bien plus étendu : le littoral vers Èze et la presqu'île du cap Ferrat lui appartenaient ; le hameau de

Beaulieu s'est d'abord détaché pour constituer une commune composée des pentes de la Petite-Afrique, puis la presqu'île s'est séparée à son tour en formant la commune de Saint-Jean. La petite ville n'a plus sur cette banlieue que la prépondérance d'un chef-lieu de canton (1).

Les trois communes confinent à la racine de l'isthme, au pont Saint-Jean, jeté sur le chemin de fer et d'où se détachent les chemins de la péninsule et un embranchement de tramway conduisant au port de Saint-Jean. Du côté de la baie de Villefranche, de belles villas sont en terrasse sur la jolie anse de Passable que bordent des champs d'œillets et le parc d'une opulente demeure créée par le roi des Belges Léopold II. Ce prince s'était épris du site de Villefranche, il acquit un autre domaine au flanc de la montagne au-dessus de Beaulieu, il voulait y édifier un palais. Un boulevard portant son nom monte de la ville à cette propriété.

Au-dessus de l'habitation royale de la presqu'île, de nombreuses villas se montrent entre les arbres ; une d'elles a pour parc la partie la

(1) Population des trois communes en 1911 : Villefranche, 4.741 habitants, dont 818 pour la garnison ; Saint-Jean-Cap-Ferrat, 1.518 ; Beaulieu, 1.863. En 1921, on recensait : Villefranche, 3.068 habitants ; Saint-Jean, 1.209 ; Baulieu, 1.980.

plus étroite de la péninsule et regarde à la fois la rade de Villefranche et la baie de Beaulieu. Au delà, les habitations, nombreuses et de plus en plus rapprochées, constituent le village de Saint-Jean. La partie massive de la presqu'île, belle colline couronnée par le sémaphore, à 104 mètres au-dessus de la mer, est en voie de transformation. Ce n'était jadis qu'un maquis rocheux d'un caractère extraordinairement africain, grâce à la chaleur réverbérée par les montagnes. Aussi trouvé-je ici la végétation bien en avance sur celle de l'Esterel ; les arbustes atteignent un plus grand développement, le lentisque y devient un arbre. Les creux entre les rochers sont fleuris d'anémones et d'éclatantes fleurettes. La presqu'île a été acquise partiellement par une société qui la transforme en ville d'hiver, le reste fut acheté par le roi des Belges. Des boulevards ont été tracés pour desservir la cité future ; des avenues, des rues les relient. L'eau de la Vésubie, amenée par une canalisation, remplit un beau réservoir, le *lac,* et peut être distribuée aux acquéreurs de terrain. De belles habitations s'élèvent, entourant le sémaphore dressé très haut sur sa butte ; quelques-unes se créent vers la pointe du cap Ferrat, occupée par un phare puissant et une vieille batterie.

Bientôt il y aura là une rivale de Beaulieu, ayant l'avantage de la vue sur les deux versants et de plus grands horizons. Les routes tracées se réunissent à Saint-Jean, village d'opéra-comique dont les habitations encore simples mais riantes entourent un petit port où stationnent une soixantaine de barques qui alimentent de poisson les marchés de Nice, de Beaulieu et de Villefranche. Un certain mouvement local est déterminé par le transport des matériaux de construction nécessaires à cette station en plein essor. La profondeur d'eau, 4 mètres 50, permet aux vapeurs-remorqueurs d'y pénétrer. La navigation est assez active par suite de l'ouverture de carrières pour l'extraction des blocs nécessaires aux travaux des ports de Nice et de Monaco.

La terrasse qui domine le petit bassin et sert de promenade, est ornée d'une sculpture offerte par M. Maurice Rouvier : le *Pêcheur à l'épervier* de Claude Vignon (Mme Rouvier). De là, part un joli sentier littoral conduisant à Beaulieu et portant le nom de l'homme d'État.

Au nord du port se projette une étroite pointe, très dentelée, d'un dessin gracieux, portant à son extrémité une chapelle et une tour. C'est le cap Saint-Hospice ou Ospice, dont les oliviers et les pins entourent des hôtels et des

villas. Une forteresse qui aurait eu pour origine un *fraxinet* sarrasin occupait cette saillie du rivage ; elle fut remplacée par un château fort qui devint forteresse puissante et que détruisit le maréchal de Berwick. Il reste quelques vestiges assez vagues de ce passé guerrier. Saint-Hospice n'est qu'une rue de villas tranquilles, allongée capricieusement au bord de la mer.

La commune à demi insulaire de Saint-Jean semble appelée à un bel avenir. Lorsque le maquis du cap Ferrat aura fait place aux parcs ombragés de palmiers et fleuris, que les villas blanches ou polychromes se dresseront au long des avenues élégantes, il y aura ici la ville la plus pittoresque de toute la Côte d'Azur, grâce au dessin capricieux des promontoires, des anses et des criques qui découpent les deux péninsules. Ce sera une cité de rêve étalée sur les flots. Mais ceux qui connurent la presqu'île autrefois regretteront les grands oliviers, les lentisques et les myrtes.

VI

LA PETITE-AFRIQUE ET LA CORNICHE

De Saint-Jean à Beaulieu. — D'anse en anse. — Beaulieu. — L'oliveraie disparue. — La Petite-Afrique. — Èze. — Le cap d'Ail. — Une ville naissante. — La Tête-de-Chien. — La Turbie. — Le trophée d'Auguste. — La route de la Corniche. — Encore Èze. — Au-dessus de Beaulieu. — Le mont Gros. — L'observatoire de Nice.

(*Carte de l'État-major :* feuille de Nice S.-E.)

Beaulieu. Avril.

Le sentier ou promenade Maurice-Rouvier, qui relie Saint-Jean à Beaulieu, est une délicieuse corniche dominant la mer transparente et tracée sur les roches grises où s'accrochent les pins. La colline est un épais bocage dans lequel les villas sont comme enfouies. Quelques-unes ont fait leur parc de l'oliveraie centenaire ; d'autres se sont dégagées et s'entourent de pelouses ombragées de palmiers et de toute une flore d'arbres exotiques croissant avec une vigueur extrême sous ce merveilleux climat. Harmonieusement

se déroule la péninsule de Saint-Hospice jusqu'à la vieille tour encadrée d'oliviers et de pins d'où émergent des toits rouges.

La promenade suit toutes les indentations du rivage, entre lesquelles s'ouvrent de minuscules criques aménagées en ports lilliputiens pour abriter l'embarcation de la villa voisine. Deux petits caps, la pointe de Manciano, la pointe de Rompe-Talon, encadrent une jolie anse. Comme la mer est bleue et tranquille ! on la croirait toujours ainsi apaisée, si les oliviers et les arbustes du bord n'étaient arasés et roussis par le vent d'est, révélant que des fureurs doivent soulever le flot contre ces roches empanachées de lentisques. Au fond d'une anse, la baie des Fourmis ou de Formica, les hôtels de Beaulieu, vastes et somptueux comme des palais royaux, se dressent entre les villas, dont beaucoup elles-mêmes méritent ce nom. A l'orient, le cap d'Ail se projette, maintenant couvert d'habitations gagnant chaque jour sur l'oliveraie.

De crique en crique, l'adorable chemin atteint à l'anse des Fourmis l'isthme du pont Saint-Jean; l'ancienne grève a été bordée d'un quai muraillé soutenant les terres d'un parc planté de palmiers, réduction de la promenade des Anglais, avec autrement de fraîcheur dans la végétation.

La digue se poursuit jusqu'au petit port contenu entre ses jetées, où les yachts et les embarcations de plaisance trouvent un abri.

La baie dessinée par le rivage, du cap de Saint-Hospice au port de Beaulieu, est exquise, grâce à ces indentations et à la verdure. La promenade établie par la commune de Beaulieu est digne du cadre : ses palmiers, ses chamærops, ses orangers, ses corbeilles de fleurs, tiennent de la féerie ; une batterie abandonnée, couvrant une pointe au delà des hôtels, contraste étrangement avec le luxe des palais et des jardins. Sous les murailles du fortin, un second port abrite quelques barques de pêche entre ses môles.

Beaulieu est né quelques années après la guerre ; jusqu'alors ce n'était qu'un hameau où les habitants de Nice venaient manger la bouillabaisse sous les oliviers gigantesques, les plus beaux de toute la Provence; l'un d'eux était l'objet d'un véritable pèlerinage à cause de ses proportions, le tronc avait plus de douze mètres de circonférence ; l'Italie n'en possédait aucun d'aussi puissant. Ces beaux arbres ont presque tous disparu pour faire place à une sorte de cité des *Mille et une Nuits,* où le style mauresque domine, mais où tous les goûts, surtout

la fantaisie, sont représentés. Au-dessus des villas trônent de gigantesques hôtels aux noms pompeux. Cette ville de luxe ne rêvait pas de telles destinées lorsque des artistes, des littérateurs, des libraires vinrent y planter leur tente, espérant créer une sorte de Trianon de la Côte d'Azur.

Déjà, lorsque commencèrent à s'élever les premières maisons, j'avais regretté le Beaulieu de mes vingt ans, ses humbles bastides et ses guinguettes enfouies sous les oliviers, entre les vergers d'orangers et de citronniers couverts de leurs fruits d'or et de figuiers à la grande ramure, sous lesquels l'ombre était si douce. Combien est plus pénible encore la surprise en voyant les immenses caravansérails d'une blancheur immaculée emplir le val jadis solitaire !

Les étrangers sont venus, eux aussi ; il a suffi que lord Salisbury s'installât dans la conque de la Murta ou des Myrtes, creusée entre les monts, à l'abri des vents froids du nord, pour que les Anglais s'éprissent de ce joli coin. C'est au point le plus élevé que le roi des Belges, déjà propriétaire à Passable, voulait construire sa villa continentale.

Les eaux de la Vésubie ont permis de faire naître une végétation splendide sur ces pentes

qui sont la partie la plus ensoleillée du littoral. Toute la flore d'Afrique et des tropiques a été réunie dans un sol de roches où jadis le lentisque, l'olivier et le caroubier seuls croissaient. La petite plaine, autrefois célèbre par sa fertilité, mérite encore sa réputation, un établissement d'horticulture possède en ses allées une des plus remarquables collections de palmiers du littoral.

Beaulieu a érigé un monument à Marinoni. Le génial mécanicien, auquel l'imprimerie doit ses merveilleuses machines, avait fait de Beaulieu sa résidence favorite et consacré une partie de sa fortune à embellir la station ; on lui doit le port des pêcheurs sous la batterie, une école et une salle d'asile, la création et la plantation d'un boulevard.

L'achèvement de la route du bord de la mer a été pour beaucoup dans le développement de Beaulieu et lui a permis de s'étendre jusqu'au cap Roux par le quartier de la Petite-Afrique, épithète fort ancienne due à la température ardente causée par la réverbération du soleil sur les hautes parois rocheuses de la colline Saint-Michel. Les éboulis, les terres amenées du haut des monts par les pluies, avaient donné au sol une épaisseur considérable, aussi la végétation

s'était-elle emparée de ce creux. Une forêt d'oliviers, de pins, de chênes verts, de caroubiers surtout, modérait les ardeurs solaires. Les premiers acquéreurs de terrain ont voulu accentuer le caractère africain du site en donnant aux villas l'aspect de maisons mauresques, assez heureusement parfois. Ils eurent le bon goût, aussi, de ne pas trop porter la hache dans le bois où ils s'installèrent, certains parcs ou jardins sont des oliveraies, des chemins sablés sont tracés sous les arbres centenaires, les caroubiers géants étendent toujours leur luisante ramure; on a fleuri les terrasses et créé des massifs. Partout des fleurs, toujours des fleurs! Les murs disparaissent sous de somptueux lambrequins de géranium-lierre et d'une plante à fleurs de pourpre d'une extrême beauté. A cette magnificence, conquête de l'art du jardinier, se mêlent des arbres vulgaires: les pins, les amandiers, les arbustes du maquis. Des orangers et des citronniers constituent les vergers. Ici encore l'eau de la Vésubie a fait merveille en permettant de doter la Petite-Afrique de végétaux qui n'auraient pu croître jadis dans un sol desséché par l'implacable soleil.

Les hautes roches de la colline Saint-Michel contrastent par leur teinte fulgurante avec cette fraîcheur étalée sous le ciel embrasé. Au sommet

de l'escarpement s'allonge une étroite crête couronnée par les ruines d'une chapelle et d'où l'on jouit d'immenses horizons. La crête s'abaisse au nord pour projeter la pointe du cap Roux, que troue un tunnel de la voie ferrée et que contourne la route, elle-même un instant souterraine.

Cette voie, que l'on pourrait appeler corniche inférieure par opposition à la fameuse route des crêtes, continue à suivre le rivage harmonieusement arrondi en golfes éclatants. Ici la montagne, traversée par des tunnels, plonge presque à pic dans la mer. Rarement un petit ressaut de terrain où l'on a pu construire une villa au milieu d'orangers. Les oliviers revêtent les pentes, en bosquets isolés, parmi les caroubiers, les lentisques et les myrtes. C'est d'une beauté prestigieuse.

Là-haut, faisant corps avec le rocher, de mêmes teintes brûlées, voici Èze. J'hésite à monter, car le soleil est chaud déjà. Et cependant il serait bon de refaire à trente-cinq ans de distance [1] ce chemin capricieux, ardu, aux brusques lacets, grimpant sous les caroubiers au feuillage métallique et les oliviers tamisant la lumière, jusqu'à cet étrange bourg formé de maisons déjetées,

(1) 1872-1907.

croulantes qui bordent des rues étroites, dont le rocher inégal forme le sol. Èze n'a pas changé, le chemin ne s'est pas amélioré ; sans doute trouverais-je encore l'indéfinissable auberge où je déjeunai jadis, de si grand appétit, d'un anchois, d'olives au sel, d'une poignée de figues sèches et d'un flacon de vin épais, noir et parfumé. On devient sybarite avec l'âge : ce matin, il me semble que je préférerais déjeuner au bord de la mer lumineuse, dans une de ces *réserves* où les tables fleuries sont dressées sous les arbres.

Et, lâchement, je laisse le chemin montueux d'Èze se détacher au milieu des jardins enchantés, plantés d'orangers, cultivés en giroflées et en œillets, qui entourent la gare, pour continuer à parcourir la *Petite-Afrique*. Je reviendrai à Èze par la Corniche.

La montagne tombe d'une façon si abrupte sur la mer, que le chemin de fer, jusqu'à Monaco, a dû se frayer passage par sept tunnels, entre lesquels on aperçoit, pendant la durée d'un éclair, la surface éblouissante de la Méditerranée. Ces galeries perforent les contreforts de la Tête-de-Chien, croupe puissante couronnée par un des forts du camp retranché. La route a pu éviter de trouer les saillies du rivage que traverse sou-

terrainement la voie ferrée, mais elle a dû abandonner un instant le bord du flot pour s'élever sur les pentes. De cette haute corniche on voit mieux les détails de la côte où le roc se projette en petits promontoires plantés de pins souffreteux, superbes dans leur attitude d'effort contre les tempêtes.

La pointe la plus prononcée, le cap d'Ail, était un petit désert sylvain; il se transforme à son tour, un vaste hôtel le couvre, dont beaucoup d'hôtes, séduits par le site, sont devenus propriétaires de terrains aux environs et ont construit des villas. Le chemin de fer, en dotant le cap d'Ail d'une station, la route, doublée des tramways, en le traversant, ont donné un rapide développement à cette station naissante.

La route monte au cap par un remarquable tracé, franchissant des ravins profonds dont les raides parois disparaissent sous les pins. La partie la plus abrupte est divisée en terrasses plantées de figuiers de Barbarie. Des avenues tracées sur les pentes transforment en ville ce site désert il y a peu d'années. Les habitants ont de l'ambition pour leur embryon de cité qui avait reçu d'abord le nom de la Turbie-sur-Mer, par opposition au village ancien, bâti au pied du mont de la Bataille. Ils demandent

son érection en commune en ajoutant au Cap les hameaux de Piharelles, Cap-Fleuri, Barraya et Saint-Antoine, autres dépendances de la Turbie, où se créent des annexes de la station nouvelle [1].

De la route qui, par deux fois, doit passer en souterrain, on découvre tout l'emplacement de la jeune cité, dominée par le gigantesque Éden-Hôtel. Un contour fait disparaître cette féerie, mais pour en montrer une plus saisissante encore : le rocher de Monaco couvert par son palais et la petite ville aux toits pressés. La route va quitter un moment la France pour l'État somptueux et lilliputien des Grimaldi. Avant la frontière, un opulent château se montre sur la pente douce étendue au pied de la Tête-de-Chien, c'est le domaine d'un diplomate anglais, Sir Edward Mallet, qui l'a peuplé d'objets d'art.

La Tête-de-Chien me tente. La grosse chaleur du jour est tombée, des sentiers bien tracés permettent de s'élever sur la farouche montagne et de gagner la Turbie. La course est longue, mais de lacet en lacet les horizons grandissent et la

---

(1) La commune de Cap-d'Ail, créée en décembre 1908, avait 1.485 habitants au recensement de 1911 et 1964 en 1921.

vue, toujours belle, devient surprenante par la netteté avec laquelle se découpent sur la mer les saillies du rivage. Le sentier rocailleux atteint des bois rabougris et rejoint un chemin assez large pour le passage des troupes et de leur matériel. La montagne, dressée comme une borne gigantesque, est une place d'armes dont le rôle fut capital dans l'organisation de la défense de Nice, jusqu'au moment où le mont Agel, dominateur de toute cette partie de la frontière, eut été lui-même couronné d'un fort et de batteries. Puissamment armée, la Tête-de-Chien tient sous son canon tout le littoral jusqu'à Menton et interdit l'accès de la route de la Corniche à un ennemi qui aurait pénétré sur notre territoire et atteint Roquebrune.

Le fort est assis au point culminant du gigantesque rocher, à 573 mètres au-dessus de la mer, 179 mètres au-dessus du village de la Turbie, auquel le relie une route stratégique.

Ce bourg si haut perché, que la route de la Corniche avait revivifié et qui se relie maintenant à Monte-Carlo par un chemin de fer funiculaire, est un des points les plus illustres de notre pays, un témoin encore grandiose de l'extension de la terre gauloise jusqu'aux limites naturelles auxquelles est revenue la France par

l'annexion — incomplète [1] — du comté de Nice et des communes jadis monégasques de Roquebrune et de Menton. Là se dressait le trophée appelé par les Grecs *Tropaïa Sebaston* — d'où est venu le mot Turbie — élevé en l'honneur d'Auguste pour rappeler la soumission définitive des Gaulois de Ligurie, si longtemps indomptés. Ce fut un des plus gigantesques monuments dus aux Romains, dont il reste à peine des vestiges, bien que ceux-ci présentent un amoncellement énorme de matériaux, couronné par une tour féodale. La destruction s'est poursuivie longtemps : les palais de Gênes, la cathédrale de Nice, l'église de Monaco, se sont enrichis des marbres qui décoraient le trophée ; le village de la Turbie a été construit à l'aide de ses pierres ; avec les débris encore, on a bâti les murailles qui défendaient contre les pirates sarrasins le col ouvert entre la Tête-de-Chien et le mont Agel.

Ces pauvres restes dominent de haut la Turbie et montrent une silhouette saisissante à qui les voit du bord de la mer. Au-dessous d'eux, la Turbie se blottit dans le tracé de son enceinte remplacée par des constructions. Les portes qui

(1) Voir les pages 164, 167 à 172, 198, 212, 213 et 249.

donnaient accès dans le bourg restent debout. D'étroites rues bordées de vieux logis, gardant souvent des traces de l'élégance et de la fantaisie du passé, bordent ces ruelles. Parfois on reconnaît dans une pierre quelque débri arraché au trophée d'Auguste. Que de trouvailles l'on ferait, s'il était possible de renverser ces maisons qui n'eurent d'autres matériaux que les blocs accrochés à l'antique édifice !

La Turbie commande un des plus grandioses panoramas de cette côte où les tableaux sublimes abondent. Le décor féodal de jadis s'est transformé par le développement de Monaco et de ses faubourgs : la Condamine, Monte-Carlo, Beausoleil et Saint-Roman, que l'on domine comme du haut d'un balcon et dont on distingue les moindres détails, dont on reconnaît en entier le réseau des rues, des avenues, des promenades. Prestigieux jouet de Nuremberg, dirait-on.

Jusqu'au moment où le chemin de fer d'abord, la route du littoral ensuite furent construits, la Turbie fut un des grands points de passage de l'Europe. La route de la Corniche en faisait un rendez-vous, c'était le relais entre Nice et Menton. Aujourd'hui, cette voie célèbre est un peu délaissée, mais elle reprendra vie lorsqu'un

tramway électrique la desservira, amenant dans ces âpres et superbes montagnes la foule des visiteurs avides de contempler des tableaux qui sont parmi les plus magnifiques du monde.

Le décor qu'ils auront sous les yeux sera bien différent de celui qu'admirèrent les touristes avant l'ouverture de la voie ferrée. Les rivages alors étaient solitaires. Trois ou quatre cités vieillottes, exiguës, enfermées étroitement dans leurs remparts enveloppés d'oliviers, jalonnaient seules la base ou la pente des monts : Villefranche, Monaco, Roquebrune, Menton. Aujourd'hui les stations de luxe relient entre elles les bourgades autrefois endormies. De ce belvédère on assiste à la métamorphose que pourra seule arrêter l'occupation du dernier morceau de terrain. Même, lorsque les bords de la mer et les premières pentes n'offrent plus de place, les féeriques cités s'accroissent en hauteur ; déjà elles montent bien au-dessus de Monaco. La principauté elle-même n'étant plus qu'une ville, celle-ci doit s'étendre en territoire français par des faubourgs qui dépasseront bientôt en population et en étendue le minuscule royaume.

A la sortie du village de la Turbie, la route s'incline légèrement au sud pour contourner le mont Campi dell Alle, un des rares points des

Alpes Maritimes qui aient gardé une désignation italienne. Entre ce massif et le mont de la Bataille, une dépression livre passage à un chemin conduisant à la vallée du Paillon par le sanctuaire de Laghet, où les populations se rendent en pèlerinage et qui est un des lieux d'excursion favoris des hivernants de Nice. La Corniche, entaillée au flanc de la montagne, domine de raides pentes où quelques maisons sont comme accrochées. Au-dessus de la chaussée, la lourde croupe de la Revère est sillonnée par un chemin stratégique d'un superbe tracé, trouant par des tunnels les éperons rocheux et permettant la circulation rapide des troupes sur cette forteresse naturelle, renforcée par les deux forts de la Revère et de la Drette. Le premier de ces ouvrages domine de plus de 150 mètres la route de la Corniche, au point où celle-ci surplombe elle-même Èze, assis au bord de sa formidable falaise et contenu dans son enceinte.

Moins extraordinaire que vu des bords de la mer, moins farouche, moins « nid d'aigle », Eze n'en est pas moins, ainsi dominé, un site fort étrange et saisissant. Il semble qu'il suffirait d'une tempête pour jeter dans l'abîme les vieilles bâtisses installées sur l'emplacement de l'aire choisie par les Sarrasins pour un de leurs fraxi-

nets [1]. Il couronne une pointe de roc reliée au reste de la montagne par une étroite arête dont la défense facile valut à Èze une longue période de paix. Mais si le gîte était sûr, il était incommode, l'eau manquait; aussi, maintenant que la sécurité extérieure est venue, les habitants désertent peu à peu le refuge de leurs pères et vont construire des demeures nouvelles, plus amples et commodes, entre les champs et les vignes qu'ils cultivent là-haut.

Èze, malgré son étonnante situation, arrête moins les regards que l'ensemble même du tableau. Je revois ici avec une netteté saisissante les rivages que je viens de parcourir depuis le cap Camarat, au pied des Maures. Voici ces montagnes sombres, la coupure profonde de l'Argens, les cimes fulgurantes de l'Esterel, surgissant au-dessus de leur piédestal de pinèdes, les montagnes de Grasse, la presqu'île d'Antibes, les faubourgs grandissants de Nice.

La route de la Corniche, atteignant la croupe que couvrent la batterie des Feuillerins et le fort de la Drette, replie ses lacets au sud-ouest, en longeant les pentes du mont Fourche. La belle

(1) De *frêne*. Voir à ce propos, dans le 55e volume, le passage consacré à la Garde-Freinet.

chaussée continue à suivre jusqu'au col des Quatre-Chemins le tracé de la voie Aurélienne, vénérable artère, si solidement établie que, pendant tout le Moyen Age, puis jusqu'aux temps modernes, on n'eut pas d'autre moyen de communication par terre entre Nice et l'Italie (1). Ce qui avait suffi aux chevaux de selle et aux mulets ne pouvait convenir aux armées de Napoléon, avec leur artillerie et leurs équipages; l'Empereur reprit l'œuvre romaine et, à partir de 1806, fit tracer au sommet de la première assise des monts la chaussée qui demeure une des plus belles œuvres du dix-neuvième siècle.

Le mont Fourche se prolonge par le Pacanaglia, que le col des Quatre-Chemins sépare du mont Vinaigre, épine dorsale du mont Alban et du mont Boron, qui se terminent au cap de Nice. La voie Aurélienne franchissait directement l'obstacle pour aller descendre dans la vallée du Paillon et monter à Cimiez, alors capitale des Alpes Maritimes. Les ingénieurs de Napoléon ont dû le contourner par un long détour en enveloppant le mont Gros, d'où la route descend en pentes assez douces vers Nice.

Du col des Quatre-Chemins, point où la route

---

(1) Voir la note page 105.

napoléonienne cesse de suivre l'assiette de la voie Aurélienne, un chemin carrossable descend à Villefranche à l'aide des lacets tracés au sein d'une oliveraie admirable et coupés par le chemin de piéton. De là se détachent un des boulevards de Beaulieu et, dans le voisinage, le chemin de la colline Saint-Michel.

Des Quatre-Chemins et de ces routes on jouit d'une des plus belles vues sur la rade de Villefranche, les presqu'îles du cap Ferrat et de Saint-Hospice. De tous les tableaux offerts par la Corniche, celui-ci est le plus complet, le plus émouvant aussi.

Le mont Gros, autour duquel la route va dessiner sa courbe principale, est couronné par l'observatoire dû à M. Bischoffsheim, qui a consacré une grosse fortune à construire cet établissement scientifique, dont l'architecte fut Charles Garnier. Le parc seul où s'étendent les divers corps de bâtiment représente une valeur énorme, il couvre 40 hectares de ces terrains des environs de Nice dont le prix est si considérable. M. Bischoffsheim ne s'est pas borné à cette générosité, il a encore donné 2.500.000 francs pour assurer le fonctionnement de l'observatoire. Le grand équatorial seul a coûté 1.300.000 francs. Je n'abuse guère des chiffres et n'aligne pas

volontiers les millions pour taxer la valeur des choses, si je signale ici la somme que représente l'installation de l'observatoire de Nice, c'est parce que notre pays n'est pas habitué à ces générosités de Mécènes [1].

---

(1) A la page 103 j'indique les Quatre-Chemins comme passage de la voie Aurélienne. Un aimable lecteur à qui je dois quelques rectifications utiles s'élève contre cette indication qui n'est pas de mon cru mais appartient à divers auteurs. Discussion d'archéologues à laquelle il vaut mieux ne pas se mêler, comme pour l'itinéraire d'Annibal. (*Note de la 2e édition.*)

VII

LA PRINCIPAUTÉ DE MONACO

La principauté de Monaco. — Sa superficie et sa population. — Monaco. — La ville et ses monuments. — Le musée océanographique. — Le peuple monégasque. — La Condamine. — Le nouveau port. — Les hauts quartiers. — Monte-Carlo. — Le casino. — Les jeux. — Origine de Monte-Carlo.

(*Carte de l'État-major :* feuille de Nice S.-E.)

Monaco. Avril.

Faut-il ici parler de Monaco ? Je fais un *voyage en France,* et cette ville soudain aperçue au contour du cap d'Ail, ce n'est plus la France, ce n'est pas davantage l'Italie : c'est un royaume. Le plus petit de tous les royaumes du monde, mais, eu égard à son étendue, le plus riche et le mieux entretenu de tous les États. C'en est aussi le plus peuplé, par comparaison. Il y a là 10.381 habitants au kilomètre carré ; la Belgique, si fameuse par la densité de sa population, ne saurait rivaliser avec l'empire monégasque ; elle n'a pas 200 habitants sur une surface égale.

Il est vrai que Monaco n'atteint pas même un kilomètre et demi carré de superficie, soit moins de 150 hectares. La plupart des communes françaises sont plus étendues. Les publications consacrées à la principauté donnent un chiffre plus important, je l'avais accepté dans la première édition de ce livre (1).

Abandonnant mes habitudes de contrôle rigoureux, j'avais indiqué, pour l'étendue de l'État, les chiffres donnés par nombre de publications sérieuses, telles que l'*Almanach de Gotha* et le *Bottin*. En revisant les épreuves de la seconde édition, frappé de l'évidente exagération, j'ai calculé, d'après les limites de la carte, et trouvé 1,7 kilomètre carré; pour vérifier, j'ai cherché partout des renseignements et toujours je trouvais cités 22 kilomètres. Évidemment les auteurs se copiaient depuis le temps lointain où Menton et Roquebrune faisaient partie du domaine de Son Altesse le prince Florestan. M. Morris, l'historien militaire des Alpes, archiviste des Alpes-Maritimes, que je consultai, ne fut pas plus heureux. J'allais donner mon chiffre de 1,7 kilomètre carré, soit 170 hectares, lorsque M. Morris connut enfin par le gouvernement princier la

(1) Alors 13e série du *Voyage en France*.

superficie de l'État. Je la donne pour fixer ce grave point d'histoire et de géographie : 149 hectares 7 ares 17 centiares.

Nous sommes loin des 22 kilomètres carrés, soit 2.200 hectares ! Donc, la population, qui paraissait être de 200 habitants par kilomètre carré, s'élève à cinquante fois plus.

Du sommet de la route je découvre l'État tout entier : ses trois villes qui, en réalité, n'en font qu'une, peuplée de 15.543 habitants et couvrant la totalité du territoire [1]. Sur le rocher, Monaco, la capitale, siège du gouvernement ; au-dessous, en partie masquée, la Condamine, où est le port ; au-dessus de celui-ci, sur la colline, parmi les palmiers, voici les constructions blanches de Monte-Carlo, la ville de plaisir. Et c'est tout : 3 kilomètres 200 mètres, telle est la plus grande longueur de la principauté ; sa plus grande largeur est de 1.100 mètres, mais sur la moitié de

(1) Monaco, 2.330 habitants ; la Condamine, 7.603 ; Monte-Carlo, 5.610. En 1911, quand fut promulguée la nouvelle constitution, la principauté comptait 19.121 habitants, dont 1.482 Monégasques seulement, et encore 847 sont des naturalisés ; restent 685 Monégasques autochtones authentiques. La population au kilomètre carré, fixée à 10.381 habitants (p. 106), est donc bien plus dense encore.

l'étendue, il n'y a pas 400 mètres ! Les constructeurs ne trouvent plus de place ; aussi, Monte-Carlo se prolonge-t-il au delà de la « frontière » par des quartiers neufs qui constituent la nouvelle commune française de Beausoleil et le bourg

de Saint-Roman, commune de Roquebrune. C'est un microcosme, ce reste d'un État plus étendu, quand Menton et Roquebrune faisaient partie de la principauté. Les révolutions, car ce petit et heureux coin de terre eut son 1789, ont

arraché les deux autres communes. Aujourd'hui, Albert de Goyon-Matignon — descendant de ce maréchal de Matignon, devenu duc de Valentinois en France, qui épousa l'héritière de la petite, mais glorieuse, maison des Grimaldi — règne sur un soupçon de royaume.

D'un royaume bien organisé cependant! Le prince possède un conseil d'État et un secrétaire général; il y a un tribunal supérieur avec des juges et des avocats, un capitaine de port, un trésorier général, une direction de l'enregistrement, du timbre et des hypothèques, un inspecteur des travaux publics, etc. Les hauts fonctionnaires qui dirigent ces divers services peuvent se croire des ministres dont ils ont, en somme, les fonctions. Même le commandant de la garde est en quelque sorte un ministre de la guerre. C'est un officier supérieur français en retraite (1).

Pénétrons donc sur ce territoire étranger, dût-on m'accuser de manquer à mon titre de *Voyage en France!* Le bon gendarme, superbe, aux blanches buffleteries, coiffé du casque colonial, qui monte la garde à la « frontière », ne se doute pas de mes velléités littérairement

---

(1) En 1897, c'était le colonel comte de Christen, ancien colonel de la garde républicaine. Mais l'armée monégasque a vécu, le prince l'a supprimée, ne gardant que la gendarmerie.

annexionnistes; il me laisse passer sans la moindre observation. Voici, montueux, le boulevard Charles III, emprunté par le tramway électrique; il s'ouvre entre le rocher et les maisons proprettes du quartier de la gare, longe un espace étroit, baptisé place d'Armes, et conduit à un escalier aux larges marches, au sommet duquel une porte accède à la place du Palais.

La résidence du prince est d'un aspect pittoresque, presque grandiose; les souverains monégasques ont aménagé avec goût l'antique forteresse pour l'adapter aux besoins élégants de la vie moderne. Grâce aux millions versés par le casino de Monte-Carlo dans le trésor princier, le palais féodal de souverains faméliques est devenu une véritable demeure des *Mille et une Nuits,* entourée de jardins enchantés dominant la mer superbe. Les gardes du prince, les gendarmes, donnent à l'entrée un aspect guerrier assez réjouissant. Armée pacifique s'il en fut, dont les canons, réduits à l'état de bibelots d'art, reposent sur le sol de la promenade Sainte-Barbe, sans le moindre affût.

La ville s'ouvre en face du palais. Petite et tranquille, percée d'étroites rues presque sans magasins, souvent reliées entre elles par des voûtes. Ces rues dallées ont des noms peu triom-

phants qui n'ont pas dû causer beaucoup de peine à trouver : il y a la rue Basse, la rue du Milieu, la rue des Briques, la rue des Fours, la rue de l'Église. Les édifices publics sont simples, sauf la cathédrale, œuvre moderne remarquable, qui fait grand honneur à son architecte, M. Charles Lenormand. C'est un édifice de style romano-byzantin d'un goût sobre, malgré la richesse des matériaux. Pas une voiture dans ces étroites artères. Tout le monde semble se livrer au *far-niente*. J'eus la cruauté d'aller troubler l'unique employé du bureau de poste et de lui demander quelques timbres à l'effigie du prince Albert. Il m'a reçu avec une mauvaise grâce particulière. J'en rougis pour mon pays, mais l'administration grincheuse que l'Europe nous envie est dépassée par la poste de Monaco !

Au milieu des jardins qui bordent le rocher, du côté regardant vers le cap d'Ail, le prince Albert a fait édifier un monument superbe renfermant un musée océanographique. Le palais, car il mérite ce nom, dresse face à la ville une façade longue de 100 mètres, d'aspect à la fois élégant, majestueux et robuste ; l'ornementation sculpturale est inspirée de la faune marine ; plus imposante encore est la façade sur la mer : le monument est assis sur le rocher par

de puissantes arcatures éclairant deux étages de sous-sols dont le plus bas renferme les aquariums. On sait que le prince, passionné pour les choses de la mer, s'est fait une spécialité des études océanographiques.

Officiellement, la ville a 2.330 habitants. C'est beaucoup pour cette mignonne cité dont on a fait le tour en dix minutes. Sans doute on y comprend la « garnison », la population des collèges et la domesticité du palais.

Les promenades n'ont pas de rivales au monde. Toujours grâce au tribut des jeux, on a pu transformer le rocher et envelopper de fleurs les anciennes défenses. Le prince Florestan avait entrepris avec goût, en 1848, la métamorphose que ses successeurs ont poursuivie. Les moindres creux sont peuplés de figuiers de Barbarie — dont les premiers échantillons en Europe auraient été plantés ici — d'aloès, de plantes à floraison éclatante, descendant jusqu'à la mer, à 100 mètres au-dessous des remparts. Les allées sont bordées de géraniums géants. Toute la flore élevée à si grands frais dans les serres des grandes villes du Nord croît avec vigueur, grâce à la terre apportée, à l'eau amenée de la Vésubie lointaine, au soleil, à l'humidité montant du flot qui entoure presque entièrement le rocher.

Non seulement les habitants jouissent de toute cette splendeur florale, mais il ne leur en coûte pas un centime. Dans cet heureux pays les impôts sont inconnus, on ne donne pas de liste civile au prince, les fermiers des jeux y font face ; ils paient tous les services publics et s'enrichissent même de plus en plus, grâce aux millions que le démon du jeu apporte sur ce territoire. Si l'on n'est pas encore parvenu à donner une rente à chaque sujet du souverain, cela viendra sans doute. Déjà tous les Monégasques de pure origine [1] se disent gentilshommes, de par Charles-Quint, qui aurait anobli en masse leurs ancêtres par un mot traitant la population de noble :

Le roi m'a tutoyé, me voici grand d'Espagne !

Par une route sinueuse on descend de Monaco à la Condamine, centre le plus populeux de la principauté, bâti entre le roc portant la capitale et la colline de Monte-Carlo. C'est à la fois le port, la plage et le quartier commerçant de la triple cité. De jolies constructions entourées de jardinets, d'où s'élancent des palmiers, bordent des rues tranquilles et charmantes. Le quai est planté

(1) On a vu plus haut qu'ils ne sont pas 700.

de lauriers-roses, devenus des arbres; sur les murailles se penchent d'énormes ficus.

La Condamine était le quartier bourgeois de Monaco en même temps que sa station balnéaire. La gracieuse baie de forme régulière finissait par une grève où l'on pouvait se baigner. Mais, à mesure que Monte-Carlo s'est développée, ce port naturel a vu sa fréquentation s'accroître. De nombreux yachts appartenant à de riches hivernants y séjournent, le yacht princier *Princesse-Alice* s'y abrite quand le prince est à Monaco, les constructions, qui ne cessent de s'élever, ont attiré des navires de charge. Bref, peu à peu, Monaco devenait port fréquenté, bien qu'il n'eût aucun ouvrage pour l'accostage des navires et pour le protéger des vents du large.

En 1900, le prince se résolut à construire un véritable port accessible, d'un côté, vers Monaco, aux bâtiments de commerce ayant un tirant d'eau de 7 mètres, de l'autre, vers Monte-Carlo, réservé aux yachts et aux navires calant 6 mètres. Deux jetées ayant la même orientation, laissant entre elles 100 mètres de passe, ferment la rade du côté de la haute mer; à l'intérieur, un môle s'appuyant au rocher de Monte-Carlo s'avance dans le bassin sur 110 mètres de longueur et 30 mètres de largeur. Des quais verticaux pour l'accos-

tage des navires, des voies ferrées se rattachant par un tunnel sous le rocher de Monaco à la ligne P.-L.-M. et un phare complètent cet organisme maritime remis, comme le reste de la principauté, au service des douanes françaises. Le port a commencé à abriter des bâtiments en 1905 ; dès 1906, le mouvement avec les pays autres que la France atteignait le chiffre de 187 navires jaugeant 51.866 tonneaux, entrées et sorties réunies. Les ports français ont fourni à l'entrée 366 navires ([1]).

Il est peu probable que ce mouvement s'accroisse beaucoup, la principauté n'ayant pas d'industrie, sinon une brasserie et une minoterie, l'usine à gaz, les usines pour l'électricité et l'incinération des ordures, qui demandent à l'Angleterre une certaine quantité de charbon. Mais déjà il justifie les grands travaux qui s'achèvent et dont la réussite fait le plus grand honneur à l'ingénieur en chef des ports de Marseille, M. Batard-Rozelière, qui les a conçus et exécutés. Les jetées, construites à l'aide de matériaux tirés des carrières du cap Ferrat, reposent

---

(1) En 1914, 381 navires jaugeant 263.784 tonnes sont entrés, 383 navires jaugeant 265.073 tonnes sont sortis. Le mouvement des marchandises embarquées ou débarquées n'atteignit pas 40.000 tonnes. En 1921 on a recensé 181 navires seulement.

sur un fond de 38 mètres au-dessous des hautes mers. Aucune autre jetée au monde ne descend à une telle profondeur.

La Condamine, devenue, grâce au port et à la gare de Monaco, le centre économique de la principauté, était encore, en 1868, une petite plaine couverte de jardins où, sous les orangers et les citronniers, on cultivait en abondance la violette pour le compte de la parfumerie Rimmel. Le chemin de fer a fait mettre en valeur ces parterres embaumés et les a rapidement transformés en ville, même l'âpre ravin de Sainte-Dévote, fissure de la montagne, aux flancs duquel s'accrochent des villas. Toutes les pentes du territoire monégasque sont d'ailleurs couvertes de constructions, depuis le commencement de la principauté à l'ouest jusqu'au ravin : les Salines, qui possèdent un bel Hôtel-Dieu, la Colle, les Revoires, Castelleretto et Moneghetti montrent un curieux entassement ; parfois les parois de la montagne étant trop abruptes, on a dû élever des terrasses cyclopéennes sur lesquelles les villas se sont installées. Des boulevards et des avenues tracés à grands frais desservent ces quartiers, qui rempliront bientôt les rares et étroits espaces encore libres dans la principauté. A l'endroit où le torrent de Sainte-Dévote pénètre

de France en Monaco, le boulevard de l'Ouest franchit le ravin sur un viaduc pour se relier au boulevard du Nord, dans le quartier supérieur de Monte-Carlo.

Du port, c'est-à-dire du rivage de la Condamine à Monte-Carlo, il y a près de 500 mètres; les tramways électriques permettent d'éviter ce « formidable » trajet et conduisent sur le plateau qui a changé son nom sonore de Spélugues en celui de Monte-Carlo. On a cru avoir épuisé toute la gamme de l'admiration pour les merveilles végétales réunies sur cette côte privilégiée et l'on découvre une splendeur que nulle autre cité riveraine ne saurait atteindre. Les palmiers, les ficus, les fougères géantes, bordent les allées. Des fleurs éclatantes venues des tropiques, des gazons dignes de la brumeuse Angleterre, des mousses, forment autour du casino un coin de paradis. Ces jardins d'Armide, trop peignés peut-être, enveloppent un palais des beaux-arts. On a beaucoup affiché l'amour des arts à Monte-Carlo. Pour les observateurs superficiels, c'est une petite Athènes ou une petite Florence. Tout est hypocrisie pure : on vient à Monte-Carlo pour jouer. On aurait conservé les *spélugues,* c'est-à-dire les grottes d'autrefois, et le triste marais qui les entourait, on y aurait installé

sous des gourbis la roulette et le trente-et-quarante, on aurait laissé le pays dans sa nudité aride et brûlée, et les joueurs n'en seraient pas moins venus perdre leur fortune. Les splendeurs de la végétation et de l'architecture sont là pour masquer les laideurs morales !

Mais à quoi bon philosopher ? La mer est si bleue, les arbres dressent avec tant d'orgueil leur panache de palmes, il y a de si enivrants parfums, la musique des maîtres est jouée par des maîtres, que nous font la ruine et les larmes des familles !

Allons plutôt par la ville de Monte-Carlo. Boulevards et parcs bordés de vastes hôtels ; maisons qui sont des villas et villas qui sont des palais bâtis sur des rues gagnées à grands frais dans les parois de la montagne. Partout la même opulence ; cependant, en retrouvant la mer, à l'anse des Moulins, j'ai vu jadis une chose surprenante : un homme armé d'un crochet fouillait les détritus amenés sur la plage. C'est le seul pauvre que j'aie rencontré dans le petit royaume. Peut-être était-il conservé à titre de spécimen des temps antiques — de l'âge d'or où l'or était inconnu.

Monte-Carlo est une création remontant à moins d'un siècle. Quand, en 1856, le prince, pour se créer des ressources rendues néces-

saires par la révolution qui l'avait privé de Roquebrune et de Menton, autorisa l'ouverture d'une maison de jeux, celle-ci s'installa modestement à Monaco même, alors pauvre bourg qui représentait l'unique agglomération de la principauté. En 1862 seulement, on éleva aux Spélugues, pour les jeux, une humble bâtisse qui resta isolée, nul ne voulant accepter, même gratuitement, un terrain avec obligation de construire, dans une localité où l'on n'accédait qu'à dos de mulet. Il fallut que le directeur du casino, alors célèbre, de Hombourg, M. Blanc, vînt acquérir, en 1863, la concession qui périclitait pour amener la transformation inouïe des Spélugues. Grâce à ses capitaux et surtout à l'ouverture du chemin de fer en 1872, il put réussir où d'autres avaient échoué ; en peu d'années, la ville de rêve et ses jardins enchantés couvraient le plateau. Il n'y avait plus de spélugues, c'est-à-dire de grottes, le prince Charles III changea le nom en celui de Monte-Carlo.

Le casino occupe une merveilleuse terrasse sur la pointe Formana. L'édifice, dont le premier architecte fut Charles Garnier, à qui l'on doit la grande salle des fêtes, a été l'objet d'accroissements successifs et cependant conserve une certaine unité. Vu à distance, surtout lorsqu'on

vient de Vintimille ou de Menton, il produit une extraordinaire impression de palais des fées.

Le casino est à la fois le cœur et le symbole de la principauté. Tout y converge ; la ville qui a couvert le plateau des Spélugues de ses hôtels, de ses palais, de ses maisons blanches où les magasins sont dignes d'une capitale, rayonne vers cet édifice. Cette cité ayant rempli l'espace que pouvait offrir la principauté, elle a dû déborder au nord, sur le territoire français ; une ville nouvelle a surgi sur les pentes de la montagne, si raides que les rues ont été obligées de s'étager en se reliant par des escaliers. Ce quartier français, appelé Monte-Carlo-Supérieur alors qu'il dépendait de la commune de la Turbie, est devenu la commune autonome de Beausoleil. Sur la route de Menton, qui forme maintenant une belle rue, Monte-Carlo se prolonge également en territoire français par le faubourg de Saint-Roman, dépendance, provisoire sans doute, de Cabbé-Roquebrune. A la frontière, la puissance monégasque s'affirme par une belle caserne de carabiniers, c'est-à-dire de gendarmes.

La principauté ne comprend guère ici que la route, les maisons qui la bordent et les rochers que traverse le chemin de fer.

VIII

BEAUSOLEIL, LE CAP MARTIN, ROQUEBRUNE ET MENTON

Beausoleil. — Petite grande ville. — Le chemin de fer de la Turbie. — Escalade de la montagne. — Le panorama. — Descente de la Corniche. — Saint-Roman. — Cabbé. — Roquebrune. — Le cap Martin. — Forêt devenue ville. — En longeant la mer. — Le Carnolès. — Gorbio. — Menton. — Au pont Saint-Louis.

(*Carte de l'État-major:* feuilles de Nice S.-E. ; Pont-Saint-Louis S.-O.)

Menton. Avril.

Pour surprenants que soient la naissance et le développement de Monte-Carlo, plus étonnante encore est la fortune de Beausoleil. C'est une ville tracée à l'américaine, mais opulente, dont les maisons hautes et blanches, de style assez tourmenté, avec leurs bow-window, leurs balcons, leurs volets et leurs jalousies bleuâtres ou vert d'eau, tiennent du palais. Séparée seulement de Monte-Carlo par un boulevard dont un côté est monégasque et l'autre français, elle dessine au

flanc de la montagne, comme autant de gigantesques degrés, ses rangées de constructions séparées par des rues que relient de larges voies en escalier. Un grand casino, doublure de celui de Monte-Carlo, où d'autres jeux que la roulette et le trente-et-quarante sont seuls tolérés, attire une foule nombreuse. Un vaste marché couvert, très animé, révèle une population considérable. La commune comptait déjà 6.344 habitants au recensement de 1906, et le chiffre s'est rapidement accru (1).

Dès ses débuts, Beausoleil est devenu ville, non seulement par son aspect de grande cité, mais encore par les passions locales. Croirait-on qu'il y a quatre ou cinq journaux ! Tous luxueusement imprimés, tous également ardents dans la lutte électorale — nous sommes à la veille du premier renouvellement du conseil municipal. Quel contraste avec le calme des villes monégasques où de telles agitations sont inconnues ! La « tyrannie » a du bon.

La création de Beausoleil a donné à Monte-Carlo les espaces qui lui manquaient. Plusieurs grands établissements, tels que les succursales

(1) 8.231 habitants en 1911, 8.315 en 1921. Beausoleil est du canton de Villefranche.

de banques parisiennes, y ont été édifiés ; le plus vaste hôtel de la zone monégasque, la Riviera Palace, couronne la ville nouvelle ; il se relie au casino de Monte-Carlo par un tramway électrique spécial, à crémaillère, comme la ligne de la Turbie.

Celle-ci a sa gare à Beausoleil, sur le boulevard du Nord, dont le côté sud appartient à Monte-Carlo ; il permet une ascension jadis très longue et coûteuse lorsqu'on voulait monter en voiture, fort pénible pour les marcheurs peu entraînés, s'élevant par l'ancien et pittoresque chemin muletier.

La ligne, longue de deux kilomètres et demi, traverse, au delà du monumental Beausoleil, un quartier franchement populaire, autrefois appelé le Carnier et qui jure étonnamment avec l'opulence ambiante. Ce sont d'humbles bicoques, souvent des cabanes mal alignées vers des ruelles étroites et sordides. Le « prolétariat », ne trouvant aucune place pour lui dans la principauté, s'est réfugié en cette conque et donne à Monte-Carlo un pittoresque inattendu. Le chemin de fer dessert le Carnier par une halte située au-dessus de l'agglomération et gardant encore le nom de Monte-Carlo-Supérieur, donné un moment à cette dépendance de la Turbie.

Les abords de la station ont conservé un peu de l'aspect d'autrefois, des terrasses grises divisent la pente, ombragées d'oliviers centenaires, rappelant l'époque où, jusqu'aux Spélugues, on était à l'ombre de l'arbre sacré de Minerve.

La petite locomotive, s'agrippant de sa roue dentée à la crémaillère, hisse son convoi sur les flancs rocailleux, au sein d'une pinède dont les arbres tourmentés, noueux, courbés, disent et l'effort du vent et l'absence presque complète de terre végétale ; partout le roc se hérisse en blocs énormes. Au delà de cette zone pierreuse, on retrouve les oliviers et, sous leur abri, d'humbles villas ou des maisonnettes desservies par la halte de Bordina, dominant, de très haut déjà, Monaco et son port, semblables à des joujoux. Au-dessus, des oliviers, puis des pentes nues. Un promontoire âpre et gris porte la masse blanche de l'hôtel de la Turbie et les ruines vénérables du trophée d'Auguste ; le mont se hausse encore et va finir, puissant et fier, par la croupe chauve et robuste de la Tête-de-Chien, recouverte par les lignes géométriques de son fort dominant l'énorme abîme.

Au-dessous, entre la Tête-de-Chien et la paroi que remonte péniblement le petit train de la crémaillère, se creuse un large cirque tapissé

par un splendide manteau d'oliviers; les eaux du village s'y précipitent en cascade par un couloir embroussaillé. Toute cette conque est en culture, obtenue à l'ombre des oliviers. Le sol est maintenant mis en valeur jusqu'au-dessus de la route de la Corniche, tracée sous la crête du mont de la Bataille. Le bassin tout entier est aménagé en terrasses, gigantesque escalier dont les marches étroites sont couvertes de bandes de céréales, de plantes légumières et d'arbres fruitiers : pêchers, cerisiers, figuiers, amandiers, etc. Ces champs et ces jardins représentent l'énorme et assidu labeur des siècles.

La voie ferrée, parvenue à la tête du grand ravin de Sainte-Dévote, s'approche de la route en décrivant un grand contour et dessert par une station les villas établies aux abords. De là on domine le prestigieux abîme planté d'oliviers que dessine le bassin de réception du torrent de Sainte-Dévote et clos par d'arides montagnes entaillées en carrières. Au-dessus apparaît la pyramide du mont Agel, couronnée par les blanches murailles de la forteresse et revêtue d'un manteau de broussailles. Les carrières elles-mêmes semblent des parties de fortifications par leurs chemins muraillés se terminant en enceinte circulaire.

La gare de la Turbie, en dehors du village, près de l'hôtel dit Righi d'hiver, surplombe toute la principauté et Beausoleil qui semblent, vus de cette hauteur, quelque plan en relief du musée des Invalides, mais disposé en plein soleil, sous la plus éblouissante lumière.

La descente à Monte-Carlo offre un spectacle plus beau même que le tableau de la montée. On ne distingue pas, à moins de se retourner, les murs gris des terrasses, la campagne du gigantesque ravin est comme un somptueux tapis tombant d'un balcon. Vert des blés et des vignes, forêt bleuâtre des oliviers, quelques cyprès dans un pli, un petit bois de chênes verts, des caroubiers, des pins, semblent disposés par un artiste épris d'harmonie classique.

Il faut donc voir contempler descendant ce pli géant des Alpes calcaires : vu des portières ou des plates-formes du wagon, il est d'une prestigieuse splendeur.

La route de la Corniche ayant atteint à la Turbie son point culminant, en redescend par d'amples lacets, d'abord entre les carrières d'où Monte-Carlo et Beausoleil tirent une partie de leurs matériaux, puis entre les oliviers et les terrasses cultivées de Roquebrune, toujours en vue du

grandiose paysage des côtes de France et des rivages de Ligurie. Peu d'habitations sur ce long parcours, tandis qu'elles naissent sans cesse sur la route littorale.

Faut-il l'avouer ? on échappe avec quelque joie aux merveilles du pays monégasque. Après la nature peignée, enjolivée, artificielle en un mot de Monte-Carlo, qui garde cependant la grandeur et la majesté, grâce aux lignes splendides des montagnes, à l'éclat du ciel, à la pureté de la mer, on est heureux de retrouver un peu de saine nature. A peine a-t-on quitté le territoire de la principauté et voici un coin de vraie campagne : terre de délices où les citronniers, les orangers, les palmiers tiennent lieu de nos buissons d'aubépine et de nos vergers à feuilles caduques. Au milieu de ce paysage se dresse, fantastique, la silhouette de Roquebrune, bourgade féodale qui contraste si étrangement avec les palais blancs de Monte-Carlo.

Jouira-t-on longtemps de ces restes de la campagne heureuse sur laquelle régnaient jadis les Grimaldi ? La route du bord de mer devient de plus en plus une rue prolongeant jusqu'à Menton et à la frontière d'Italie la cité qu'est devenu l'État de Monaco. La frontière est formée par le lit très profond d'un torrent dont les

berges presque à pic ont des terrasses plantées d'orangers et de citronniers. Aussitôt passé le pont hardi jeté sur l'abîme, commence Saint-Roman, quartier faubourien où des guinguettes et des jeux de boules dominent la mer. Tandis que le chemin de fer est entaillé dans les rochers au bord du flot, la route se tient au-dessus, en corniche dans la falaise, souvent portée par des terrasses et incessamment sillonnée par les automobiles et les voitures d'excursion. Des villas se sont bâties au flanc de la montagne ; très blanches, elles contrastent avec la silhouette féodale de Roquebrune, bourg étroitement groupé au-dessous des ruines de son château et entouré d'une infinité de terrasses plantées de citronniers. Ici commence la culture en grand de cet arbre précieux.

Roquebrune, restée à l'écart des grands chemins et de la voie ferrée, n'a pas participé au développement inouï de ces parages dont elle est cependant un des plus remarquables décors ; mais, à ses pieds, au bord du beau golfe dessiné entre la pointe de la Vieille et le Cap Martin, tout un village de villas et de parcs dépend d'elle et même imposa son nom à la commune : c'est Cabbé, dont les habitations s'étagent sur les terrasses fleuries plantées d'orangers et de citron-

niers. La route y contourne et enjambe un ravin d'où s'échappe un torrent et domine de belles pentes, conglomérat de cailloux roulés, disposées en gradins; les palmiers, les mimosas, les orangers et les citronniers y croissent avec vigueur.

Un chemin en lacets pour les voitures, un raide sentier pour les piétons, montent à Roquebrune. O l'étrange vieille petite cité, accrochant à l'abrupte montagne ses ruelles étroites, enjambées d'arceaux, bordées de maisons rappelant celles des villages de Kabylie ! Tout cela grimpe dans une inexprimable confusion vers les ruines du château assis sur un rocher couronnant l'étrange site.

L'archaïque et minuscule bourgade est d'un calme émouvant; pourtant les passions sont vives encore dans cette population qui, « secouant le joug » du prince de Monaco, se constitua en République avec Menton en 1848. Cet état persista, sous la protection brutale des Sardes, qui y tenaient garnison, jusqu'à la réunion du comté de Nice à la France. Alors Roquebrune et Menton sollicitèrent leur retour à la grande patrie. Une indemnité de quatre millions fit consentir le prince à renoncer à ses droits.

Roquebrune reste telle qu'elle fut en ses temps héroïques, accrochée à son roc dont bien souvent



Ste Agnès
Cne de Gorbio
Cne Biancon
Gorbio
Col de Garde
MENTON
Port
Phare
CT
Garavan
Pont St Louis
Cime de la Guardia
629
Cime de la Grimaude
la Grimaude
la Murtola
Pte de la Murtola
le Cae
Cabbé
Roquebrune
Carnoles
Mt Gros
656
Cap Martin
68
Ricard

les parois servent de murs de fond ou de flanc à ses primitifs logis. Elle regarde, sans l'envier peut-être, le décor des cités surgies autour d'elle et qui se présentent, d'ici, sous leur plus féerique aspect. — Ce mot de féerie revient souvent quand on parle de ces rives ; on n'en saurait trouver d'autres.

On l'appliquera bientôt aussi au Cap Martin, dépendance de Cabbé-Roquebrune [1]. Il y a peu de temps encore c'était comme une forêt africaine, bien belle avec ses grands pins, ses yeuses et ses oliviers plusieurs fois centenaires, à travers lesquels on apercevait la mer éclatante. Sous les chênes verts et les pins croissaient les arbustes odorants du maquis. Ce couvert avait été aménagé en chasses par son peuplement en perdrix et en faisans, lièvres et chevreuils. Acquis par une société, les bois, qui couvraient 35 hectares, ont été percés de routes, éclairés, dotés d'eaux vives et allotis pour la construction d'un grand hôtel et de villas. Les acquéreurs étaient riches, ils ont pu conserver des espaces boisés autour de leurs habitations. Le Cap Martin conserve un caractère à part entre les stations de

(1) La commune a changé de nom, c'est désormais Roquebrune-Cap Martin (4.544 habitants).

la côte, c'est toujours une corbeille de verdure mais de nobles demeures y sont serties.

Les architectes n'ont pu lui enlever sa plus grande beauté : la vue merveilleuse dont on jouit de la pointe extrême. D'un côté, c'est Monaco, Monte-Carlo et les rivages enchantés de la *Petite-Afrique ;* de l'autre, Menton, toute blanche au bord du flot d'azur, puis une chaîne d'hôtels et de villas bâtis au pied des monts escarpés où finit la France, où commence l'Italie. Un instant la ligne blanche des palais et des hôtels s'interrompt. Voici Vintimille, sur son rocher, ceinte de remparts et, presque aussitôt, avec Bordighera et San-Remo, recommence la rangée fastueuse des villes d'hiver.

Elle est bien belle, vue ainsi, la côte de Ligurie, moins belle cependant que la côte de Provence, dont les caps, les golfes, les anses, ont un rythme et une harmonie d'une magnificence incomparable.

Le domaine garde encore, en beaucoup de ses parties, l'aspect de la forêt vierge. D'épais fourrés de chênes verts abritent un adorable sous-bois. Aussi le Cap a-t-il séduit les hôtes princiers qui cherchaient le calme et l'apaisement. L'impératrice Élisabeth d'Autriche l'affectionnait ; elle y vint avec l'empereur François-

Joseph, après le drame de Meyerling qui les priva de leur fils Rodolphe. Jusqu'à ce qu'elle tombât à Genève sous le couteau d'un anarchiste, la souveraine resta fidèle au Cap Martin. L'impératrice Eugénie y passe l'hiver dans la belle villa Cyrnos qui regarde la baie de Cabbé et la prestigieuse apparition de Monte-Carlo et de Monaco. Le roi et la reine d'Angleterre furent aussi les hôtes du Cap.

Le souvenir de l'infortunée impératrice Élisabeth reste vivant. A l'extrême pointe, près de l'hôtel, sous les pins, entre les massifs de lentisque, sauvages encore, un obélisque a été élevé à sa mémoire.

Au-dessous, la mer vient battre un hérissement de rochers ; les tempêtes les ont polis et lavés, leur donnant la physionomie de certains platins de l'Atlantique laissés à découvert par le reflux. Un adorable sentier borde ce rivage, au pied de rocs embroussaillés de myrte, de lentisque, de romarin et de cette variété de daphné appelée seinbois qui abonde dans la région méditerranéenne. Beausoleil, Monte-Carlo, Monaco, dressent leur façade presque aérienne de palais d'une idéale blancheur ; la presqu'île de Saint-Hospice se recourbe gracieusement en mer ; au fond, l'Esterel, reconnaissable à la

gigantesque borne du cap Roux, rougeoie sous le soleil.

En vue de ce tableau que la transparence de l'air rend sublime, le sentier, bien tracé, parcourt les rochers que l'on dirait conçus par un rocailleur; souvent il domine à pic le flot transparent qui vient mollement mourir. Puis on pénètre dans une pinède dont les arbres courbés par le vent abritent des arbustes parfumés. Le cap bientôt devient sauvage ; de grands rocs éboulés s'arc-boutent et forment des cavernes ou des ponts naturels. Le sentier monte, descend, se tord, désormais simple piste tracée par les pieds de rares promeneurs.

La nuit est venue; cependant, je crois reconnaître encore le chemin et vais aboutir contre un mur portant le chemin de fer. Je dois grimper les rochers, escalader des blocs, redescendre, devinant à peine la direction sous la clarté diffuse versée par les étoiles. Au couchant, tout l'horizon s'est illuminé, le gaz et la lumière électrique à flots répandus font ressortir la blancheur des villes.

Enfin, voici des oliviers et, plus haut, une maison; je vais droit vers elle en franchissant les murs de terrasses et retrouve enfin la chaussée d'où je gagne Cabbé.

Au matin, j'ai poursuivi la route vers Menton. Après le Cap Martin, elle borde les grands bâtiments d'une caserne occupée par le 27ᵉ bataillon de chasseurs alpins. Bien que ces constructions soient sur le territoire de Roquebrune, le bataillon est considéré comme garnison de Menton. Un jour, sans doute, les faits seront d'accord avec cette désignation officielle, un mouvement tend à faire détacher de Roquebrune le quartier de Carnolès pour le rattacher à Menton.

Le torrent de Gorbio sépare la commune de Roquebrune de celle de Menton ; il descend par une gorge profonde du massif dont le mont Agel est la cime maîtresse. Ce couloir est admirable par la splendeur de la végétation, les oliviers y atteignent d'énormes proportions, les vergers de citronniers sont le principal aliment du marché de Menton. Le village, qui a donné son nom au cours d'eau, occupe une croupe au milieu d'un cirque grandiose. Comme les autres vieux centres de population de ces contrées, c'est un réduit fortifié aux rues sinueuses, raides, étroites, souvent couvertes par des voûtes. Les ruines de l'ancien château de l'illustre famille byzantine des Lascaris couronnent fièrement le site, qui serait farouche sans la beauté des campagnes. Plusieurs villas aux allures de château

peuplent ce bassin ; l'une d'elles appartient encore à des Lascaris.

Le vallon de Gorbio, dans sa partie inférieure, offre une végétation exubérante, grâce à l'abondance des eaux; c'est au Carnolès, au milieu des jardins, que les princes de Monaco avaient leur résidence d'été. Dans la partie haute, en face de Gorbio, sur des pentes abritées de tous les vents, est installé le sanatorium des Rives d'Or, bâti à 250 mètres d'altitude, en vue de la mer et de Menton.

La vallée de Gorbio, une des plus belles de ces environs de Menton, deviendra sans doute un lieu très fréquenté de villégiature. Quand tous les emplacements seront occupés sur la côte, lorsqu'il y aura une ville continue depuis Villefranche jusqu'au pont Saint-Louis, c'est dans ces campagnes couvertes de citronniers et d'oliviers que se réfugieront les hivernants épris de tranquillité.

Le débouché d'un de ces vallons parallèles découpant le territoire mentonais, celui du Borigo venu du curieux village de Sainte-Agnès, marque l'entrée de Menton. Un beau boulevard borde la mer, mais l'accès de la ville se fait plus naturellement par une large rue parallèle au rivage, voie maîtresse du Menton mo-

derne, cité d'hôtels, de pensions, de magasins luxueux.

Menton était jadis divisée par le torrent de Careï, descendu du col de Castillon entre les vergers de citronniers. Ce large lit de cailloux a été peu à peu recouvert, comme le Paillon à Nice, depuis la mer jusqu'au pont par lequel le chemin de fer le franchit. Sur les voûtes, des pelouses et des parterres de fleurs prolongent le jardin public établi au bord de la plage. On y a transporté le monument, dû au ciseau de Denis Puech, qui symbolise la réunion volontaire à la France des villes libres de Menton et Roquebrune.

En été, Menton, abandonnée par ses hôtes d'hiver, est fort calme, contrastant en cela avec ses voisines; l'hiver, elle présente une animation élégante et discrète. Nice et Monte-Carlo sont les villes de plaisir, Menton sert de résidence aux malades auxquels une température douce, régulière et sédative est nécessaire. Aussi ne faut-il pas y chercher l'existence fiévreuse des autres cités du littoral.

La ville neuve est riante mais banale ; par contre, la vieille cité est fort pittoresque ; ses rues étroites et montueuses, en partie voûtées, méritent une visite. On pourrait se croire dans

quelque antique place forte de l'Italie du Moyen Age.

Menton n'est pas seulement la ville de séjour pour les valétudinaires, elle possède une activité propre due à son riche terroir. Le commerce des citrons est très actif, bien que les expéditions par mer aient cessé depuis que l'Amérique a créé de grandes plantations de citronniers en Californie; aujourd'hui, le principal débouché est en Suisse, en Allemagne et en Belgique, où les citrons sont expédiés par voie de fer. Huit maisons centralisent ce commerce qui a donné lieu, en chiffres ronds, pour la France, à une exportation de 12.583.978 francs en 1906 [1]. Presque tous ces fruits étaient produits par le canton de Menton; la valeur était estimée à 1.916.476 francs. A peine un million de kilos sont-ils chargés sur navires. L'Allemagne seule nous demande près de 5 millions de kilos par an [2], la Suisse plus de 4 millions, la Belgique 2 millions et demi. Dans ces chiffres figu-

(1) En 1915, malgré la fermeture de débouchés — due à la guerre — tels que l'Allemagne, la Russie, l'Autriche, etc., la France expédiait encore 134.467 quintaux de citrons et oranges valant 2.159.628 francs.

(2) L'exportation pour l'Allemagne ne figurait plus sur les tableaux de douanes en 1915, notre principal client était la Suisse avec 95.564 quintaux.

rent les oranges ; leur part dans l'exportation est infime.

Les fleurs du pays sont traitées dans quelques usines à parfum, mais on ne saurait comparer cette industrie à celle de Grasse et du Golfe Jouan [1].

Le port, assez fréquenté [2], doit surtout son mouvement à la navigation de plaisance. Yachts à voile et à vapeur relâchent volontiers dans ce bassin abrité, par une jetée, de la houle assez violente dans ces parages. Il manque à Menton des relations faciles avec l'intérieur. Les Alpes maritimes, tombant à pic sur la mer, privent la jolie ville d'une banlieue suffisamment vaste. Le chemin de fer à voie normale projeté pour Sospel et Saorge débouchera dans la vallée du Paillon vers Nice. Il importe de ne pas donner aux Italiens l'accès de notre territoire, c'est pourquoi on s'est borné à construire un tramway électrique entre Menton et Sospel.

L'Italie est si voisine ! Des quais de Menton,

---

(1) 55e volume du *Voyage en France.*

(2) Mouvement du port de Menton en 1914 : entrées, 335 navires, jaugeant 118.922 tonneaux ; sorties, 316 navires, 114.205 tonneaux. 1914 fut la dernière année relativement normale. En 1921 on n'a relevé que 40 navires entrés, autant de sortis, on a débarqué 3.696 tonnes et embarqué 938.

de la jetée surtout, on aperçoit, à moins d'un kilomètre du beau faubourg de Garavan, quartier d'hôtels et de grandes villas, une sorte de fissure profonde dans la montagne. Deux ponts la franchissent, un en bas pour le chemin de fer, au-dessus, un autre, d'aspect monumental, porte la route de la Corniche.

Jusqu'en 1872, année de l'ouverture de la voie ferrée, ce dernier était le seul passage entre le territoire des anciennes villes libres, protégées par le Piémont, et l'Italie ; c'était un lien, il le fut longtemps encore entre le département français des Alpes-Maritimes — formé de communes qui s'étaient données de plein gré et avec enthousiasme à la France — et le royaume d'Italie, cimenté par le sang de nos soldats. Un moment, à l'époque où M. Crispi dirigeait la politique italienne, le ravin de Saint-Louis devint une frontière hostile, les douaniers et les carabiniers, que l'on rencontre de l'autre côté du pont, apparurent presque comme des ennemis. Et pourtant les deux peuples sont de même race, ont les mêmes traditions historiques ; par une insensible transition, le voyageur venu de la vallée du Rhône pénètre au milieu des populations liguriennes sans paraître avoir changé de pays.

On ne s'explique donc pas, même en étudiant l'histoire de ces années, pourquoi toute cette frontière fut en constante rumeur guerrière ; pourquoi, au clairon saccadé et ardent des bersaglieri de Vintimille, répondit le clairon alerte des chasseurs alpins de Menton.

Sur ces heureux rivages, on put croire un instant que l'on assistait à une veillée des armes. Il me reste à dire ce que l'on a fait pour les défendre.

IX

NICE, CAMP RETRANCHÉ

La Rivière de Gênes. — Transformation des horizons. — Forts et batteries. — Le camp retranché de Nice. — Organisation de la défense. — Les forts de la Corniche.

(*Carte de l'État-major :* feuilles de Nice S.-E., S.-O.)

Le Castellar. Août.

Lorsqu'on a parcouru la merveilleuse côte dite « Rivière » de Gênes, il semble que l'on a passé par toutes les phases de l'admiration. Les baies, les anses, les montagnes de ce littoral, la végétation des bois d'oliviers de Port-Maurice, les palmiers de Bordighera et de San-Remo, laissent une impression que l'on pourrait croire inoubliable. Cependant, avant d'atteindre Vintimille, on découvre tout à coup un panorama qui fait oublier les horizons de la côte de Ligurie. Le mont Agel, Menton, la Turbie, Monaco, les dépassent en splendeur. Depuis 1870, ces montagnes fameuses que frange la Corniche ont

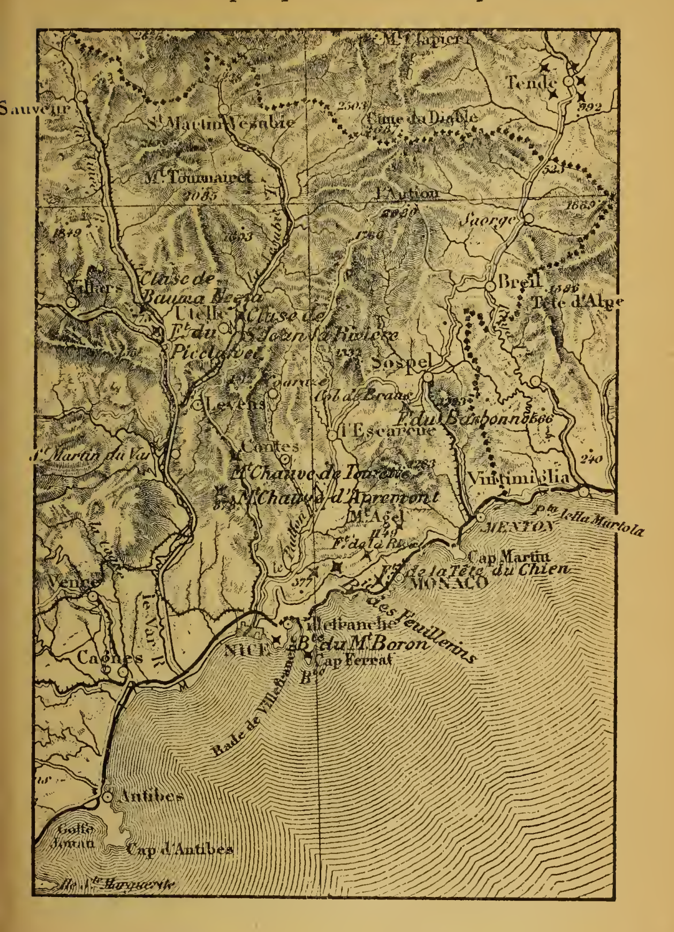
changé de caractère : leurs lignes prirent au sommet un aspect régulier, parfois rébarbatif. C'est que l'on a dû organiser défensivement cette entrée de la terre de France. Des forts et des batteries, s'étageant de la mer aux plus hautes cimes, ferment le bassin de Nice, interdisent l'entrée de la belle rade de Villefranche et des ports de Menton, de Monaco et de Nice, ensemble de positions maritimes dont la perte, au début d'une guerre, serait un véritable désastre, car l'ennemi pourrait prendre à revers les positions de Tournoux, dans la vallée de l'Ubaye, où nous avons accumulé de formidables défenses pour empêcher Briançon d'être tourné (1).

Avant 1870, nous n'avions pas eu à fortifier le pays nouvellement réuni à la France. C'était au prix de notre sang et de notre or que l'unité de l'Italie s'était faite, on pouvait croire à l'éternelle amitié des deux peuples, frères de race. Aussi nous bornions-nous à conserver les ouvrages cédés par le Piémont et ceux qui avaient défendu l'embouchure du Var quand celui-ci était frontière. A cette époque on pouvait d'ail-

(1) Voir les premières éditions du 10e volume du *Voyage en France*, chapitres qui feront partie d'un 81e volume.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer que ces pages étaient écrites avant 1914 et l'heure où l'Italie, d'un superbe élan, se rangea à notre côté contre l'Allemagne, son alliée continentale.

leurs attribuer quelque valeur à ce qui ne méri-



terait même pas aujourd'hui le nom de bicoque.

La rade de Villefranche et le petit arsenal sarde abandonné semblaient suffisamment défendus par la citadelle bastionnée élevée sur le roc entre la ville et le port militaire; cette protection se complétait par le fort du mont Alban, fièrement et enfantinement campé à 290 mètres au-dessus du col de Villefranche.

C'était la première ligne de résistance contre une incursion italienne, dont l'idée ne pouvait même venir à personne; dans l'intérieur, on conservait avec soin le joujou de Guillaumes, qui avait été forteresse sarde et auquel nous avions opposé les *places* aussi peu solides mais non moins pittoresques d'Entrevaux et de Colmars.

Ces trois villes minuscules étaient censées couvrir le haut Var. A l'embouchure de l'énorme torrent, Antibes demeurait debout, sérieux en apparence par son fort Carré et ses remparts élevés, œuvre de Vauban; la ville barrait le passage, avec la citadelle de l'île Sainte-Marguerite.

Le meilleur de ces ouvrages ne pouvait, en réalité, résister aux canons révélés par la guerre de 1870. Ils allaient devenir de plus en plus ridicules.

Cela au moment où l'Italie commençait à nous témoigner quelque humeur et prenait contre nous des précautions en fortifiant formidable-

ment le col de Tende. Aussi, à partir de 1877, a-t-on commencé à couvrir Nice et, par elle, Toulon, à l'aide d'ouvrages fort renforcés, quand l'occupation de la Tunisie eut amené nos voisins à se poser nettement en adversaires possibles. Tous les accès des Alpes Maritimes ont été barrés, et Nice, tout en devenant la grande cité de luxe et de plaisir, se voyait transformée en puissante forteresse, c'est-à-dire en camp retranché.

De la ville même, on n'aperçoit guère les forts qui la couvrent ; ils sont loin sur des sommets masqués aux vues des promeneurs de la place Masséna ; il faut monter sur les collines les plus hautes pour deviner ce rôle militaire. Aucune enceinte n'empêche l'extension de la cité ; la garnison même, bien qu'importante, est noyée dans cette population civile de 150.000 âmes.

On a naturellement songé d'abord à couvrir le littoral. Les batteries inférieures empêchent un débarquement dans les baies assez bien abritées qui s'ouvrent entre Nice et Menton, les forts des hauteurs interdisent à l'ennemi de les menacer par l'intérieur. Grâce à ces ouvrages, la rade de Villefranche est à l'abri et peut recevoir une escadre, soit en vue d'une attaque, soit

après un combat. Quant à l'autre ancrage favorable aux escadres, le golfe Jouan, il est préservé par une batterie de mortiers et par le voisinage de Nice. Il serait imprudent de tenter un débarquement si près d'un camp retranché dont la garnison serait importante. D'ailleurs, les îles de Lérins offrent à nos croiseurs et à nos torpilleurs un excellent poste de vedette, d'où l'on peut s'opposer à une tentative de débarquement.

Les batteries qui défendaient les îles et le golfe Jouan ayant été déclassées, le camp retranché de Nice est désormais l'unique protection de ces belles positions maritimes.

La construction des forts qui composent ce camp retranché et défendent la position de l'Authion a rencontré des obstacles considérables. En dehors même de la nature du sol, de la difficulté de transporter les matériaux, de la nécessité d'étendre plus à l'ouest la ligne des ouvrages, il a fallu préparer la défense des belles positions de la frontière par des routes d'accès vers l'Authion, les Mille-Fourches, etc., la création de baraquements pour les troupes alpines et d'ouvrages servant de réduits [1].

Au sud de ce terrain ainsi aménagé, un ouvrage

---

(1) Chapitre XI.

puissant maîtrise la vallée inférieure de la Roya, au-dessus de la ville de Sospel. C'est le fort du mont Barbonnet, qui commande la route du col de Tende, au débouché de laquelle les Italiens ont créé tant d'ouvrages. Le fort du Barbonnet, à deux coupoles cuirassées, est relié par des routes stratégiques à Menton et aux positions retranchées de l'Authion. Il y aurait des difficultés sérieuses pour forcer le passage [1].

Mais la défense est surtout organisée en arrière, autour de Nice. Toutes ces belles montagnes, dressées entre le Paillon et la mer, plongeant par des pentes raides sur la vallée, par de formidables escarpements sur la Méditerranée, sont couvertes de forts, de batteries, de chemins stratégiques bordés de réservoirs d'eau, de poudrières et de magasins. Il y a là une œuvre considérable que l'on ignore trop en France, mais dont tous les visiteurs de Nice et de Monte-Carlo ont pu se rendre compte. Le mont Boron, jadis un des points d'excursion les plus fréquentés, qui se dresse en péninsule entre la baie des Anges et la rade de Villefranche, est couvert par une

---

(1) Tous ces ouvrages qui passaient pour très solides sont maintenant insuffisamment protégés. Les événements de 1914 ont montré la vulnérabilité des plus puissants travaux de fortification soumis au feu de l'artillerie nouvelle.

forte batterie ; de l'autre côté de cette dernière baie, la charmante presqu'île de Saint-Jean est défendue par la batterie du Cap Ferrat. Cette belle rade, longue et large de deux kilomètres, bien protégée contre le mistral, est ainsi mise à l'abri d'un coup de main.

La route de la Corniche, seul passage facile entre la France et l'Italie, a été admirablement défendue ; toutes les cimes entre Villefranche et Monaco sont couvertes de forts, construits sur des rocs en apparence inaccessibles. Du point où se détache le chemin qui conduit à l'étonnante bourgade d'Èze, on embrasse, d'un coup d'œil, toutes les défenses échelonnées. C'est le fort de la Drette, construit à 500 mètres d'altitude et battant de ses feux la vallée du Paillon ; puis, sur l'énorme muraille de rochers du mont Campi de l'Alle, court un chemin stratégique avec, au-dessus de la Drette, à 648 mètres, la batterie des Feuillerins ; au centre, à 703 mètres, le fort de la Revère et, à l'extrémité, au-dessus de la Turbie, à 620 mètres, les ouvrages de Forna ; la route qui y conduit a nécessité de grands travaux, notamment un tunnel. Au-dessous d'elle, la route de la Corniche a été pourvue de magasins et de réservoirs à eau.

La Corniche court ici entre la Revère et les

énormes tours de rochers qui surplombent Monaco et qu'on appelle la Tête-de-Chien. Un fort couvre le sommet et maîtrise absolument la route et le chemin de fer du littoral.

On n'a pas jugé que ces fortifications, cependant formidables, fussent suffisantes. Le mont Agel a été transformé en forteresse. Cette montagne, haute de 1.149 mètres, dominant le massif de Menton, est le point culminant de la position de Nice. Elle seule, déjà, nécessiterait un long siège. Tout autour, un réseau de routes stratégiques conduit à des emplacements reconnus ou même préparés pour des batteries; chaque col, chaque passage de montagne se trouve ainsi organisé pour la défense par des troupes qui s'exercent constamment sur le territoire qu'elles auraient à défendre.

Cependant, l'ennemi pourrait — au prix de difficultés énormes — atteindre ou tourner Nice en suivant les vallées de la Tinée, de la Vésubie et du Var. On a couvert cette zone en préparant défensivement le plateau de Rimiès, au confluent du Paillon et du torrent de Tourette, et en créant deux forts sur les pics appelés mont Chauve-d'Apremont et mont Chauve-de-Tourette. Ces forts, superbes d'allure, unissent leurs feux à ceux de la Drette et de la Revère; ils

sont complétés, au-dessus du Var, par les ouvrages de Colomas.

Plus haut, les étranglements des torrents ont été barrés par des ouvrages. La « chiuse » (cluse) de Saint-Jean-de-la-Rivière, sur la Vésubie, au-dessous de la petite ville d'Utelle, entre Lantosque et Levens, est occupée. Plus puissamment encore est couvert le confluent du Var et de la Vésubie. Le mont Picciarvet a un fort; des ouvrages barrent la chiuse de Bauma-Negra (1).

En somme, tous les passages sont commandés; mais le pays est si accidenté, les gorges, les vallées s'entremêlent de telle sorte que, malgré toutes ces précautions, des partis ennemis pourraient se masquer des vues de la défense et arriver vers Nice; on y a remédié en donnant à chaque corps de troupe alpine un secteur déterminé, qu'il parcourt pendant l'été. Tous les passages les plus périlleux sont ainsi connus à l'avance; chacun sait, de Grasse à Nice, à Villefranche et à Menton, ce qu'il aurait à faire.

Quant à la défense maritime, elle est confiée, en attendant l'arrivée des forces navales de Toulon, aux torpilleurs de la défense mobile, installés dans la darse de Villefranche.

---

(1) Sur ces cluses, voyez pages 202 et 206.

X

LA ROYA FRANÇAISE

Le col de Nice. — L'Escarène. — Au col de Braus. — Descente à Sospel. — Excursion au mont Mangiabo. — Descente au col de Brouis. — Breil. — En remontant la Roya. — Saorge. — Les gorges de la Roya. — Fontan. — A la frontière italienne. — Singulier tracé. — Hautes vallées françaises restées italiennes.

(*Carte de l'État-major :* feuilles de Nice S.-E., N.-E.)

Saint-Dalmas-de-Tende (Italie). Juillet 1912.

Le voyage que je fis jadis au long de la frontière des Alpes, depuis les confins de la Suisse jusqu'à la Méditerranée [1], m'avait conduit dans la vallée de la haute Bevera, de Sospel à l'Authion, mais je n'avais pu visiter cette partie médiane de la vallée de la Roya laissée à la France par le tracé capricieux de la frontière. J'ai voulu combler cette lacune dans mes itinéraires à travers les Alpes Maritimes et parcourir le pittoresque pays que doit desservir le che-

(1) Du récit de ce voyage, qui constitue les 10e et 12e séries primitives du *Voyage en France*, ont été tirés les chapitres XI à XIV du présent volume.

min de fer de Nice à Coni, mais que l'on ne pourra guère admirer lorsqu'une partie du trajet se fera à travers la montagne, trouée par les tunnels. Aussi les touristes continueront-ils sans doute à suivre la route hardie qui relie Nice à Sospel et à Breil à l'aide de rampes et de lacets incessants et la jolie route secondaire du Paillon de Peille. L'achèvement du tramway jusqu'à l'Escarène permettra d'accomplir rapidement la partie la plus fastidieuse de la course, au long de la poudreuse vallée du Paillon et sur les pentes conduisant au col de Nice.

Ce col domine le joli bourg de l'Escarène, assis au fond d'un bassin où deux torrents clairs forment l'une des branches du Paillon. La route de Tende s'y détache de la route stratégique de Peira-Cava et de l'Authion, si fréquentée depuis qu'une station estivale grandit au cœur de ces montagnes. La chaussée s'élève en corniche au flanc d'un vallon profond qui devient bientôt un abîme. Le Touët-de-l'Escarène, plus loin le hameau de Saint-Laurent, se sont accrochés à la montagne entre les oliviers, les vignes, les petites terrasses de culture. Des cimes fièrement découpées, des plis énormes tapissés de pins, ferment complètement l'horizon. Pour franchir cette arête derrière laquelle se creuse la vallée de la

Bevera, les ingénieurs ont accompli un de leurs travaux les plus surprenants. La route monte, très raide, par des plis brusques d'où l'on domine de laids ravinements que l'on n'a pas encore conquis par les plantations. Mais toutes les croupes sont revêtues de pins aux fortes senteurs, le mont Farguet, le mont Méras, une partie du mont Scandelans contrastent par leur manteau de verdure avec les cimes décharnées qui les encadrent.

En vue de ce paysage, la route atteint enfin le col de Braus, demeuré position stratégique importante, mais qui n'a pas été le témoin de nouvelles luttes depuis les combats acharnés que les troupes de la Révolution y livrèrent aux Autrichiens et aux Sardes. Aucune fortification n'occupe le col possédant une auberge très fréquentée où l'on boit obligatoirement, de par la coutume, le vin mousseux d'Asti; là se détachent de nombreux chemins militaires conduisant à des positions aménagées pour barrer le passage à un ennemi venant d'Italie.

Un officier alpin, jadis compagnon de mes courses en montagne, que j'ai la bonne fortune de retrouver, me décide à l'accompagner dans une reconnaissance au mont Farguet. Cette course me vaut un grandiose tableau. Par la

baisse, c'est-à-dire le col du Farguet, nous découvrons la tête grise du pic de Baudon et, plus loin écrasant le tableau de sa masse énorme, le mont Agel dans sa ceinture de remparts, jusqu'à la crête de l'Ours — mont Orso de la carte —, qui domine, sur l'autre versant, la profonde vallée du Caréi et Menton. Le chaînon décrit une courbe harmonieuse festonnée de cols, *collets* ou *baisses :* mont Avellan, mont Méras, mont Farguet, mont Panard, mont Pivola. Entre ces deux derniers, une trouée permet d'apercevoir l'observatoire du mont Gros, la mer bleue et, tout au fond, la presqu'île du Cap d'Antibes avec son phare et ses blanches villas. Les autres parties du décor sont plus grises, les monts sont dénudés; une des cimes restées vertes contraste avec son nom, c'est le mont *Chauve*-d'Apremont, couronné d'un fort. Au nord entre des cimes neigeuses, s'étalent les grandes pelouses de l'Authion.

Un raide sentier, entretenu par les Alpins, en nous évitant le retour au col de Braus, nous a permis de descendre sous bois au col de Saint-Jean, où la route, se déroulant en lacets multipliés, est dominée par le cône puissant du Barbonnet, que recouvre son fort. L'ouvrage domine Sospel et bat les pentes parsemées de

chalets où la route s'élève pour atteindre les cols de Perus et de Brouis.

Le paysage s'est humanisé : des oliviers, des vignes, des petits champs, revêtent le val étroit et profond dont la route de Menton suit le versant opposé. La descente vers Sospel est un enchantement. Je retrouve avec plaisir la pittoresque petite ville, ses ponts en ogive, ses murailles antiques, ses rues étroites et fraîches, égayées par le murmure des fontaines.

J'allais monter prosaïquement par la grande route au col de Brouis, quand mon ami l'officier alpin m'a proposé de gagner le col en suivant les crêtes de Mangiabo, où l'appelait sa mission. Il m'offrait un mulet pour cette course longue et pénible qu'il eût été difficile d'effectuer sans guide. Nous devions coucher le soir à l'auberge de Brouis. Je me suis laissé convaincre et, bientôt, nous étions en route aux flancs du mont Agaisen. Le chemin est assez facile jusqu'à la baisse de Figueras, il est même possible aux chars légers de le suivre. Plus loin ce n'est qu'un sentier tortueux, étroit, escarpé, encombré de rochers, s'élevant sur une arête que l'on peut comparer à une lame de couteau ébréchée. On peut juger de ce chemin par la différence d'altitude. Sospel est à 300 mètres et le sommet

du Mangiabo à 1.886. A droite et à gauche, se creusent des vallons et des ravins d'une énorme profondeur. Dans la zone inférieure, des terrasses d'oliviers assurent un peu d'ombre, les parties supérieures sont des pentes de prairies avec quelques bouquets de pins et de sapins ; la région intermédiaire est extraordinairement âpre et sèche.

Longue et rude est la marche, enfin apparaît le sommet du Mangiabo ; les pentes vertes parsemées de sapins reposent l'œil fatigué de l'éclat des rochers ensoleillés. Mon compagnon doit monter là-haut. Je le suis. Nous nous élevons d'abord sous bois, par une fraîcheur exquise, puis sur des pentes gazonnées couvertes de fleurs éclatantes, mais d'une déclivité effroyable. Un faux pas et l'on irait rouler à des centaines de mètres dans le bassin où le joli village de Moulinet groupe ses toits rouges. Le sentier, s'il est rude, est heureusement bien tracé par les Alpins. Nous achevons l'ascension en un temps relativement court, malgré la différence de niveau de 500 mètres, depuis notre point de départ.

Je suis bien payé de ma peine. Pendant que mon ami, assis sur les ruines d'un abri du génie militaire, note ses impressions d'officier d'état-major, je contemple un panorama immense sur

les Alpes Maritimes, les basses Alpes et les Alpes italiennes de Tende. Malheureusement des brumes masquent la mer. D'ici, par les beaux temps, on distingue la Corse, l'île d'Elbe, une grande partie de la Ligurie. Je ne puis voir dans cette direction que le village italien de la Penna sur son étroite arête et les lignes géométriques des vieilles défenses de Vintimille.

Il est l'heure de partir si nous voulons atteindre le col de Brouis avant la nuit. Nous le distinguons à 1.000 mètres au-dessous de nous, couvert par ses auberges et son camp d'alpins. La descente est raide. Le sentier coupe le sommet de pentes presque à pic, revêtues d'herbe, faisant face à l'Authion. Malgré sa parure de fleurs alpestres, cet abîme profond de près de 800 mètres est horrible. On est saisi de frisson à la pensée d'une glissade.

Pour accentuer cette impression, voici un petit massif de pierres dans lequel est encastrée une plaque de marbre, à la mémoire du sous-lieutenant Mensier qui, en mars 1900, se tua dans le ravin en voulant porter secours à l'un de ses chasseurs. Un bouquet de fleurs encore fraîches est placé au pied du monument; des soldats l'ont déposé et ont inscrit leurs noms

avec ces mots : *Deux Alpins au héros du Mangiabo*. Touchant hommage des humbles au jeune chef qui se dévoua pour eux.

Pendant près de deux heures, il faut suivre le sentier : longeant les immenses parois presque verticales, dévalant entre les rochers et atteignant enfin le sentier venu du col de Béolet. La course n'est pas finie pour cela, nous descendons encore par cette piste rocailleuse en S innombrables, bien longtemps avant d'atteindre le col de Brouis et l'hospitalière auberge où nous sacrifions au rite que j'ai déjà signalé : de temps immémorial, tout passant doit y boire une bouteille de vin d'Asti. Nous avons bien mérité notre verre de *spumante!*

Si le col de Brouis est d'altitude médiocre — 838 mètres — son accès par Sospel n'en est pas moins rude; fastidieux aussi, à cause du nombre des lacets et de la nudité des pentes. Ce versant de la montagne, déchiqueté de ravins, âpres et nus, où de misérables chalets parsèment de maigres pâturages, est la partie pénible de la route. Le même paysage pierreux et désolé se retrouve au nord, où la chaussée descend entre les rudes sommets du Mangiabo et de la Gonella et ceux de la cime du Bosc.

Le col de Brouis fut quelque temps gardé par les alpins : un poste s'y tenait en permanence dans des baraquements. D'autres alpins surveillent le passage, deux compagnies occupent Sospel ; Breil a une section; Saorge, un détachement. Malgré l'état de nos relations avec l'Italie, cette surveillance s'explique par la présence de nombreuses troupes italiennes à Tende et dans les forts qui entourent cette petite ville. La route est la principale voie d'invasion vers Nice, la plus praticable.

Le col et toute la gigantesque arête jusqu'à l'Authion furent d'ailleurs le théâtre de luttes épiques dont la leçon n'est pas perdue. Aucune région n'est plus étudiée ni mieux aménagée que celle-ci [1].

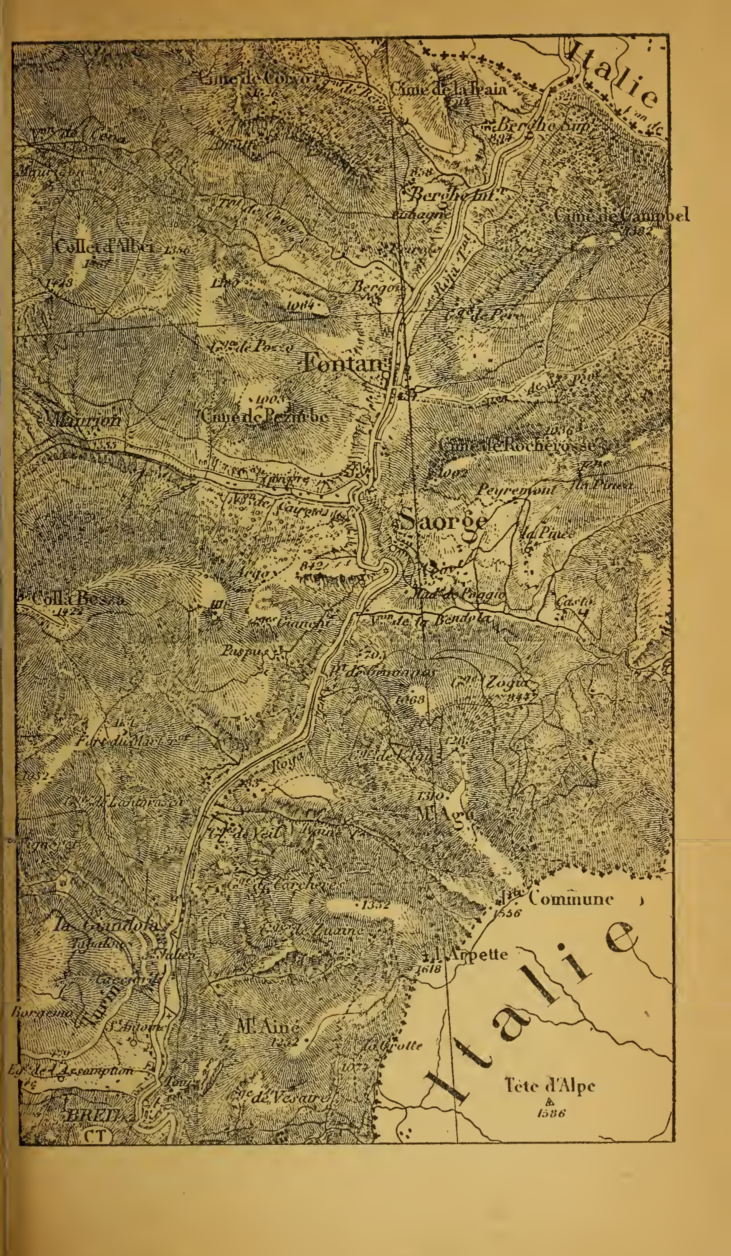
Au matin, j'ai quitté Brouis pour descendre à Breil. La route décrit trop de lacets, dont un immense au long de la Roya, pour que le piéton soit tenté de faire cette course longtemps monotone au flanc de pentes dénudées; mieux vaut suivre un sentier descendant directement au bord du torrent de la Lavina. D'abord très rude, il ne tarde pas à pénétrer dans une adorable

(1) Sur les défenses des crêtes de l'Authion, voir pages 180 et suivantes.

campagne de jardins et d'oliviers. Des maisons s'éparpillent dans la verdure; un oratoire, Notre-Dame de Grâce, offre son porche pour le passage. D'autres chapelles apparaissent entre les arbres. En ce cadre heureux, au bord de la Roya abondante et claire, qui l'entoure à demi, Breil groupe étroitement ses toits d'un rouge calciné au pied du rocher que surmonte la tour de Crivella.

L site est fier, le bourg, presque une ville, fort pittoresque. Comme dans toute cette contrée, France et Italie voisine, les maisons très hautes sont d'aspect presque monumental, mais elles bordent des rues étroites, des ruelles. La voie principale continue la route parallèle au petit fleuve.

Celui-ci, un instant échappé de ses gorges, s'en creuse de nouvelles au-dessous de Breil, son val n'est longtemps qu'un couloir tortueux longé par une route audacieuse accrochée à la montagne ou la franchissant en tunnels. Mais c'est presque entièrement en territoire italien, la frontière est proche en effet. Frontière singulièrement tracée, enlevant à la France la majeure partie d'un bassin français par la géographie autant que par l'origine de la population, rattachée étroitement à celle de nos Alpes-Maritimes.


Italie
Cime de Corvo
Cime de la Raia
Berghe Sup.
Berghe Inf.
Cime de Campbel
1382
Collet d'Albe
1443
Bergo
1084
Fontan
1005
Cime de Pezimbe
Maurion
Saorge
Peyremont
Colla Bessa
1424
842
Mad. de Poggio
1068
Zoga
Roya
1310
Mt Agu
Commune
1556
1352
Appette
1618
Mt Aine
La Grotte
La Giandola
Tête d'Alpe
1586
Italie
BREIL
CT

Les négociateurs qui ont arrêté les limites du comté de Nice lors de l'annexion à la France n'ont pas tenu compte de ces raisons : on a abandonné à l'Italie la partie inférieure et la partie supérieure du bassin de la Roya, ne nous laissant que le milieu du cours ainsi que la plus grande partie du bassin de la Bevera. Ce tracé singulier, contraire au plus simple bon sens, oblige les Italiens à emprunter notre territoire pour les relations de Tende avec le littoral. Les services d'omnibus, entre cette ville et Vintimille, traversent chez nous Breil et Fontan.

La courte section de la vallée de la Roya qui nous a été octroyée est, dans sa plus grande partie, un défilé étroit et sombre, mais d'une sauvage grandeur, sauf entre Breil et, au nord, le hameau de la Giandola où la végétation méditerranéenne se montre dans toute sa splendeur. A la Giandola, la Maille (Maglia) débouche par une fissure ayant son origine au pied de l'Authion; de jolies habitations se montrent dans la verdure.

En amont, la Roya bondit dans un lit étroit entre les roches et de vagues ruines causées par ses crues. Les parois de la gorge sont peu élevées, mais superbes, la route qui la parcourt a été tracée au prix de rudes travaux dont une

inscription attribue l'honneur au roi Charles-Emmanuel de Sardaigne.

A ce passage sombre succède la lumière d'un bassin évasé entre de hautes montagnes dont les pentes inférieures sont tapissées d'oliviers. Sur le premier ressaut, au-dessus de la rive gauche, Saorge groupe pittoresquement ses maisons couvertes de tuiles fauves. Ses façades bariolées, ses blanches tours d'église, les ruines de la forteresse de Malemort, le fond sévère de la montagne de Rocherosse font un superbe décor. Place forte jadis, Saorge, autour de laquelle se livrèrent de rudes combats pendant la Révolution, n'est plus qu'un poste d'alpins surveillant la vallée. Un beau chemin en lacets, porté sur de hautes murailles, le relie à la grande route.

Le bourg fait face au débouché de la rude et pastorale vallée de Cairos, dont les eaux descendent de l'Authion et de la frontière. Ce pli, parcouru jusqu'au hameau de Maurion par une route accessible aux voitures, n'est, plus loin, desservi que par un sentier muletier, fréquenté l'été par les troupes.

Toute cette zone est belle, mais fort sauvage, presque déserte. Cependant, un village, Fontan, est né au bord de la Roya ; c'est le dernier

centre français, poste de la douane. La grande rue formée par la route est bien bâtie. Des fontaines d'eau vive l'animent de leur bruit. En face de Fontan s'ouvre le vallon de Pève, tapissé de bois et de prairies.

Fontan est la véritable porte de France vers le col de Tende. Quatre kilomètres le séparent de la frontière, mais cette lieue est une gorge impressionnante à cause de la hauteur des parois. Les rochers se dressent parfois à plusieurs centaines de mètres, empanachés de pins, revêtus de couleurs ardentes et variées. Cette gorge de Berghe, d'une prestigieuse beauté, devient le défilé de Gandarena lorsqu'on approche de la frontière, en aval de l'embouchure du torrent de Groa.

Plus douce est la vallée en Italie, elle s'élargit, s'humanise, se tapisse de verdure; des ruisseaux vifs arrosent des pentes douces. Ce joli pays, très alpestre, est fréquenté l'été; le premier village italien, Saint-Dalmas-de-Tende, reçoit alors beaucoup de Niçois qui recherchent la fraîcheur et la verdure.

Je suis allé jusqu'à Tende, humble et curieuse ville assise au pied du col fameux où nos voisins ont entassé les ouvrages de défense, où débouche,

à Vievola, par un long tunnel, le chemin de fer conduisant à Coni et à Turin. A cette ligne doit aboutir celle de Nice par Sospel : on aura ainsi des communications rapides et faciles entre notre littoral, la vallée du Pô et la Lombardie. La route elle-même est maintenant en partie souterraine : un tunnel de 3.360 mètres évite le passage par le col trop exposé aux tempêtes de neige où fut tracée la chaussée primitive. Le tunnel, d'ailleurs, a été creusé pour des raisons stratégiques plus que pour des raisons économiques.

Cette partie supérieure de la vallée de la Roya, avec ses grands affluents de la Levenza et de la Miniera, ses monts couverts de neige, est comme isolée de l'Italie. Sauf la route hardie du col de Tende et le chemin de fer, il n'y a pas de communications faciles avec le reste du royaume. Logiquement le pays eût dû revenir à la France, avec le reste du comté de Nice.

La frontière est cependant bien dessinée encore. Le massif montagneux qui la forme, de la Roya à la Gordolasque et à la Vésubie, présente une suite de très hautes cimes, ayant en moyenne 2.400 mètres d'altitude et dont les cols, fort élevés, ne sont franchis que par des sentiers

difficiles. Cols et sommets qui les encadrent offrent des vues superbes sur la vallée de la Miniera, sauvage, mais riche en minerais de plomb et parsemée de lacs à sa naissance. Ces lacs occupent un large bassin que les habitants ont nommé « vallée d'Enfer », à cause de sa solitude, de ses roches, de l'aspect sinistre de ce désert. Un des sommets est la cime du Diable. Là vient s'appuyer l'extrémité du puissant chaînon de l'Authion qui forme, jusqu'à Sospel, au point de vue militaire, la véritable frontière entre la France et l'Italie.

Cette défectueuse délimitation du territoire annexé n'est pas la seule à laquelle les diplomates de Napoléon III aient consenti après la guerre de délivrance de l'Italie. Sur bien des points, nos voisins, cédant à une arrière-pensée qui ne tarda pas à se révéler, s'étaient réservé des accès chez nous. Les raisons affichées furent parfois d'ordre sentimental ou cynégétiques : le roi Victor-Emmanuel eût été désolé de perdre certains territoires de chasse où il trouvait le bouquetin, le chamois et le coq de bruyère !

Je n'ai pu découvrir les raisons invoquées pour détacher du reste du comté de Nice les parties supérieure et inférieure du cours de la Roya, mais elles n'eurent pas moins pour nous des

résultats fâcheux. Maîtres des deux versants du col de Tende, les Italiens ont fait de ces parages une des plus formidables positions militaires du monde, par laquelle ils auraient pu, à l'heure jugée propice, pénétrer dans la province dont ils avaient admis le retour à sa mère patrie naturelle, la France. Ils nous ont obligés ainsi à transformer en camp retranché, au prix de coûteux efforts, l'admirable et fortunée zone de la Côte d'Azur.

Alors que rien ne pouvait faire prévoir que Nice, un instant redevenue française, puis cédée aux rois sardes, allait de nouveau faire partie de la France, toute cette région de la Roya appartenait au comté de Nice. A accepter une amputation que rien ne peut justifier, nous avons perdu une des plus curieuses contrées des Alpes, les vastes bassins constellés de lacs étendus au pied du mont Clapier.

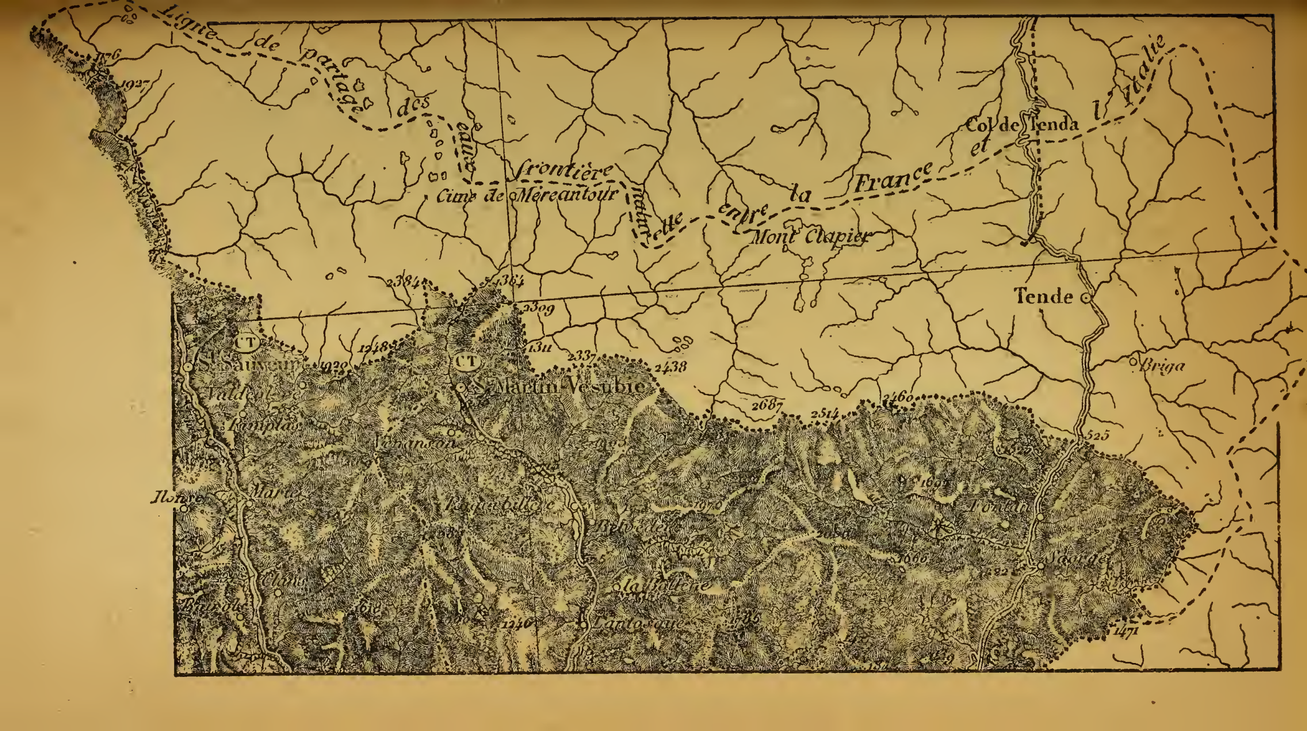
Ce n'est d'ailleurs pas la seule erreur inexplicable des négociateurs français du traité d'annexion. Toutes les hautes vallées dont les eaux vont à la Méditerranée par le Var ont été concédées à l'Italie. Ainsi celle de la Gordolasque, qui a son origine au mont Clapier et aboutit à la Vésubie près de Roquebillière, ainsi les grands torrents de la Madone des Fenêtres et du Boréon qui forment la Vésubie à Saint-Martin;

ainsi encore le torrent de Molières et celui de Chastillon, affluents de la Tinée, descendus du puissant massif de Mercantour dont la cime maîtresse atteint 3.146 mètres d'altitude. La chaîne d'où s'épanchent ces eaux est infranchissable en hiver et difficile en été; les rares sentiers qui permettent de la traverser sont à une telle altitude et si pénibles d'accès que les troupes alpines italiennes venues sur ce versant doivent se ravitailler en territoire français! J'ai rencontré jadis, à Valdeblore et à Isola, des convois, confiés à nos nationaux, se rendant à la frontière où les soldats italiens attendaient leur alimentation.

Pauvre pays, en somme, où, sauf les pâturages et quelques pans de forêts, tout est rochers, clapiers et neiges, mais pays grandiose aussi par la hardiesse de ses monts, le nombre de ses lacs, et où les touristes s'aventurent bien peu. Le chemin de fer de Nice à Tende, les lignes électriques de la Vésubie et de la Tinée les feront mieux accessibles, mais rendront plus vifs les regrets pour l'inconcevable erreur de Napoléon III consentant à laisser à l'Italie ces zones si incontestablement françaises, sans qu'il y eût même pour nos voisins un réel avantage (1). Je dis

---

(1) Voyez à ce sujet les pages 212 et 249.



Ligne de partage des eaux
frontière naturelle entre la France et l'Italie
Col de Tenda
Tende
Briga
Mont Clapier
Cime de Mercantour
St Martin Vésubie
St Sauveur
Belvédère
Lantosque
Saorge
Venanson
CT
525
2460
2514
2687
2438
2337
2309
2384
1311
1248
1471

ailleurs [1] que le tracé de la frontière est une pure insanité; j'ai signalé que presque tout le territoire agricole dans la partie italienne de la Vésubie et de la Tinée appartient, en tant que domaines privés, aux habitants des communes françaises. Ils doivent naturellement acquitter leurs impôts fonciers en Italie; le centre de perception est Vinadio, dans la vallée de la Stura, dont ils sont séparés par 25 kilomètres de montagnes, parcourus seulement par des sentiers, s'élevant à 2.400 et même 2.700 mètres, c'est-à-dire inabordables pendant huit mois de l'année. Il y a plus : des biens communaux appartenant à des communes françaises sont dans ces territoires demeurés italiens et nos forestiers y circulent en tenue! [2]

(1) Page 213.

(2) Un lecteur à qui j'ai dû bien des indications précieuses pour la retouche de ces pages me reproche les mots « inconcevable erreur » (page 170), il me rappelle que l'on eut bien du mal à obtenir la cession du comté de Nice et assure « que le comte de Cavour est mort de douleur et d'indignation en entendant les protestations de Garibaldi ». Les protestations de Garibaldi n'auraient pas plus empêché le tracé d'une frontière naturelle que la cession de la ville si le Gouvernement impérial l'avait voulu. D'ailleurs l'hostilité de Garibaldi avait d'autres causes : la présence d'un corps français à Rome, le refus de maintenir l'armée garibaldienne, l'hostilité du grand ministre piémontais à la célébration de l'anniversaire des combats de Rome en 1849. (*Note de la 2e édition.*)

XI

DE MENTON AUX MILLE-FOURCHES

Dans les citronniers de Menton. — La vallée du Carei. — Castillon. — Arrivée à Sospel. — Sospel et le fort du Barbonnet. — La frontière. — Les gorges de la Bevera. — Moulinet. — La haute Bevera. — L'Authion. — Aux Mille-Fourches. — Majestueux belvédère. — La Baisse de Camp-d'Argent. — La Baisse de Turini. — Les casernes de Peira-Cava.

(*Carte de l'État-major :* Nice S.-E., N.-E. ; Pont-Saint-Louis N.-O., S.-O. ; Saint-Martin-Vésubie S.-E.)

La Baisse de Turini. Août.

Le train qui m'a conduit à Menton ne correspondant pas avec la voiture de Sospel (1), j'ai dû louer une voiture pour gagner cette petite ville ; la course sera longue le lendemain et je veux être dispos pour aller à l'Authion et dans la Vésubie. Pure précaution, la route montueuse, aux innombrables lacets, serait plus rapidement faite à pied, grâce aux raccourcis. Le prix est modeste : en août, les cochers de la *Riviera* sont comme le héron de la fable : ils se

(1) Depuis que ces pages ont été écrites un tramway électrique relie Menton à Sospel. (*Note de la 2e édition.*)

contentent d'un limaçon ; en hiver, on m'eût dédaigneusement regardé à cause de l'affluence des *mylords anglais* et des *boyards russes*.

Nous voici donc, mon jeune compagnon André Delombre et moi, dans un landau bien suspendu, attelé de deux chevaux ardents. C'est un plaisir de s'en aller ainsi par la belle vallée du Carei, dont le torrent, saigné par les irrigations, est à sec. Dans la traversée de Menton, le Carei a des berges revêtues de blocs de béton couverts d'annonces (1), les quais sont plantés de lauriers-roses et de faux poivriers. Plus loin, la rive gauche est bordée d'arbres verts, sur la rive droite, la route court sous un dais de platanes énormes et touffus. Les pentes sont raides, mais la base est tapissée de citronniers ; plus haut de grands oliviers, plus haut encore des pins. Dans le fond du vallon s'étalent de petits plans de prairies où les vergers d'orangers et de citronniers alternent. Nous arrêtons de temps en temps pour causer avec les cultivateurs qui arrosent ces beaux arbres. Ils m'apprennent que l'oranger sert uniquement à produire la fleur ; on emploie de préférence l'oranger sauvage à

---

(1) Ce torrent a été recouvert de voûtes supportant un jardin. (*Note de la 2e édition.*)

fruit amer ou bigaradier. Ces arbres hauts et minces, serrés comme en un taillis, ne pourraient en effet mûrir leurs fruits. Ils sont plantés préférablement dans les parties basses et planes ; les citronniers, au contraire, sont disposés en terrasses superposées.

Cette vallée du Carei, le faubourg de Garavan et, surtout, le vallon latéral de Gorbio sont la région du citronnier, nulle part on ne le cultive en telle abondance : tous les paysans se livrent à la production du citron. A la maturité, ils les portent sur le marché de Menton, où des commerçants spéciaux les plient dans du papier de soie, les emballent précieusement et les expédient dans le monde entier. Menton est le marché principal, mais le citronnier est cultivé sur toute la côte, depuis Nice jusqu'à la frontière italienne proche de Menton. Cette dernière ville fait un commerce de plusieurs millions de francs de citrons par an, un hectare produit pour 9.000 à 10.000 francs chaque année. Les autres produits du sol, fleurs d'oranger et violettes, sont vendus aux parfumeries de Grasse.

Au-dessus de la zone des orangers et des citronniers, les oliviers au feuillage léger et pâle font ressortir la verdure sombre et les fruits d'or. Sur quelques pentes on rencontre des vi-

gnes. Dans ces vergers s'abritent les maisons rurales, violemment peintes à fresque, entourées de jardins où les arbres du Nord, noyers, pêchers, pommiers, se mêlent à la végétation africaine. Dominant ce fouillis de verdure, se dressent de hautes roches aiguës. Ce paysage me rappelle la campagne de Tlemcen : mêmes pampres se nouant aux oliviers, mêmes pommiers en des prairies exiguës. Pour compléter la ressemblance, l'église du hameau de Castellar, assis au pied du roc d'Ormea, surgit de la verdure, semblable à une mosquée. Plus haut apparaît encore une église, au cœur du hameau de Monti, si riant avec ses belles écoles et ses maisons enfouies sous les oliviers. La flèche de pierre du petit temple se détache gracieusement sur la verdure. La gorge est devenue sauvage, mais restée africaine : les broussailles sont de myrte et de romarin, des agaves enclosent des champs. Le Carei roule des eaux très limpides. Du parvis de l'église on découvre toute la double conque. Au fond par une large échancrure, la surface bleue de la Méditerranée. Seule une petite barque sortant du port de Menton anime la vaste étendue des eaux.

Les maisons éparses au flanc de la gorge, très blanches, sont précédées de tonnelles couvertes

de vigne; les oliviers et les citronniers les abritent du soleil. Bientôt les citronniers disparaissent, la gorge se resserre, le torrent tombe de bassin en bassin par de jolies cascatelles. Les montagnes sont devenues des pics superbes, reliés par des escarpements et des arêtes d'une couleur dorée. Ces pointes : le roc d'Ormea (1.113 mètres), la Pena (984 mètres) se dressent sur une crête dont le pic culminant, le Granmondo (1.377 mètres), est à l'extrême frontière.

La route se tord en interminables lacets; chaque fois que ceux-ci ramènent vers le sud, on aperçoit à l'extrémité du vallon un vaste horizon de mer, la ville de Menton se montre presque entière allongée au bord du golfe étincelant. Les oliviers sont rares ici, les pentes sont occupées par des vignes et des bois de pins au sol tapissé de gazon.

La nuit va venir, les pics de la Sella et du Rozet se colorent des derniers feux du couchant; ces hautes roches flamboyantes, surgissant de la vallée sombre, semblent une apothéose. En face, sur une roche aride, voici Castillon, village en ruines entourant un château démantelé. Ruines toutes modernes, elles ont été produites par un tremblement de terre en 1877. Quelques maisons restent debout,

beaucoup sont taillées dans le roc. Les habitants ont reconstruit plus bas leurs demeures, à l'issue du tunnel par lequel la route troue le col de Castillon.

On fait reposer un instant les chevaux; la nuit arrive, la lune éclatante baigne de ses rayons les hautes crêtes et donne à Castillon un aspect fantastique. Nous repartons, cette fois pour descendre; à fond de train nous roulons vers une vallée qui semble creusée à d'insondables profondeurs. De hautes montagnes noires forment écran sur le ciel; des feux s'allument au sommet de l'une d'elles, couronnée par le fort du Barbonnet : ce sont les bivouacs d'un bataillon alpin.

Là-bas, voici les lueurs de Sospel; bientôt nous atteignons la ville, longeons la Bevera bruyante pour gagner l'hôtel où nous pouvons trouver un gîte. Sur la table de la salle à manger des bouteilles nombreuses annoncent un repas à peine fini, un des convives s'est endormi, accoudé entre un fromage et une assiette de figues, devant des verres vides, il ronfle comme un orgue. On ne peut le réveiller; André Delombre est scandalisé d'avoir à souper au milieu d'un tel concert.

Avant de monter dans nos chambres, nous

allons visiter la ville au clair de la lune ; c'est d'un effet fantastique. La Bevera court au pied de maisons en surplomb, passe sous un vieux pont surmonté, au milieu, d'une tour percée d'une porte ; les monts se découpent, très noirs, sur le ciel étoilé ; la lune éclaire brutalement quelques pentes et nous les montre couvertes de prairies et de sapins.

A 4 heures du matin nous sommes debout ; le jour naissant éclaire des monts aux belles formes : pitons, croupes, dômes dont la base est revêtue d'un manteau d'oliviers et de prés luxuriants semés de villas blanches. Rapidement nous parcourons la ville, si amusante avec ses rues étroites bordées de hautes maisons ventrues, à arcades. L'église est peinturlurée comme il convient dans ce pays où le goût est resté italien ; elle a conservé d'un édifice primitif un beau clocher roman, pur et sobre de lignes.

En route maintenant, sac au dos, l'alpenstock à la main ; il nous faudra franchir bien des cols pour aller rejoindre la vallée de l'Ubaye à Barcelonnette [1]. La fraîcheur est exquise, mais déjà le soleil illumine la cime des monts ; il

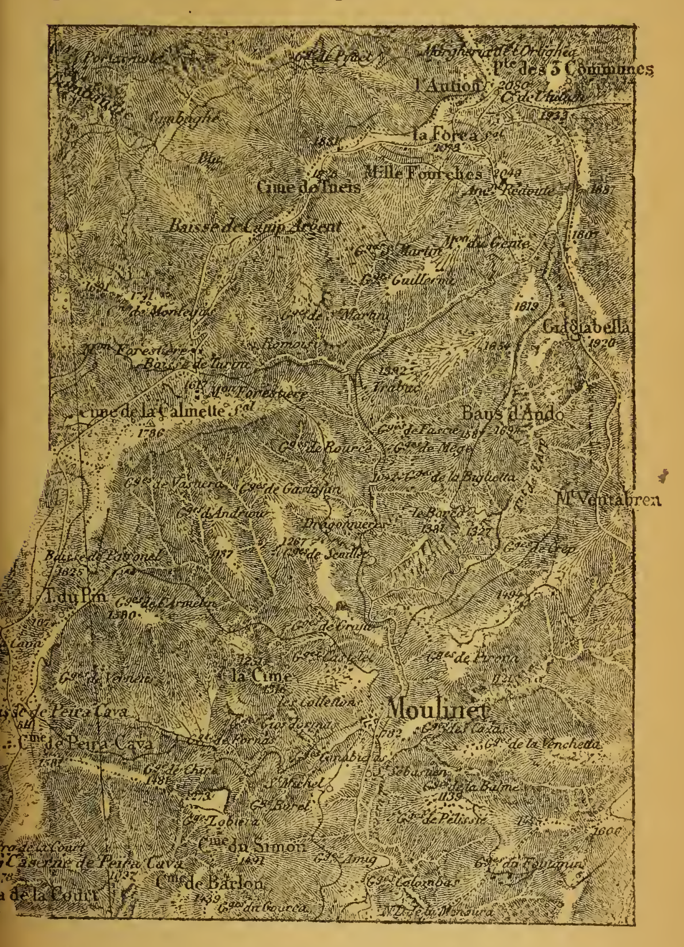
(1) 12e volume primitif du *Voyage en France* et 81e volume en préparation.

lance ses flèches d'or sur la croupe rocheuse que recouvrent les talus et les remparts du fort du Barbonnet, destiné à défendre la route du col de Tende et la vallée de la Bevera. La frontière est ici bizarrement tracée : la Bevera, née en France, va rejoindre en Italie la Roya, née en Italie, mais qui a traversé les villes françaises de Saorge et de Breil. Le torrent quitte notre territoire à 5 kilomètres à peine de Sospel.

Nous allons à l'Authion; tant que le chemin sera carrossable, pendant 12 kilomètres, nous monterons à pied; à partir de Moulinet, nous prendrons des mulets et un guide.

La route est charmante, elle remonte la Bevera au sein d'une campagne très verte et fertile. Ce serait une Normandie dans laquelle les oliviers fraterniseraient avec les pommiers. Mais les monts se rapprochent, la vallée devient gorge, la Bevera s'en échappe par une belle cascade suivie de rapides. Plus haut, une autre cascade, produite par le canal de fuite d'un moulin, bondit au milieu de la verdure. La gorge devient un défilé formidable au fond duquel le torrent mugit; la route, entaillée dans le roc, se déroule en lacets incessants que nous coupons par des raccourcis pierreux. A l'extrémité de la gorge s'ouvre une sorte de col; sur une

roche est dressée une chapelle reliée à la route par un viaduc. Sur les pentes les moins raides,



dominant le cañon de la Bevera, beaucoup de cultures, champs exigus plantés en vignes, en pruniers, semés de blé. Chacune de ces propriétés minuscules possède une cahute de pierre sèche et de branchage recouverte en chaume.

Voici la chapelle : Notre-Dame-de-la-Manoura. Du pont qui la relie à la route, on a une vue merveilleuse sur le ravin de la Bevera et les montagnes. Là côte est finie, nous avons monté de 500 mètres depuis Sospel; encore 3 kilomètres et nous atteignons Moulinet.

Ah ! le joli coin des monts! Non le bourg, il est quelconque, semblable par ses voies étroites à la plupart des villages de Provence, mais par la végétation superbe, les eaux courantes, la fraîcheur de l'atmosphère. Moulinet est devenu une station estivale où Niçois et Mentonnais viennent passer les mois de la canicule. De bons hôtels s'y sont créés; l'un d'eux est au milieu de châtaigniers centenaires. La municipalité a fait placer à tous les coins de rue des plaques portant un nom. De cette façon, les 801 habitants et les touristes ne sauraient se perdre! C'est fête aujourd'hui, aussi avons-nous peine à trouver des mulets; on consent enfin à nous en fournir deux.

Pendant l'arrimage de nos sacs, nous visitons

le bourg. Il est en liesse, un banquet va avoir lieu, le député de la circonscription fera un discours ; en attendant, une musique parcourt les rues et joue devant la maison des notables ; des commissaires distribuent des cocardes, l'un d'eux nous en épingle une au chapeau. En tête de la musique flotte un drapeau, flanqué de deux porteurs de hallebarde ; l'une de ces armes est ancienne et d'un galbe curieux, l'autre est en carton.

Nos mulets arrivent, nous montons en selle et quittons le village après nous être débarrassés, non sans peine, d'un Italien, tenancier d'une loterie où l'on joue des poulets étiques : il nous jurait que nous devions gagner.

Le chemin remonte la Bevera bondissante, dans une gorge superbe. Peu de torrents font autant et de si belles chutes. La gorge est déserte, pas une maison d'habitation, mais des granges pour entasser le foin. Près de l'une d'elles fonctionne un alambic qui distille de la lavande, des mulets descendent, chargés de cette fleur dont le parfum flotte longtemps (1). Le che-

---

(1) Sur l'industrie de l'essence de lavande ou *huile d'aspic*, voir le 57e volume.

min côtoie le torrent, le franchit sur un pont aux granges de la Bigliette et le suit jusqu'aux granges de Trabuc, d'où l'on va gagner la forêt. On est en vue d'une longue arête gazonnée, au sommet de laquelle se dessine le tracé blanc d'une route. C'est la fameuse crête de l'Authion qui, du massif des Mille-Fourches, se raccorde par une chaîne régulière aux montagnes dominant le confluent de la Vésubie et du Var, formant ainsi une ligne de défense puissante ; en 1793 et 1794, ce fut le rempart d'où les Piémontais nous tinrent longtemps en échec, jusqu'au moment où Bonaparte réussit à les tourner.

Le chemin conduisant à l'Authion est abrupt, mais la forêt est superbe. Ce sont des sapins aux troncs droits et lisses, sous lesquels l'ombre est profonde. Le ravin de la Bevera se creuse au sein de la majestueuse sylve, on devine à peine le torrent par le bruit de ses chutes et la blancheur de son écume. En débouchant du bois, le sentier longe de petits étangs à l'eau cristalline, créés en vue de la récolte de la glace. Quand ils sont gelés, on casse la couche durcie et on emmagasine les morceaux dans des fosses recouvertes de terre et de branches de sapins. Pendant l'été, cette glace est vendue à Moulinet, à Sospel et à Menton.

A travers des champs de blé, le sentier est horriblement montueux et pierreux, les mulets ont peine à le gravir. Dans les cultures se tapit un petit hameau de chalets sordides, les Cabanes-Vieilles ; des chiens aboient avec fureur ; à ce bruit nous voyons là-haut, sur la route, près de baraques basses, accourir des soldats : ce sont les chasseurs alpins chargés de garder les baraquements de l'Authion. Par un sentier presque à pic, nous accédons enfin au baraquement. Nous sommes sur l'Authion, au-dessous de la butte régulière de Mille-Fourches dressant, à 2.048 mètres, la redoute entourée de grilles de fer acérées, dont le général de Miribel disait que c'était « une cage à poules ».

Ce mamelon est au centre d'une sorte de cirque de pâturages, semé de rares bouquets de bois et dont une des crêtes, haute de 2.080 mètres, porte plus particulièrement le nom d'Authion. Un chemin stratégique fait le tour du cirque, présentant sur toutes ses faces le haut mamelon de Mille-Fourches. De ce chemin la vue est merveilleuse sur les monts de la frontière et une étendue immense de mer italienne. Les monts en Italie, Alpes ou Apennins, se détachent comme sur un plan en relief, très âpres et très découpés.

L'Authion, vu du point culminant, est une série de mamelons gazonnés, portés sur la haute plate-forme des Alpes Maritimes, observatoire superbe qui n'a pas de rival vers la mer. Mais à l'est, du côté de la France, et au nord, en Italie, se dressent d'immenses rochers dominés au loin par des montagnes blanches de neige et de glace.

Au sud, dans la direction de Nice, la vue s'étend jusqu'à l'Esterel. On découvre toutes les Alpes Maritimes, les forts du camp retranché de Nice, la mer, la presqu'île de Saint-Hospice posée sur le flot, la rade de Villefranche dans laquelle je distingue nettement l'escadre, les îles de Lérins, Antibes. Il ne saurait être plus vaste et plus merveilleux panorama.

— Que faites-vous là ? me dit durement une voix, pendant que je suis en proie à une admiration silencieuse.

C'est un gendarme ! Parmi ces redoutes et ces batteries, dont je me garde bien de parler ici, il y a une petite caserne où des gendarmes veillent sans cesse, empêchant les touristes de circuler. Heureusement j'ai pris mes précautions, ce *Voyage en France* m'a valu assez de sympathies et d'amitiés pour que les autorités militaires m'aient donné un sauf-conduit très chaud et très

net; bien plus, mon passage a été annoncé. Et le brave gendarme nous comble d'égards. Il est une heure de l'après-midi, nous n'avons pas déjeuné, il nous recommande le restaurant de la Baisse de Turini et nous montre le chemin.

La route se tient longtemps à plus de 2.000 mètres, sur des rochers revêtus de rhododendrons. La neige doit être abondante en hiver, car on a bordé le chemin de poteaux supportant des disques peints en rouge pour guider les soldats égarés. Bientôt on descend entre les sapins, à quelques mètres seulement au-dessous de la crête qui abrite des rafales du nord. A droite, des pentes abruptes, des pentes abruptes à gauche. Çà et là de petites terrasses élargissent cette étroite arête, ce furent des camps fameux pendant les guerres de la Révolution : la Cime de Tucis, la Baisse de Camp-d'Argent. On descend plus rapidement encore jusqu'à un superbe bois de sapins, c'est le col ou « baisse » de Turini. A l'abri des arbres est un petit camp, en ce moment inoccupé, mais l'auberge de planches où les officiers prennent pension est ouverte. Sous les sapins majestueux coule une fontaine. En un clin d'œil un excellent déjeuner est apprêté et servi; qui l'aurait attendu sur ces flancs solitaires de l'Authion, à 1.517 mètres d'altitude!

L'activité est grande, il est vrai. Les bois sont remplis de champignons, on vient de Moulinet, de Sospel, de Breil, de Saorge, de la Bollène pour les cueillir. On les apporte à Turini où des marchands les pèsent et les paient. Puis on en charge des charrettes qui les descendent à Nice en suivant l'admirable route construite par les soldats sur cette arête régulière, s'étendant jusqu'au-dessus de Luceram.

La route stratégique relie directement Nice à l'Authion par l'Escarène et la vallée du Paillon. Sur l'un des points culminants, dominant la *baisse* ou col de Peira-Cava (1.511 mètres), on a construit, à 1.588 mètres d'altitude, une vaste caserne pour un bataillon. Les Romains avaient non loin de là un camp dont nos soldats ont reconnu les restes.

Peira-Cava. Juillet 1903.

Dans mon précédent voyage je n'avais pu monter à Peira-Cava, les manœuvres alpines auxquelles j'assiste cette année m'ont amené dans le séjour estival si cher aux Niçois. La troupe aussi espère séjourner dans ces hautes régions couvertes de forêts, mais le plaisir d'atteindre la zone vivifiante est chèrement payé. Les cantonnements sont dans les vallées ; pour gagner les

crêtes à occuper ou à défendre on doit subir l'escalade avec toutes les ardeurs d'un soleil réverbéré par les rochers entaillés de fantastiques chemins. Les gorges où zigzaguent les lacets, souvent véritables escaliers de pierres roulantes, sont des fournaises. J'ai mis quatre heures de ce supplice pour monter de Lantosque à Peira-Cava, à la suite d'une avant-garde qui allait organiser les positions choisies par le thème de manœuvres.

De la vieille bourgade de Lantosque dont chaque rue n'est qu'une suite de raides degrés, une route moderne monte à Saint-Colombas, c'est une œuvre fantastique s'élevant en vertigineux lacets jusqu'au sommet de pics en apparence isolés. Elle pénètre dans le val verdoyant où Saint-Colombas égrène ses maisons grises. Au delà, ce n'est plus qu'un chemin muletier impraticable aux voitures ; il atteint bientôt les bois et l'on peut cheminer à l'ombre jusqu'au moment de déboucher dans un pli verdoyant où des prés et quelques cultures s'encadrent de pins. C'est Peira-Cava. Dans ce site aimable des villas, des hôtels constituent la station estivale. Le lieu, choisi par l'armée pour établir sur une croupe les casernes destinées aux chasseurs gardant l'Authion, a dû sa prospérité à la route stratégique qui l'a rendu accessible.

Le village naissant, très peuplé l'été, occupe une *baisse*, sur la longue arête allongée jusqu'à l'Authion entre la Vésubie et la Bevera. L'altitude est de 1.511 mètres, la cime de Peira-Cava atteint 1.581. De ce monticule et de toutes les lisières de forêt on jouit de vues merveilleuses. L'ombre des grands bois, les fontaines, la pureté de l'air, la brise vivifiante venue des blanches cimes italiennes ou de la mer expliquent le développement de cette station d'où l'on peut, sans fatigue, aller parcourir la forêt de Turini.

Les hôtels nombreux et bien tenus, des auberges plus modestes, des cafés font de Peira-Cava un rendez-vous très vivant, encore animé par la présence de la garnison dotée d'installations confortables, mess, pavillons d'officiers, infirmerie, manège couvert répartis sur une pente revêtue de sapins et de pins en vue de splendides horizons.

XII

LA VÉSUBIE

La forêt de Turini. — Descente dans les gorges. — La Bollène. — La vallée de la Vésubie. — Belvédère. — Roquebillière. — Saint-Martin-Vésubie. — Le tracé de la frontière. — Un bataillon alpin. — Lantosque. — La chiuse de Saint-Jean-de-la-Rivière. — Arrivée au Var.

(Carte de l'État-major : feuille de Saint-Martin-Vesubie S.-E. ; Nice N.-E.)

Station du Var. Août.

Ah ! l'exquis repas sous les sapins de Turini, au bruit murmurant de la claire fontaine ! Mais il fallut abandonner ce coin ombreux et frais et descendre par un sentier mal tracé, succession de fondrières perfides et de couloirs rocheux. C'est une dégringolade, presque verticale, à l'ombre de sapins d'une admirable venue, hauts, droits, formant une voûte obscure sous laquelle suintent des sources sans nombre ; elles se réunissent en filets et deviennent des torrents dont les chutes incessantes animent la gorge solitaire. On quitte brusquement la forêt pour

une partie du val où la végétation est rare et pauvre : broussailles de chênes poussant dans le roc. Le chemin est un sentier étroit, à peine tracé ; il faut se laisser glisser sur la roche lisse, au bord de l'abîme parfois terrifiant. Souvent la pente rude cesse pour montrer un obstacle à escalader. La chaleur est terrible dans ce vallon où les rayons du soleil réverbérés par le rocher nu produisent une impression de fournaise. Suant à grosses gouttes, nous allons rapidement ; une bande de chercheurs de champignons, hommes, garçons et fillettes, sert d'entraîneurs ; ils sont en haillons, leurs pieds nus se posent sans souffrance apparente sur les pierres brûlantes. Pour ne pas les perdre de vue, nous voici courant dans le val profond et torride, sur les parois de l'abîme au fond duquel brille un torrent dont les cartes ne donnent pas le nom. En me retournant je revois les grandes forêts de Turini sombres et ombreuses. Il ferait bon, là-haut !

Encore une côte ; le chemin est mieux tracé, il aboutit à une masure de pierre sèche, poste de douaniers dans lequel, mélancoliques, les agents du fisc surveillent cette descente de l'Italie. Le paysage s'élargit. Voici de la verdure, des prairies, des jardins, des arbres et, au milieu, un

village régulier, dont les toits de tuile grise semblent étroitement embrasser l'église. C'est la Bollène, où nous devons prendre la voiture de Saint-Martin.

Nous nous précipitons à l'auberge. Malgré le phylloxéra, la Bollène possède encore quelques vignes, on nous sert du vin du cru et de l'eau fraîche.

— Maintenant, où prend-on la voiture ?

— En bas du bourg, sur la grande route !

Il faut descendre encore, descendre longtemps, la route a des lacets interminables, mais un sentier de traverse atteint la vallée de la Vésubie à travers de belles châtaigneraies dont les arbres touffus donnent une ombre délicieuse. Enfin voici la chaussée ; elle franchit le ruisseau de la Planchette descendu de l'Authion par une longue gorge. Des pentes verdoyantes, ombragées de grands arbres, invitent au repos. Harassés, nous nous jetons sur le sol ; il est cinq heures du soir et nous sommes en marche depuis quatre heures du matin.

Le grand break d'excursion qui, l'été, fait le service entre la station du chemin de fer, la Vésubie et Saint-Martin arrive. On y trouve deux places pour nous, et en route ! dans une vallée très alpestre, où les pins, les vignes et les

bois font oublier les ardeurs de fournaise tout à l'heure ressenties.

La Vésubie, dont le nom s'est étendu à son bassin, — on dit : Je vais dans la Vésubie, comme : Je vais en Oisans ou dans le Dévoluy — est un beau torrent, très fougueux et abondant. Les villages sont rares sur ses rives, mais de grand caractère. L'un deux, Belvédère, couronne une colline verdoyante; au pied est Roquebillière, façon de petite ville très curieuse avec ses hautes façades, ses toits en auvent abritant des vérandas et recouverts de ces tuiles aux teintes fulgurantes particulières au pays. Le bourg est très animé ce soir : un groupe alpin tout entier y cantonne, celui du 6[e] bataillon; artilleurs et chasseurs en tenue de campagne, le béret sur l'oreille, les jambes emprisonnées dans les bandes de molleton ont une allure vive et dégagée, malgré les fatigues de l'étape.

La voiture s'arrête quelques minutes, puis repart à travers une campagne bien cultivée parsemée de bâtisses de pierre rouge à un étage; au-dessus est un grenier ajouré. Ce sont des granges où les habitants serrent leur récolte et font sécher le maïs. Cette céréale est très abondante ici, on la sème en ligne jusque sur les ter-

rasses obtenues sur les pentes, entre les vignes et les oliviers. De beaux massifs de châtaigniers couvrent les flancs des monts, sous de hautes et sévères arêtes rocheuses. Sur la rive droite, entaillé dans ces rochers, court le sillon blanc d'un canal d'irrigation.

Un moment la vallée devient gorge, les rochers se rapprochent, une passerelle faite d'une poutre est jetée sur le flot rapide et clair, un troupeau de chèvres la franchit; les élégantes bêtes vont une à une, d'un pied assuré, sur le vertigineux passage. La vallée s'élargit de nouveau; beaucoup de fermes et de granges de chaque côté de la route ou éparpillées au flanc des montagnes. Couvrant une arête aiguë projetée sur la rivière, le village de Venanson se dresse, entouré à distance par une haute chaîne circulaire, noire de sapins, dont le Tournairet puissant et sévère occupe le centre.

La nuit tombe, on devine de beaux arbres, des prés, des parcs, des villas autour d'une petite ville que la route contourne pour monter sur une place ombragée, remplie de promeneurs élégants. C'est Saint-Martin-Vésubie, jadis Saint-Martin-Lantosque, le grand centre estival où Niçois et Marseillais viennent en nombre de plus en plus grand passer les mois chauds.

Les hôtels sont combles ou feignent de l'être; selon l'insupportable usage des hôteliers désireux d'utiliser leurs chambres à deux lits, il n'y a jamais qu'une chambre — et à deux lits. Enfin, à la pension anglo-américaine, on consent à nous donner à chacun notre appartement. Ce repos est bien mérité après dix-huit heures d'ascension à pied ou à mulet, de descente et de voiture !

De bonne heure j'étais debout pour parcourir Saint-Martin. C'est une très vieille bourgade aux rues étroites et déclives, bordées de hautes maisons à auvent, pavées en roches aiguës; une place assez large où stationnent les diligences se prolonge en promenade ombragée de platanes; les hôtels, les pensions, les villas précédés de jardins fleuris se suivent. Le paysage tient à la fois de la Suisse et de l'Italie, de la première par les balcons de bois, les auvents et le pittoresque entassement des hautes constructions qui longent le torrent de la Madone des Fenêtres, de l'Italie par le ciel pur, les grands châtaigniers, les couleurs riantes des maisons modernes, peintes à la fresque. Les villas sont nombreuses, la plupart construites sous les châtaigniers à la vaste ramure. A l'une des sorties de la ville, devant une jolie chapelle, un groupe de reli-

gieuses en robes mauves, coiffées de laine blanche, forme un heureux motif d'aquarelle.

Saint-Martin est presque à la frontière, à la



jonction de deux grands torrents venus d'Italie, celui de la Madone des Fenêtres et celui du vallon de Boréon, qui forment la Vésubie. Les deux cours d'eau et leurs affluents ont déjà parcouru un vaste massif de montagnes véritablement

françaises, puisque leurs eaux vont au Var, mais la frontière ici encore est tracée en dépit de toute raison. Lors de la délimitation, les délégués français ont laissé à l'Italie les vastes régions qui s'étendent au-dessous du mont Clapier et du Mercantour (1). Ces hautes montagnes, dont on aperçoit par le fond des vals les cimes blanches de neige, ferment l'horizon tout autour de Saint-Martin, à qui elles envoient les eaux de leurs innombrables petits lacs.

Maîtres des hautes cimes et des passages conduisant au Pô, les Italiens peuvent facilement descendre sur le territoire français, aussi la surveillance est-elle active sur cette frontière. J'avais vu hier le 6e bataillon alpin, à Roquebillière, gardant l'entrée de la France par le vallon de la Gordolasque, voici un autre bataillon descendant de la montagne, au couchant de Saint-Martin.

Il suit le chemin muletier venant de Valdeblore par Saint-Dalmas et le col de Saint-Martin ouvert à 1.508 mètres. Les chasseurs et les mulets passent un à un sur l'étroit sentier allongé au flanc de la montagne. On dirait un gigantesque serpent déroulant ses anneaux. Rapidement la

---

(1) J'emploie ce nom parce qu'il est sur la carte, mais, dans la région, ce mot *Mercantour* est inconnu.

tête de colonne atteint le fond de la vallée où je suis allé à sa rencontre ; les fourriers et les adjudants sont déjà arrivés dans la ville où ils préparent les logements. Le bataillon se groupe, derrière lui descend encore l'artillerie, mais le signal de la marche en colonne a été donné, les clairons ont embouché leurs instruments, une fanfare retentit et les chasseurs apparaissent, si pittoresques dans le hérissement des crosses d'alpenstocks.

Le général Zurlinden, commandant en chef du 15e corps, en ce moment en villégiature à Saint-Martin, attend le bataillon ; derrière lui tous les hôtes de la ville se pressent, beaucoup montés sur les ânes et les mulets d'excursion. Les chasseurs, aux sons d'une marche entraînante et dans un ordre merveilleux, viennent se masser sous les platanes.

J'avais un instant songé à gagner la vallée de la Tinée par le chemin que suivaient les chasseurs afin de visiter le riant Valdeblore ; je préfère parcourir la vallée de la Vésubie jusqu'au Var. La route est longue, mais j'ai obtenu deux places sur l'impériale de la diligence ; nous pourrons descendre commodément jusqu'à la gare la plus proche.

A la pleine lumière du matin la vallée est bien belle. Lorsqu'on a perdu de vue la façade de maisons brunes qui bordent le torrent de la Madone des Fenêtres, on est dans les châtaigniers et les vignes, un bruit d'eau incessant monte du torrent dont la rapidité est extrême. Le maïs est la principale culture, malgré l'altitude de près de 1.000 mètres; les tiges de cette plante atteignent parfois deux mètres de hauteur, les haricots s'enroulent à des hampes très élevées. Cette végétation surprend d'autant plus que le site est bien alpestre et qu'à une grande altitude, sur les pentes de la montagne de Très-Crous, le froment est à peine jaunissant.

Le canal d'irrigation court au flanc des rochers, troue les éperons, rampe sur de noirs éboulis et apporte la fertilité dans le verdoyant bassin où Roquebillière et Belvédère mettent tant de pittoresque par leurs tours blanches semblables à des minarets. Là sont les premiers oliviers.

Roquebillière est rempli d'alpins; ils ont installé leurs cuisines sur la place. A la sortie du bourg, nous rencontrons une batterie montée du 19e d'artillerie venant aux manœuvres. Nous sommes en plein dans la période d'activité militaire pour la vallée.

Le caractère méridional du pays s'accuse, les

oliviers se détachent, pâles, sur le fond sombre des châtaigniers ; les arbres fruitiers : pêchers, pommiers, cerisiers, tapissent la montagne de la Bollène. Les habitations elles-mêmes perdent le caractère alpestre, on retrouve les bourgs féodaux de la Provence. Ainsi Lantosque, très fier sur son rocher, dans un méandre de la Vésubie, semblant barrer la route par la rangée de ses hautes maisons que domine la tour carrée de l'église, mince et svelte. Cet édifice, avec son abside circulaire en pierre rousse, contre laquelle grimpe le lierre, et la belle croix de fer forgé du clocher, est d'une réelle élégance.

Au-dessous du bourg, la Vésubie, très abondante, roule des eaux bleues de roc en roc et pénètre dans une *clue* profonde, surplombée par la route et franchie par un vieil aqueduc drapé de lierre. Échappé de l'abîme, le torrent arrose un étroit plan de prairies. Dans les fermes, le blé est égrené par un procédé très primitif : on frappe les javelles sur des dalles inclinées au bas desquelles s'amoncelle le grain.

De nouveau la vallée se fait gorge, boisée de taillis de chênes : sans cesse la route est suspendue au-dessus de la Vésubie. Pas une habitation, les villages sont perchés sur les montagnes. Utelle est très haut, à la limite des cultures, sous de

belles cimes boisées. Les forêts sont assez vastes pour alimenter une grande scierie mue par la Vésubie, où l'on débite des arbres énormes. Les sommets de Castel-Gineste et de Rocca-Serra, revêtus de vignes et de châtaigniers, se dressent ici comme des sentinelles.

La vallée se resserre et devient *clue, cluse* ou *chiuse,* comme on dit ici, en patois niçois. Cette chiuse de Saint-Jean-de-la-Rivière est un des défilés les plus étroits des Alpes. A gauche, des roches aux strates très inclinées sur lesquelles on aperçoit, vertigineuse, l'ancienne route nationale passant à Levens. Ces roches sont comme un formidable glacis ; en face d'elles, d'autres rochers se hérissent, il y a juste place pour la Vésubie qui écume et hurle. La route nouvelle est entaillée dans le roc ; pour défendre le passage, on a excavé la montagne dans la partie la plus resserrée ; des meurtrières, des embrasures de canon, des grilles défendent ou ferment un pont biais. Presque aussitôt après, le val s'entr'ouvre un peu. Le site est toujours grandiose, mais les roches sont boisées; des noisetiers, des chênes, quelques oliviers apparaissent ; les oliviers constituent bientôt des bois, ils sont superbes de port et de grâce. Leurs groupes sont admirables autour de Saint-Jean-de-la-Rivière,

hameau qui domine la prise d'eau du canal de Nice. Ces arbres croissent partout où le rocher leur fait place.

La route a nécessité d'énormes travaux; elle franchit la Vésubie sur un pont hardi d'une seule arche, dont les culées sont ajourées par des arcs. Une seconde *chiuse* se présente, plus saisissants encore; ne pouvant longer la Vésubie, les ingénieurs ont troué un éperon par un tunnel de 300 mètres, éclairé par des lampes et dont la coupe ogivale rappelle certains cloîtres du Moyen Age. Le canal de Nice est également obligé de passer en tunnel sous de formidables parois. Il est peu de défilés plus grandioses que ceux-là. En plusieurs points, des fontaines tombent des falaises; leurs eaux, chargées de calcaire, forment des draperies de concrétion d'un charmant effet dans ces gorges aux flancs déchiquetés, où les aiguilles de roche, les pyramides boisées de mélèzes et de chênes augmentent encore la majesté du paysage.

Deux ponts, l'un moderne, l'autre n'ayant plus que la carcasse de son arc, franchissent la Vésubie au Cros, à l'entrée d'un nouveau site plus âpre. Pas la moindre verdure, pas un arbre, la gorge est comme brûlée; des rochers en encorbellement pendent vers le torrent; un tunnel les traverse,

la montagne est coupée de fissures énormes séparées par des murailles décharnées. Peu à peu des broussailles et des pins se montrent et un détour fait apparaître la vallée du Var. Le fleuve torrentiel coule dans un lit très large, bordé de belles montagnes boisées de pins et d'oliviers. Sur les croupes sont de nombreux villages : Levens, la Roquette, Gilette, Bonson. Ce dernier, placé au-dessus du confluent, rappelle Corte, en Corse, par sa situation sur un rocher à pic dominant le lit du Var. La Roquette, par la façade régulière de ses maisons et la tour carrée de son église, semble quelque forteresse sarrasine. Un grand pont suspendu, à trois travées, franchit le fleuve et ses larges bancs de gravier; tout autour, des monts boisés se hérissent en pyramide. Ce point de jonction des deux grandes vallées est un des paysages les plus caractéristiques des Alpes-Maritimes.

XIII

LA TINÉE

Confluent du Var et de la Tinée. — La Mescla. — La chiuse de Bauma-Negra. — Le fort de Picciarvet. — Bairols. — La vie dans un village des Alpes-Maritimes. — Les fromages de Valdeblore. — Dans les schistes rouges. — Voyage nocturne. — A la frontière italienne. — La vallée de Molières. — Isola. — Saint-Étienne-de-Tinée. — Une pépinière de prêtres. — Les charniers de la Haute-Tinée.

(*Carte de l'État-major :* feuille de Saint-Martin-Vésubie N.-O., S.-O., S.-E).

Saint-Sauveur-de-Tinée. Août.

Après un déjeuner atrocement méridional à l'auberge de la Vésubie, repas fait au bruit énervant d'un piano mécanique sur lequel un artilleur alpin n'a cessé de moudre des airs poncifs, nous avons pris le chemin de fer pour la station de la Tinée, d'où partent les voitures destinées à la vallée de ce nom. La gare est établie dans la seule partie de la gorge du Var où l'on ait pu trouver place pour les constructions d'un bien modeste arrêt. La route y accède par des tunnels masquant à chaque instant le fleuve torrentueux. Gorge aride, rocs d'une nudité affreuse, mais

les versants possèdent quelques oliviers. Sur un des monts est le hameau de Revestou, relié à la route par un horrible chemin aux multiples lacets, escaladant une paroi presque à pic, où cependant chaque année un groupe alpin défile avec son artillerie. En bas, il a fallu creuser la route à coups de pic dans les rochers, hauts et droits, du défilé où le Var trouve à peine un passage.

Voici le confluent avec la Tinée. Le site est d'une belle horreur. La route de Puget-Théniers et celle de Saint-Étienne-de-Tinée y divergent, chacune trouant un roc pour pénétrer dans sa *chiuse*. Un rocher projeté en éperon sépare le Var de la Tinée; au sommet, mais ne pouvant être vu du fond, le fort de Picciarvet commande le passage. Cette sorte d'abîme où se confondent les deux torrents s'appelle la *Mescla* ou le *Mélange*.

La Tinée, que nous remontons, arrive entre des rocs noirâtres, à pic. Le passage de la route a été obtenu au prix de trouées et de corniches. Profond et caverneux, l'abîme porte le nom de *chiuse de Bauma-Negra* — défilé de la grotte noire. La route y franchit la Tinée sur un pont facile à défendre avec une poignée d'hommes. On ne s'est pas fié à la force naturelle de ces

Thermopyles. De solides grilles de fer peuvent barrer le pont ; celui-ci est bordé de hauts parapets crénelés, des casernes ont été creusées dans le roc, leurs fenêtres sont blindées de rails. Par ces chicanes et le fort de Picciarvet on peut longtemps garder cette porte de la France, contre un ennemi venant des vallées du Gesso et de la Stura.

Après les ouvrages de Bauma-Negra, les monts s'écartent un peu, mais ils restent sévères et tristes, rares sont les points cultivés. De-ci de-là quelques vignes, mais il faut arriver près du pont de la Lune, sous le fort de Picciarvet dont on aperçoit enfin les remparts, pour retrouver la vie : des mûriers, quelques champs, une auberge, une scierie dont les produits sont envoyés à Cannes.

Court est l'épanouissement de la vallée, les parois se resserrent au pont de la Lune, en vue du village de Tournefort, perché avec son église au sommet d'un pic aride, mais où s'accrochent quelques oliviers. En face, sur la rive gauche, à 400 mètres au-dessus de la Tinée, est le village de la Tour. Le bureau de poste portant ce nom est solitairement installé sur la route.

Après un arrêt pour laisser un maigre sac de dépêches, nous roulons de nouveau entre ces monts ravinés et ces cimes âpres, où de rares

cultures de maïs, quelques vignes, des taillis de chênes font ressortir l'aspect dévasté des montagnes. Pourtant cette partie de la Tinée semble très verte auprès de Bauma-Negra. Elle possède des maisons et des hameaux, écarts de communes dont les chefs-lieux sont juchés au sommet de cimes en apparence inaccessibles. L'un deux, Bairols, est bâti sur une lame de calcaire et de schiste, déchiquetée et dentelée, dressée droite entre deux vallées qui sont des précipices et au flanc desquelles on a cependant pu faire croître des oliviers. La crête a quelques mètres de largeur, les maisons l'occupent, laissant entre elles une ruelle étroite ; de chaque côté, l'abîme. Là-haut, me dit un compagnon de route, on a à peine de l'eau pour les besoins journaliers, on ignore le vin ; pour nourriture, des *fayots,* de la polenta graissée avec du lard ; les jours de gala, mouton rôti, mouton fricassé à l'huile. Comme industrie : élevage des enfants assistés — ils y mouraient comme des mouches. Bairols est l'effroi des chasseurs alpins qu'on y envoie cantonner.

Vue d'en bas, la crête de Bairols semble une fortification cyclopéenne, les assises calcaires sont comme les cordons d'une maçonnerie.

Sous l'âpre village est un petit hameau, Pont-de-Clans, où la route traverse le torrent de Clans.

Ici de la verdure, des prés, des sources ; un petit hôtel proprement tenu s'est construit, deux ou trois maisons abritent des Niçois à la recherche de la fraîcheur. D'autres habitants du littoral séjournent plus haut, dans le village de Clans.

Le pont de Clans précède de nouvelles gorges, dont les parois sont semblables à des tours. Un instant on retrouve des oliviers et des prairies, mais l'aspect général est toujours sévère. Et cependant, si l'on s'élevait pendant une heure ou deux, on retrouverait les pâturages, les grands bois, les ruisseaux clairs, les sites heureux et frais comme Valdeblore, où l'on fait en quantité un fromage réputé à l'égal de ceux de Roure et d'Utelle. Ces hautes régions sont en partie italiennes ; les cols de partage entre le Var et le Pô sont bien loin sur le territoire italien, ils sont peu fréquentés d'ailleurs, sinon par les marchands de volailles qui, l'été, viennent de la vallée de la Stura, de Demonte et Vinadio alimenter les centres où résident les touristes.

Le paysage se transforme brusquement. Aux calcaires roux, aux schistes noirs, aux éboulis de couleur neutre succèdent tout à coup des rochers fantastiques d'un rouge ardent. Immenses falaises, aiguilles, éperons, blocs éboulés sont de la même teinte sanglante. Quelques pentes cou-

vertes d'oliviers et de vignes semblent relever encore la brutalité de ces roches rouges.

Une haute montagne conique, appelée Fraccia de Roure, est entièrement formée de ce schiste rouge apparaissant entre des bandes de prairies. Il en surgit une masse blanche de grès sur lequel le village de Roure s'est bâti. Une autre montagne, revêtue de vignes et fermant l'entrée du val de Brama-Fama (Valdeblore), est de la même formation ; elle porte le village de Rimplas. Sur certaines pentes les roches rouges alternent avec des couches blanches et jaunes dans le plus pittoresque désordre. On dirait qu'un Titan barbouilleur a essuyé ses pinceaux et que les parties trop fluides ont coulé.

Un tunnel est creusé dans les schistes rouges, près d'une croix indiquant l'endroit où deux chasseurs alpins placés à la queue d'une colonne furent tués par une pierre tombée des parois.

Soudain, nouvelle transformation : une bourgade apparaît au fond de la gorge, très grise avec quelques maisons blanches, les montagnes autour sont vertes, des châtaigniers énormes se groupent en bosquets sur les pentes, c'est Saint-Sauveur-sur-Tinée, chef-lieu d'un des deux cantons de la vallée.

Mon projet était de louer une voiture pour

aller coucher à Isola d'où nous aurions, au point du jour, gagné Saint-Étienne. Mais c'est jour de foire à Isola, un seul propriétaire est resté et pourrait nous conduire. Profitant de la situation, il nous fait un prix exagéré. Nous rompons les pourparlers en apprenant que le courrier de Saint-Étienne passera à une heure du matin. Nous le prendrons. En attendant, visitons Saint-Sauveur; sauf son église romane, ce village de 650 habitants n'a rien de curieux, mais l'hôtel Wiard a un propriétaire aimable : c'est un ancien gendarme, né à Douai, je le devine à son accent bien qu'il ait quitté le Nord depuis trente ans, et il est heureux de trouver un voyageur connaissant la Flandre. Il met notre couvert avec celui du médecin militaire qui dirige l'ambulance établie en vue des manœuvres et celui d'un jeune géologue, M. Bertrand, envoyé de Paris pour dresser la carte géologique des Alpes-Maritimes. M. Bertrand monte avec nous à Saint-Étienne, il va résider dans la montagne jusqu'à l'hiver.

Le conducteur du courrier doit nous réveiller à minuit et demi ; à 9 heures nous sommes au lit. Mais l'hôtel a comme hôtes le général Derrécagaix et son officier d'ordonnance ; pour éviter de frapper à leurs portes, M. Wiard met des marques distinctives à nos chambres : André

Delombre est signalé par un balai, M. Bertrand par une chaise cassée, on honore ma porte d'un drapeau.

A 1 heure seulement on nous réveille ; il était près de 2 heures quand, au clair de la lune, la voiture, un break sans rideau, se met en route. La lumière lunaire, très vive, mais très blanche, éclaire d'une façon fantastique la gorge profonde où la route, après s'être frayé passage par un tunnel, domine continuellement de très haut la Tinée mugissante. La gorge est bordée de beaux châtaigniers sous lesquels l'ombre est profonde.

A moitié somnolents, nous allons sur la route sans parapets ; le cocher dort, les chevaux, habitués à cette course, montent d'un pas lent, mais le jour naît et la fraîcheur devient pénétrante. On franchit la Tinée pour remonter désormais la rive droite, car nous approchons de l'endroit où le torrent forme la frontière. L'Italie commence au débouché du gros torrent de Molières dont, à l'aurore, nous distinguons la vallée profonde, agreste et sauvage, boisée de châtaigniers, verte de prairies. Ce pays au nom si français était dévolu à la France lors de la délimitation de 1860 ; par contre, Isola restait italien ; les gens d'Isola protestèrent, à leur demande on les an-

nexa aux Alpes-Maritimes, mais le val de Molières fut rétrocédé à l'Italie.

Maintenant nous suivons la frontière. La route est taillée dans le rocher sur la rive droite de la Tinée. Pendant près de 6 kilomètres, sans aucune maison, sans la moindre trace de l'homme, apparaît l'Italie sous l'aspect d'une montagne à la base escarpée, mais supportant des champs et des prés. Ceux-ci, malgré leur situation en territoire italien, appartiennent à nos nationaux. Isola, Saint-Sauveur, Valdeblore et, sur l'autre versant, Saint-Martin-Vésubie et Belvédère ont même des territoires communaux en Italie, nos agents forestiers ont le droit de circuler en tenue sur ces terres municipales. Les Français propriétaires en Italie doivent aller acquitter les impôts entre les mains des agents du fisc royal, à Vinadio, ville principale de la vallée de la Stura. D'Isola à Vinadio il y a 25 kilomètres environ, mais pas de route et l'on doit traverser des monts de plus de 3.000 mètres, où les cols ne sont jamais à moins de 2.300 mètres et atteignent jusqu'à 2.700. Le tracé de cette frontière est une pure insanité.

On rentre complètement en France au pont Saint-Honorat, jeté sur la Tinée ; le pays se fait plus vert, il devient même charmant. Partout

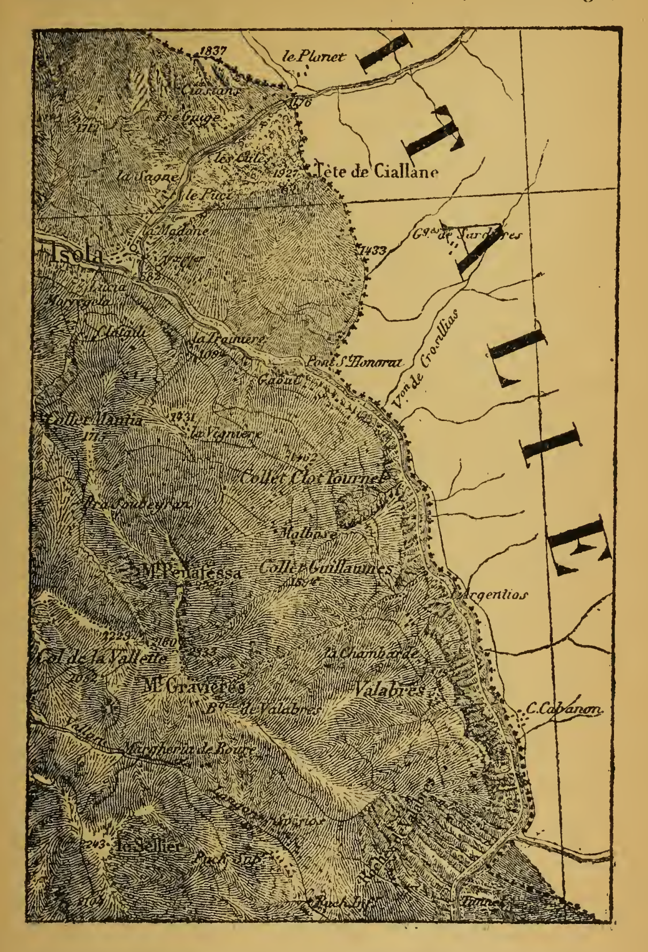
des châtaigniers énormes, dont la grande ramure couvre des prairies d'un vert doux, fleuries de myosotis, de campanules et autres fleurs éclatantes. Un puissant torrent, le Ciastiglione — en français *Chastillon* — qui a bondi en Italie pendant 12 kilomètres, descendant de monts de 3.000 mètres, arrive à Isola, entre les châtaigniers, par des chutes superbes. C'est la montagne idéale, verte et fraîche comme je n'en ai pas vu depuis le Faucigny et le Chablais ([1]). On l'apprécie d'autant mieux que l'on vient de traverser des contrées plus arides et brûlées.

Le village répond au site. Sur un rocher noir surgissant des prairies au-dessus du Chastillon se dresse un pigeonnier mince et blanc. A l'entrée du bourg, le clocher roman à flèche pyramidale d'une église détruite a beaucoup d'élégance. Les rues, mal pavées, portent des noms ; il y a quelques jolies villas pour les résidants d'été. Ce serait tout simplement admirable si la rive droite de la Tinée répondait aux aspects de la rive gauche. Mais les monts sont ravinés, il y a d'horribles cônes de déjection.

Après Isola le pays se fait plus alpestre : on aperçoit les mélèzes, les cascades sont nom-

(1) Voir le 10e volume du *Voyage en France*.

breuses, les gorges sauvages. Vers la frontière se dressent de hautes cimes dont une, Collalunga,



est à 2.758 mètres. A partir d'ici, jusqu'à la limite des Basses-Alpes, jusqu'à la Suisse même, la ligne de partage des eaux redevient logiquement la séparation entre la France et l'Italie.

Sous un contrefort de la Collalunga, la vallée s'élargit à partir du pont de Bourghé; elle se couvre souvent de prairies semées de chalets semblables à ceux de Savoie, les cascades abondent, il y a beaucoup de noyers. Pour compléter la ressemblance avec les villages alpestres de la Savoie et du Dauphiné, les maisons sont couvertes en bardeaux, des chalets s'étagent dans les prés jusqu'au-dessus des bois de mélèzes. Si l'on remontait les vallons dont les eaux arrivent bondissantes à la Tinée, on découvrirait de beaux lacs parfois assez étendus, comme ceux de Rabuons et de Tinibras.

La route, après le pont de Bourghé, cesse d'être entretenue, piste que l'on transforme en ce moment pour atteindre Saint-Étienne, dont on aperçoit les toits au fond d'un ample bassin (1). Voici le bourg, presque une ville : 1.200 habitants y sont agglomérés et la commune en compte 1.800 (2).

---

(1) La route est aujourd'hui achevée et sera suivie, sur un de ses accotements, par le tramway électrique.

(2) 1.824 en 1911 dont 1.143 dans l'agglomération; 1.528 en 1921 dont 972 agglomérés.

Véritable décor d'opéra-comique : l'église est de pur style jésuite, les maisons sont peintes, leurs galeries et leurs arcades leur donnent une allure pimpante. L'une d'elles est toute bariolée en trompe-l'œil, une fausse tourelle d'angle est dessinée à l'ocre, un grenier à arcades la couronne. Sauf la place, toutes les voies sont étroites, deux voitures ne pourraient s'y croiser. Un ancien couvent a été transformé en caserne d'été pour les chasseurs alpins.

Saint-Étienne présente une particularité curieuse que l'on retrouve au pays de Foix à Mérens (1): il alimente de prêtres le diocèse. Plus de quatre-vingts curés et le vicaire général sont originaires de la commune. Les enfants reçoivent des bourses qui leur permettent d'aller au séminaire. Chaque matin, à 4 heures, tous les hommes de la paroisse vont à la messe. En ce moment, nombre de prêtres et de séminaristes sont en vacances ici. Ce sont des paysans en soutane, ils ont gardé l'allure de leurs compatriotes dont ils mènent d'ailleurs l'existence. On m'en a signalé dont l'amour du paysan pour la terre s'est encore accru ; ils se privent de tout, mangent de la polenta, boivent de l'eau pour augmenter leur

---

(1) 78e volume du *Voyage en France*.

troupeau de brebis ou acquérir un coin de prairie. Leurs paroisses comprennent souvent tant de hameaux qu'ils ne peuvent aller partout dire la messe le dimanche ; ils la disent le samedi dans les parties reculées. Ils ne parlent guère que le patois et apportent dans la conversation française des diminutifs italiens. L'un d'eux me disait à propos d'une cascade que je trouvais charmante : « Elle est trop petitonne. »

Je n'ai pu rester longtemps à Saint-Étienne, nous avons eu un moment l'intention de gagner Barcelonnette par Saint-Delmas-le-Selvage, les cols de la Moutière et de Restefond qui nous auraient permis d'atteindre l'Ubaye en une journée (1). On nous a parlé d'une curiosité macabre : les charniers remplaçant les cimetières, caveaux dans lesquels on jette les cadavres. Nous ne les verrons pas. Il nous reste à visiter les hautes vallées du Var et du Verdon. Nous irons prendre le train de Puget-Théniers à la Mescla.

Pendant que l'on prépare la voiture destinée à

---

(1) J'ai fait cette excursion en 1902 ; alors je suis venu de Jausiers à Saint-Étienne et Saint-Sauveur d'où j'ai gagné Saint-Martin par le Valdeblore pour aller à l'Authion et de là à la frontière italienne vers Tende par les vallées de la Bevera et de la Roya. Cette excursion est décrite dans le 81e volume (dédoublement de l'ancienne 12e série).

nous conduire à Saint-Sauveur où un autre équipage sera attelé, nous allons faire une dernière promenade autour de Saint-Étienne. Après tant de gorges et d'éboulis, les environs du bourg paraissent exquis : des prés, des noyers, des peupliers, des saules, des chalets et des eaux murmurantes forment un décor reposant. Il y a bien encore une affreuse pente de schiste, mais on trouve aussi des sapins et des mélèzes ; les perspectives sont profondes. On voit des troupeaux, on entend des murmures de cloches et de clochettes, d'un timbre particulier. Il doit y avoir là une industrie locale comme à Chamonix.

... Nous allons acheter des clochettes chez le quincaillier : pour en faire l'éloge, il nous dit qu'il les achète à Carpentras !

XIV

LES GORGES DU VAR

La Mescla. — Une gare désertée. — De Malaussène à Massoins. — Existence d'un bataillon alpin. — Villars-du-Var. — Les gorges de Cians. — Puget-Théniers. — Le diocèse de Glandèves. — Une citadelle d'opéra-comique : Entrevaux. — Les gorges du Var. — Dans les schistes rouges. — Guillaumes. — D'Entrevaux à Annot. — Les rochers de la Vaïre.

(*Carte de l'État-major:* feuille de Nice N.-E., N.-O.; Castellane N.-E.)

Guillaumes. Août.

Le *mélange* — la *mescla* — des eaux du Var et de la Tinée se fait au fond d'une gorge sinistre, où routes et chemins de fer n'accèdent que par des tunnels : ces voies de communication ont dû violer la montagne et la montagne se venge. La Compagnie du Sud a construit une station au confluent même ; elle l'a appelée la Mescla. Un jour, un des contreforts de la cime du Serse a laissé glisser une masse de rochers ; elle est venue heurter les bâtiments de la gare pendant la nuit. Les portes et les fenêtres furent défoncées ; des blocs énormes firent irruption dans la chambre du chef de gare ; depuis lors,

aucun employé n'a voulu résider à la Mescla. Les voyageurs trouvent le petit édifice abandonné, ils descendent sur le quai et peuvent s'abriter dans un sous-sol. Quand le train arrive, on monte sans les formalités d'usage.

Les employés de la Compagnie ont gagné à ce commencement de catastrophe d'éviter le séjour sinistre de ce confluent de gorges, où les parois des monts, sévères et nues, font au Var comme un couloir sans issue apparente. Le fleuve arrive furieux et bruyant entre les cailloux, se gonfle de la Tinée et disparaît dans un contour brusque du cañon. Pas une maison, pas une culture, mais quelques broussailles accrochées aux flancs des montagnes.

Un grondement lointain, un coup de sifflet, le train débouche d'un tunnel long de près de un kilomètre, s'arrête pour nous embarquer et reprend sa course dans les gorges. Celles-ci s'écartent peu à peu; aux abords de Malaussène, les escarpements font place à des versants plantés d'oliviers, de mûriers, de pêchers et de vignes. Un canal dérivé du Var apporte la fertilité autour du village.

Un officier alpin de mes amis, en ce moment aux manœuvres, m'a invité à passer quelques heures avec lui à Massoins, où il est cantonné.

Comme tous les centres d'habitation dans ces contrées, Massoins n'est pas dans la vallée : un village ne saurait exister sur ces berges rocheuses et arides. De la gare un chemin muletier en assez bon état monte par les roches brûlantes et, de lacet en lacet, atteint des cultures. Des figuiers, des oliviers abritent la vigne ; plus loin, les eaux d'une source permettent d'obtenir de la luzerne ; dans les prairies croissent les pommiers. Tout autour se dressent des montagnes âpres, nues, calcinées, emmagasinant la chaleur tout le jour et la restituant la nuit. Cette ceinture de pics et d'escarpements désolés, qui vit sous la Révolution d'éclatants faits d'armes de nos volontaires, fait mieux ressortir la fraîcheur du village de Massoins, si haut perché. C'est un lieu de délices en comparaison de tant d'autres hameaux sordides juchés au sommet de rochers en apparence inaccessibles, où la propreté et le confort sont inconnus. Et pourtant Massoins a pu fournir juste sept lits pour les officiers du 23e bataillon. Lieutenants et sous-lieutenants couchent sur la paille ou sur des brancards d'ambulance.

On ne trouverait même aucune ressource en vivres, si l'on n'avait le mercanti ; partout où peut passer un alpin avec un mulet, le mercanti arrivera avec ses provisions de bouche. Les artil-

leurs n'auront pas encore débâté leurs animaux et monté leurs petits canons pour constituer le parc et déjà le mercanti, gros, gras, fleuri, aura fait un étalage alléchant : saucisson et fromage, pain blanc, raisins, pêches et melons, tomates, aubergines, haricots verts, piments, concombres. Tout ce qui peut rapidement frire, rissoler ou accompagner le mouton de l'intendance, tout ce qui peut faire une de ces salades à la fois fraîches et épicées qui plaisent tant aux soldats, se trouve ici. Le boutiquier fait des affaires d'or.

Non loin, un autre industriel s'installe. Quelques piquets et des clous fichés dans les murailles d'une maison lui permettent de dresser une tente faite de grosse toile ou de vieux sacs ; il a hissé à ces hauteurs, à l'aide de mulets, des tables et des bancs ; entre quatre pierres il fera bouillir l'eau destinée à une gigantesque cafetière ; sur un banc s'aligne l'armée innombrable des apéritifs inventés par les liquoristes du Midi, trônant autour de la reine absinthe et entourés par les fallacieuses liqueurs de fantaisie — ainsi que les baptisent les étiquettes, pour éviter de voir saisir des chartreuses et des sirops où le glucose joue le rôle de sucre. — Dans ce « café », une partie spéciale est réservée aux officiers.

L'établissement est généralement le centre de

la vie au cantonnement. Fourriers et sergents-majors s'y rendent aux ordres; on y vient chercher les officiers pour les communications. Le tableau est presque partout le même, du moins pour la partie aride des Alpes-Maritimes, car il y a aussi la partie fraîche, ombragée, boisée, où le soleil, l'eau et l'altitude réunis ont fait merveille, où le mercanti trouve des rivaux dans les hôtels à l'usage des gens du bas pays attirés par la fraîcheur.

Nous sommes fiers, et avec raison, de nos troupes alpines, mais nos pères ont fait beaucoup dans cette région, sans posséder nos routes et nos chemins. Masséna et les autres généraux, ses émules, ont mené leurs volontaires et leurs grenadiers sur des points qu'il semble folie de vouloir gravir. Ces abîmes sans fond, ces escarpements vertigineux, ces arêtes effrayantes, ont été enlevés, tournés, escaladés par des troupes qui n'avaient jamais vu la montagne. Il faut venir ici pour bien comprendre le caractère et la trempe de ces armées de la Révolution que rien n'a jamais égalées.

La fanfare joue sur l'étroite terrasse servant de place à Massoins, où les mulets de bât sont attachés à la corde; de petits détachements partent pour aller prendre les avant-postes sur les

pentes des Quatre-Cantons, montagne dressée à 1.625 mètres où, suppose-t-on, un bataillon jouant le rôle d'ennemi va chercher demain à s'installer.

La nuit vient rapidement, plongeant dans l'ombre le bourg aux rues étroites et montantes. Quand nous le traversons pour gagner Villars où nous devons passer la nuit, tout est endormi, sauf les sentinelles veillant autour du parc d'artillerie. Il n'y a pas de lune, mais les étoiles ont un tel éclat que la campagne en est éclairée d'une lumière pâle donnant aux objets un aspect fantastique. La route serpente au pied de parois décharnées, en des défilés creusés dans une roche livide et va contourner un formidable ravin à l'extrémité duquel nous voyons surgir le bourg de Villars, au sommet d'une terrasse formant promontoire.

Au matin, en ouvrant les volets de ma chambre, ou plutôt de la salle à manger où l'on nous a installé des lits parmi les reliefs du souper d'un général et de son état-major, je découvre un plateau de culture très vert, des prairies, des canaux d'arrosage, des vignes en treille, puis, au-dessous, la vallée du Var toute grise, en face, Malaussène dans ses oliviers.

La descente à la gare se fait par une route et un *raccourci*, sous les figuiers et les oliviers. La station est au bord même du petit fleuve dont passent rapidement les eaux, soulevant un bruit de galets roulés par le courant.

Le train a stoppé ; il repart, longeant le Var encaissé entre d'immenses plaques calcaires ; souvent ces couches ont glissé jusqu'au thalweg de cailloux. Il y a quelques bois, mais l'ensemble du pays est horriblement dévasté. Sur la rive droite, s'entr'ouvrent de profonds vallons.

Au Touët-de-Beuil la vallée devient enfin pittoresque. Le Touët est un village extraordinaire, collé contre un rocher. Les logis sont de hauts murs gris ceinturés de galeries de bois bruni par le temps, surmontés de greniers de même teinte. Ces maisons bordent d'étroites ruelles ; vues de la vallée, elles semblent des alvéoles d'abeilles serrés les uns contre les autres. L'effet est imprévu, étrange, saisissant. Des habitations neuves, toutes blanches, font ressortir davantage les teintes brunes des vieilles constructions. Du rocher sourdent des fontaines ; un torrent pénètre dans le village, court par les rues, se précipite en cascades. Au-dessus, la montagne est aride ; au-dessous, grâce au torrent, il y a de la verdure.

Les parties sans eau sont revêtues d'arbres : figuiers, mûriers et oliviers.

A moins de deux kilomètres, à l'entrée du vallon de Cians, une halte est installée. On voit de là s'ouvrir des gorges sinistres, bordées de hautes parois contournées. Cette gorge est célèbre dans le Midi par ses roches rouges, comparables à celles de Saint-Sauveur-sur-Tinée et de Guillaumes. Elles aboutissent à Beuil, station estivale très fréquentée.

Le temps ne m'a pas permis de parcourir cette région ; j'ai dû continuer ma route sur Puget-Théniers, d'où part la voiture de Guillaumes. André Delombre et moi sommes aujourd'hui les seuls voyageurs, aussi le conducteur nous donne-t-il le temps d'aller visiter le chef-lieu d'un des trois arrondissements des Alpes-Maritimes. Oh ! l'insignifiante bourgade, dans un site sans couleur et sans vie ! Un quartier neuf bâti au bord du torrent de la Roudoule, où sont les cafés et les magasins, accapare toute l'animation de la cité. Une porte donne accès dans la ville ancienne, adossée à un rocher montrant des restes de forteresse au sommet. Les écuries où sont enfermés mulets et ânes sont au-dessus des logements humains, on conduit les animaux par

des rampes accolées aux habitations. Le paysage immédiat est d'un gris sale ; sous le pont, la Roudoule coule en maigre filet d'eau colorée par son passage sur les schistes rouges. Telle est cette sous-préfecture de 1.200 habitants (1).

Rejoignons la diligence ! Elle nous fait remonter le Var entre de grises hauteurs sous lesquelles une zone régulière de verdure indique les irrigations. On trouve encore des oliviers, mais rares et d'une teinte presque noire.

Ce pauvre pays est en voie de transformation. Le thalweg du Var, prodigieusement large, a été rétréci ; la route parcourt la rive droite sur une digue défendue par d'énormes blocs de béton ; entre elle et la base de la montagne de Gourdan, on a isolé une plaine large de 500 mètres en moyenne et longue de 5 kilomètres. Pendant les crues, quand le Var est chargé de matières terreuses, on conduit les eaux par des vannes dans une série de plans de retenue. La conquête est assez avancée, il y a déjà beaucoup de champs

---

(1) Elle s'est dotée d'un étrange monument, statue énorme de femme nue, aux formes opulentes. (*Note de la 4e édition.*)

Puget-Théniers n'avait plus que 1.166 habitants en 1911 et remonta à 1.252 en 1921. Le chemin de fer a été prolongé jusqu'à Digne ; cette ligne est décrite, jusqu'à Annot, de la page 236 à la page 241.


Castellet les Sausses
la Croix
le Villars
923
Col de Soumaure
Soumaure
Pont Noir
le Lacs
le Puy
Entrevaux
CT
Glandève
PUGET THENIERS
Ville Passon
le Plan
1079
922
669
793
330
Les Grottes
Mt. Gourdan
Col de Rigoudon

cultivés, le reste est transformé en roselières. En ce moment, des ouvriers sont dans la vase jusqu'à mi-jambe pour couper les roseaux, d'autres forment des bottes qui seront vendues aux rempailleurs de chaises. Cette récolte donne un peu de vie au morne paysage.

Au fond apparaît une ville, commandée par de grandes constructions au sommet d'un rocher. C'est Entrevaux. En avant, dans la plaine colmatée, sont des cultures assez belles ; le trèfle et la vigne croissent dans le sable vaseux. Il y a là des habitations assez nombreuses mais espacées et des ruines informes. C'est le hameau de Glandèves, peuplé d'une quinzaine d'habitants, et qui, jusqu'à la Révolution, fut le chef-lieu d'un diocèse. La ville primitive, *Glandeva,* ayant été détruite par le Var et par les Sarrasins, les habitants allèrent créer Entrevaux, où l'évêque et le chapitre résidèrent, mais le nom de diocèse de Glandèves persista. L'évêché rapportait 10.000 livres à son titulaire, autant que Grasse, plus que Vence.

Glandèves était à la frontière provençale, comme Puget-Théniers était à la frontière de Nice. A la Révolution, toute trace officielle de son existence disparut, l'évêché fut supprimé et Entrevaux devint chef-lieu d'un canton des

Basses-Alpes, tout en restant, comme ville forte, la clef de la Provence en face du roi de Sardaigne.

Pauvre forteresse et clef bien fragile, mais si curieuse et amusante ! La campagne était aride, les habitants l'ont peuplée de cabanons, plantée de vignes et de figuiers. Les cabanons et de petites villas viennent jusqu'au Var, bordé de saules pleureurs ; les fenêtres sont couvertes de haricots rouges et de courges grimpantes. La ville, toute menue, est enfermée dans une enceinte crénelée flanquée de bastions, percée de meurtrières, reliée à la rive droite par un pont fortifié. Le mur couronne une falaise rongée par le Var, un ravin est franchi par les arceaux d'un aqueduc. De la ville, un chemin raide monte au flanc du rocher jusqu'au château ; sur ce chemin s'échelonnent une vingtaine de portes crénelées d'un effet singulier.

Pour passer sur le pont, il faut franchir une porte à mâchicoulis ; à l'autre extrémité est une seconde porte à pont-levis, accostée de tours entre lesquelles se dresse un pavillon également couronné de mâchicoulis. On entre alors dans la rue principale, très courte, dallée en pierre de taille. Les autres voies, pavées de galets, raides et sinueuses, descendent au Var.

Assise ainsi sur le roc, à demi entourée par le Var, ceinte de ses remparts munis de tourelles en poivrière, dans un bassin de beaux oliviers, au-dessous de l'étonnante arête de rochers sur lequel le fort est juché, Entrevaux est un des plus amusants joujoux militaires que l'on puisse voir. L'officier qui commande la minuscule garnison doit parfois se croire un haut baron du Moyen Age (1).

Entrevaux réunit à peine 800 habitants dans son enceinte (2). Le reste de ses 1.400 âmes est réparti dans une banlieue à laquelle les fermes et les petites villas donnent un certain charme. La rive gauche du Var, en amont, est plantée d'oliviers; la rive droite a beaucoup d'amandiers parmi les vignes ravagées par le phylloxéra. Autour des maisons, les arbres fruitiers sont nombreux. Ce bassin de cultures assez étendu s'appelle le Plan; il finit brusquement par une gorge resserrée entre deux rochers, reliés par l'arche unique d'un pont — le Pont Noir — qui ne manque

(1) Entrevaux est devenu le siège d'un corps pénitentiaire, dite section spéciale, qui a remplacé une des compagnies de discipline d'Algérie.

(2) 1.657 habitants en 1901, dont 655 de population municipale agglomérée. En 1911 il n'y en avait plus que 1.239 dont 598 dans l'agglomération, la garnison comptait pour 140. En 1921, on en recensait seulement 1.020 dont 550 pour la troupe.

pas de pittoresque. Le Var a coupé une étroite arête jaune, semblable à une immense latte.

Le paysage est grandiose, après la coupure. Le Coullomb ou Colomp, très large, venant des riantes vallées d'Annot, semble la rivière maîtresse, le Var l'atteint en débouchant d'une fissure semblable à celle du Pont-Noir. Le Colomp s'étale entre un versant boisé et une chaîne de roches rougeâtres d'un grand effet. Au fond, de grises montagnes ferment la vallée.

La route de Guillaumes traverse un tunnel, puis franchit le Var sur un pont moderne à côté d'un vieux pont délabré — le Pont de Gueydan. Et l'on remonte la gorge, étrange décor de montagnes pelées. Sur un piton apparaissent les maisons rouges de Castellet; au-dessous, le village neuf se groupe autour d'une église blanche. Les amandiers sont nombreux, les oliviers plus rares; on en aperçoit encore quelques-uns autour de Daluis, en vue des premiers rochers rouges des gorges de Guillaumes, mais les noyers et les saules dominent.

Daluis, où l'on entre de nouveau dans les Alpes-Maritimes, est la table d'hôte pour les voyageurs de la diligence; les gens sont empressés, mais bien sale est l'auberge ! nous en sortons avec un soupir de soulagement.

A peine en route, on aperçoit les premiers schistes rouges, prolongement de la constitution géologique que nous avons rencontrée à Saint-Sauveur-sur-Tinée et aux gorges de Cians. D'abord ils se mêlent aux calcaires très blancs, se heurtent à des vignobles assez verts et bientôt deviennent dominants. Le Var se creuse dans cette roche ardente un lit d'une effrayante profondeur. La route, au lieu de suivre le fond du cañon, s'élève vers la lèvre de l'abîme; hardiment tracée, bordée de parapets, elle permet de contempler ce paysage extraordinaire de falaises et d'aiguilles d'un carmin sombre.

Aucun site ne m'a encore frappé de la sorte [1]. La route contourne un énorme ravin d'un rouge puissant, avec des entablements et des à-pics formidables; un viaduc blanc taché de rose enjambe la tête de ce val fantastique. Il y a des dislocations, des stratifications, des mélanges indescriptibles de couches rocheuses. La route est ensuite taillée entre de hautes parois et l'on débouche au bord d'un abîme hérissé d'aiguilles, de pilastres, de colonnes, sur lesquels

(1) Les roches rouges de cette formation permienne se retrouvent en Rouergue (Voir à ce propos le 35e volume) et dans le pays de Salagou, près de Lodève (36e volume primitif), passages qui trouveront place dans le 74e volume (sous presse).

des lichens pâles et des herbes d'un vert tendre mettent des teintes douces. Au delà surgit une cime calcaire hérissée de clochetons dominant cet étrange chaos de plissements et d'encorbellements, ces couloirs d'éboulis, semblables à des torrents de sang. Dans les parois s'ouvrent des tunnels; l'un d'eux est éclairé par trois lampes. A l'entrée du troisième souterrain, on surplombe à pic la surprenante gorge, ses pyramides, ses marches gigantesques. Au fond, le torrent, d'un vert sombre, est emprisonné dans ses parois sanglantes. Les détours de la route sont nombreux et brusques, le Touring-Club l'a jalonnée pour éviter les accidents.

Il y a neuf tunnels, séparés par des ponts jetés sur des abîmes vertigineux, dominant les roches rouges dont la teinte est encore relevée par les touffes d'une variété de thym à fleurs blanches et par des plaques épaisses de verdure accusant tous les détails de ces masses isolées, curieusement chantournées, sculptées ou érodées.

Un dernier tournant et les schistes rouges disparaissent pour faire place à des calcaires taillés en obélisques. Les monts s'écartent, voici de la vigne et des noyers. Désormais la teinte rouge des schistes ne se montre plus qu'à l'état de rognons ou de poches. Ce système géologique con-

vulsé a attiré les chercheurs ; ils ont fouillé et trouvé du cuivre, mais l'exploitation régulière ne s'est pas faite. La région réserve peut-être des richesses : sur plusieurs points on rencontre des métaux, du plomb argentifère et du soufre surtout. Près de Puget-Théniers, à la Croix, une mine occupa 400 ouvriers.

Voici un petit bourg, Guillaumes, encore entouré de débris de remparts. Dans cette enceinte sont 400 habitants [1], le reste de la population est épars dans les hameaux bordant le Var et la Trébi. Une église avec tour carrée surmontée d'une flèche de pierre, les fières ruines d'un château et de remparts sur un rocher, donnent encore à cette maigre cité une pittoresque allure. Mais les maisons sont grises, tristes, couvertes en bardeaux de mélèzes. Le roi de Sardaigne, dont Guillaumes fut la forteresse, n'aurait pas osé se gausser d'Entrevaux. Celle-ci paraît autrement belliqueuse !

Annot. Mai 1913.

Le chemin de fer de Nice à Digne, qui long-

---

(1) 1.132 habitants en 1911, dont 459 agglomérés; 852 en 1921, dont 377 dans l'agglomération.

temps eut son terminus à Puget-Théniers, est maintenant ouvert entre l'humble sous-préfecture et Saint-André-de-Méouilles. Il a permis aux habitants du littoral recherchant, l'été, le séjour des hautes vallées, d'atteindre rapidement Annot où l'on ne parvenait autrefois que par de longs et pénibles trajets en diligence. Le voyage est donc plus facile à travers une région fort curieuse rappelant, toutes proportions gardées, Montpellier-le-Vieux et le bois de Païolive [1] dans un climat moins ardent.

Jusqu'à Entrevaux la ligne de Digne suit étroitement la route, dont elle emprunte un des côtés, elle la borde encore pour pénétrer dans le défilé du Pont-Noir, à l'issue duquel, dans un étroit bassin, le Var se gonfle de la Vaïre. Le site est étrange et superbe par l'aspect des rochers presque à pic. Près du confluent des deux torrents, les pittoresques ponts de Gueydan franchissent le Var, l'un deux, en dos d'âne, est abandonné, l'autre enjambe hardiment le fleuve par une arche unique de 25 mètres d'ouverture. Le Var débouche d'une gorge étroite, la Vaïre d'un défilé hideux par la misère des pentes,

---

(1) Sur Montpellier-le-Vieux, voir le 35e volume du *Voyage en France,* sur le bois de Païolive, le 11e volume.

sublime par la hauteur et la fierté des monts ; un autre pont en dos d'âne, que n'emprunte aucune route moderne, franchit le capricieux cours d'eau.

Au-dessus de la vallée, sur un mamelon abrupt, aux flancs pelés et lisses se groupe étroitement Saint-Benoît où les promeneurs d'Annot vont visiter les ruines de l'abbaye bénédictine qui donna son nom au village et une grotte à stalactites où furent trouvés de nombreux objets préhistoriques. La vallée s'est élargie en un plan ; la Vaïre y reçoit le Coullomb dans un paysage où sont les derniers oliviers de cette zone. Le site devient étonnant au défilé des Scaffarels où débouche la route d'Avignon. Le *plan,* les pentes sont parsemés de superbes rochers ruiniformes, bientôt plus nombreux, en groupes, isolés, en entassements d'une beauté tragique. La route et le chemin de fer courent entre les rocs, franchissent des torrents, traversent des éboulis où les rochers dépassent en grandeur et en caprices de formes ceux même du Sidobre [1]. Tableau admirable et fantastique à la fois que je m'étonne de n'avoir pas vu signaler.

---

(1) 38e volume primitif du *Voyage en France*, chapitres passés au 73e volume (sous presse).

Dans ce chaos étrange de rochers gigantesques entre lesquels de grands châtaigniers étendent leur ramure est la gare d'Annot, si fréquentée pendant la saison chaude. Le bourg, tout proche, est une poignée de toits gris d'où surgissent la vieille église Notre-Dame, une tour féodale, des débris de forteresse. En dehors de ce centre aux logis médiévaux, reliés par des arceaux, aux portes ogivales, s'est formée une ville neuve de villas et d'hôtels. Autour de la modeste cité de grands platanes, des noyers, des châtaigniers, offrent leur ombre aux promeneurs.

A l'entrée, dans la direction de Puget-Théniers, un joli édicule isolé, appelé le Baptistère d'Annot, abrite une croix. Le petit monument est de fort gracieux aspect dans ce paysage de rochers, de cité vieillotte et de riantes habitations modernes. Un canal dérivé de la Vaïre répand la fraîcheur.

Les entassements de rochers devaient servir à la défense : les blocs à l'ouest de la ville sont plus énormes encore, parsemés dans un désordre inexprimable : l'un deux est entaillé de degrés conduisant à des restes de constructions, d'autres, jetés sur des culées naturelles, forment un pont. Il est peu de sites plus saisissants que ces

abords d'Annot où les châtaigniers, les amandiers et les noyers atténuent heureusement la sauvagerie d'un sol bouleversé.

Route et voie ferrée remontent le couloir de la Vaïre aux pentes douces sur la rive droite, où le torrent arrive des prairies, aux parois raides sur la rive gauche couverte de blocs émoussés par les agents atmosphériques. Dans une sorte de cirque un village morose, Fugeret, borde la route, le chemin de fer décrit au-dessus un tracé extraordinaire, rappelant en petit la ligne du Saint-Gothard; par deux fois, pour s'élever, il se replie sur lui-même, passe à l'aide de superbes travaux d'art sur la voie que l'on a déjà parcourue pour retrouver la vallée de nouveau rétrécie. Au couchant s'allonge la puissante arête du Pic de Reng, haute de 1.977 mètres, qui s'abaisse par ressauts jusqu'à la dépression où le village de la Colle-Saint-Michel groupe ses rares maisons. C'est un des plus froids des Basses-Alpes car l'altitude de ce couloir est encore de 1.506 mètres.

La voie ferrée, pour éviter la montée du col, va de la vallée de la Vaïre à celle du Verdon par un tunnel long de 3.500 mètres après avoir passé au pied de Méailles, qui couvre de ses hauts pans de maisons le sommet d'une roche

à pic. Pour accéder au tunnel, le chemin de fer multiplie les travaux d'art, nombreux aussi sur le parcours de la route qui s'élève à la Colle-Saint-Michel.

La partie de la ligne comprise entre le tunnel de la Colle-Saint-Michel et Digne, n'est pas moins intéressante. Je la décrirai dans un autre volume consacré aux Basses-Alpes. Nous en avons achevé la visite avec mon fils Maurice, lieutenant de chasseurs à pied, qui parcourait avec un intérêt passionné ces vallées où séjournent chaque été ses camarades alpins [1].

---

(1) Le trajet sur la ligne de Digne, depuis le débouché du grand tunnel sur le Verdon, est décrit dans le 81e volume du *Voyage en France* (3e édition de l'ancienne 12e série) (sous presse).

Maurice Ardouin-Dumazet est tombé à 26 ans, en Alsace, capitaine au 15e bataillon de chasseurs. Il repose dans le cimetière militaire de Moosch où sa dalle funéraire reproduit sa dernière citation.....: « officier d'une haute intelligence et d'une bravoure merveilleuse. » L'excursion que nous achevions en 1913 dans les Alpes-Maritimes, fut la dernière accomplie avec moi pour le *Voyage en France*.

XV

AVEC LES CHASSEURS ALPINS [1]
ENTRE TINÉE ET VÉSUBIE

Voyage nocturne au long de la Tinée. — De Saint-Sauveur au Valdeblore. — Le camp des Granges de la Brasque. — En route pour le Tournairet. — La corniche du Caire Gros. — Les alpins italiens. — Les chasses du roi d'Italie. — Sur le Tournairet. Le panorama. — Vers Utelle. — Le Brech et ses précipices. — Utelle. — La madone d'Utelle.

(*Carte de l'État-major:* feuille de Nice N.-O.; Saint-Martin-Vésubie S.-O., S.-E.)

Saint-Dalmas-en-Valdeblore. Juillet.

Par une nuit merveilleuse j'ai de nouveau parcouru la route remontant la Tinée [2]. La lune n'était pas levée encore lorsque la diligence a quitté la gare qui porte le nom du puissant torrent. Lorsque la chaussée pénétrait dans un des tunnels qui se suivent on avait un peu de lumière,

---

(1) Les pages qui vont suivre sont détachées de récits de manœuvres alpines, publiés en 1899 dans le *Figaro* et en 1903 dans le *Journal*, récits d'où l'auteur a supprimé les détails purement techniques et militaires.

(2) Voir le chapitre XIII. (Depuis cette époque ont été construits les tramways électriques qui remontent les deux vallées.)

grâce aux lampes fixées aux parois. Entre chaque souterrain le Var, large, rapide, bruyant, miroite mystérieusement au fond d'une formidable fissure ouverte entre les montagnes à pic, déchiquetées, où les rochers se hérissent en aiguilles.

A l'issue d'un tunnel, un autre torrent débouche d'un abîme plus sinistre encore : la Tinée.

Désormais la route remonte cette rivière, collée aux parois surplombant les eaux qui écument. On exécute de grands travaux pour capter la force motrice qui alimentera en électricité les tramways destinés à desservir ces vallées (1). Les eaux sont dirigées en tunnels au point de chute. Les ouvriers ont installé des campements partout où le rocher laisse un peu d'espace, leurs feux de bivouac produisent un effet étrange.

La lune va bientôt émerger, déjà elle éclaire le haut de la lèvre de roches et dessine d'inquiétants profils de sommets qui semblent prêts à s'écrouler. Malgré l'obscurité profonde encore dans le cañon, je distingue les grilles acérées qui protègent les abords de la cluse de Bauma-Negra aux parois percées de meurtrières, d'embrasures, de barbettes. La Tinée, resserrée dans

---

(1) Lignes aujourd'hui ouvertes jusqu'à Saint-Martin-Vésubie et Saint-Sauveur-de-Tinée, etc.

un lit de 4 à 5 mètres à peine, roule des eaux laiteuses et jette de rauques hurlements.

Le défilé toujours rébarbatif est, en pleine nuit, inquiétant et sinistre. Il était infranchissable jadis, l'homme l'a forcé par le pic et la mine mais en s'efforçant de conserver l'obstacle à l'aide de batteries et de casemates et en créant sur la montagne le fort du Picciarvet.

Enfin la gorge s'entr'ouvre. La Tinée n'est plus emprisonnée, elle coule, toujours frémissante, entre deux minces ourlets de culture. Et la lune se montre, faisant miroiter au flanc des monts les feuillages argentés des oliviers, faisant ressortir les touffes sombres de figuiers. Les lucioles, de leur vol inégal et saccadé, tracent des sillons et des éclairs de feu dans les broussailles et les rochers.

Quand il y a un peu d'espace, lorsque se détache un chemin conduisant aux hameaux supérieurs, une auberge de rouliers illumine la route. Sous la véranda de branchages ou de toile, éclairés par une lampe suspendue, des soldats: artilleurs, chasseurs, lignards, jouent aux cartes. Un parc de fourgons est établi dans un champ; les mulets immobiles, attachés à la corde, semblent écouter la rumeur du torrent.

Pas un village sur la route, les groupes d'ha-

bitations se juchent au sommet de rochers en apparence inaccessibles. Sous la clarté de la lune baignant leurs murailles blanchies, dominées par la tour svelte de l'église, ils prennent des splendeurs de féerie. On dirait des palais enchantés baignant dans l'éther. Hélas! ces palais sont de croulantes masures où, sur des grabats et de la paille, officiers et soldats cantonnés se retournent avec frénésie pour échapper aux morsures de minuscules ennemis.

Sous le village de Clans, un hameau, le Pont-de-Clans, groupe enfin quelques maisons et des auberges.

Aussitôt les gorges recommencent, interminable se poursuit la route suspendue très haut au-dessus du torrent. Des rochers se dressent, livides, les rayons de la lune en font crûment ressortir des saillies. Pendant une heure et demie la diligence roule dans l'abîme, une torpeur nous saisit durant le trajet dans ce farouche paysage.

Enfin voici des murmures d'eaux plus apaisées. Au flanc des monts de grands châtaigniers étendent leur ramure au bord de la Tinée où d'autres torrents viennent affluer. Une petite ville apparaît, toute blanche, divinement belle sous la clarté lunaire de minuit. C'est Saint-Sauveur. Au

matin, l'impression de grâce et de douceur s'atténuera.

Cependant le site est beau. Quand je suis réveillé par le pas des chevaux et le roulement des pièces d'une batterie d'artillerie, les hautes cimes revêtent une saisissante splendeur. Les pentes sont divisées en terrasses, cultivées en jardins et en céréales croissant à l'abri des châtaigniers, des oliviers, des figuiers, des pêchers; entre les arbres se blottissent des chalets gris. Plus haut c'est le roc dont chaque ressaut porte un tapis de moisson blondissante. Plus haut encore, dans les nuages, se devinent les premiers sapins.

Saint-Sauveur est animé par les troupes. Le général Metzinger, commandant du corps d'armée, y a établi son quartier général; il doit se porter dans le massif du Tournairet pour diriger les manœuvres.

Je suis parti avant les soldats, pour aller coucher à Saint-Dalmas, chef-lieu de la commune de Valdeblore, oasis délicieuse au sein de monts sévères. Un chemin muletier construit par les alpins du 7e chasseurs relie Saint-Sauveur à cette haute vallée, il court au bord de sinistres abîmes excavés dans les schistes rouges et les calcaires argileux; mais quand on a atteint le village de

Rimplas, assis, telle une forteresse, au sommet d'un mont conique très étroit, un ample et harmonieux bassin se dessine. Au fond, des vignes, plus haut une épaisse futaie de châtaigniers centenaires ; des ruisseaux d'eau vive arrosent des pelouses d'une délicieuse fraîcheur.

Quatre villages, plusieurs églises s'étagent jusqu'au col donnant accès dans la vallée de la Vésubie. Vers le sud une haute montagne boisée ; au nord de belles croupes gazonnées ; celles-ci, malgré leur pente inclinée sur notre territoire, sont italiennes. En ce moment même des patrouilles d'alpins les parcourent.

J'écris ces notes dans une des baraques du camp du Tournairet, aux Granges de la Brasque, au sein d'une des plus verdoyantes vallées ou plutôt, conque des Alpes-Maritimes, abîme tapissé de sapins, de mélèzes, de pelouses d'une indicible fraîcheur, contrastant avec les hautes roches nues qui le dominent. Le camp est l'installation permanente des détachements chargés de la construction et de l'entretien des chemins, dans la citadelle naturelle formée par ce nœud orographique du Tournairet, d'une si grande importance. Là coulent des fontaines assurant abondamment aux troupes l'eau nécessaire,

tandis que les crêtes ne possèdent pas la moindre source.

Gagner le Tournairet n'est pas entreprise sans fatigue. De quelque point qu'on aborde cette superbe cime, il faut de longues heures de marche. Parti hier matin à 4^{h} 30 de Bolline, un des hameaux du Valdeblore, je n'atteignais le sommet qu'à 9 heures et le petit âne qui me portait avait marché sans arrêt. La partie la plus pénible de la route est l'ascension du piédestal sur lequel le sommet du Tournairet et les monts voisins font l'effet de médiocres collines. Quand on a achevé de parcourir le riant Valdeblore, ses villages de Bolline, la Roche et Saint-Dalmas, commence la raide ascension par un chemin pierreux. Un homme attend, anxieux, à un angle du chemin. Il espère le passage des troupes, dans l'espoir de vendre deux paniers d'edelweiss qu'il est allé cueillir dans les Alpes d'Italie, sur des parois où l'on ne parvient qu'en se suspendant à des câbles. Les troupiers achètent volontiers la fleur des glaciers pour l'envoyer chez eux comme souvenir.

De détours en détours le chemin sort enfin des pentes pierreuses. Voici la forêt de mélèzes moussus sous lesquels croît un doux gazon. Bientôt la colonnade des arbres fait place aux

pâturages fleuris et l'on atteint une crête juste assez large pour le sentier. A droite un abîme de bois et de rocs au fond duquel on distingue tout le Valdeblore ; à gauche, un vallon étendu à une profondeur énorme sous des pentes presque à pic. Là naît le torrent de Venanson. Ce passage pourrait être fermé par quatre hommes. Puis encore des mélèzes, une rampe raide et une nouvelle corniche dans laquelle s'ouvrent d'insondables ravins.

De cette sorte de rempart reliant le Caire Gros, sommet de 2.139 mètres d'altitude, et un mamelon à peine moins élevé, on jouit d'une vue immense. Le sentier court à 2.000 mètres environ. Au delà du Valdeblore, qui se creuse à 700 mètres au-dessous de nous, se dressent, comme un écran, les hautes cimes laissées à l'Italie, bien que leur face sud soit le versant français, et s'abaissant par le vallon de Millefuons parsemé de charmantes vasques lacustres.

Cette sorte d'éventail de montagnes constitue une des fameuses chasses du roi d'Italie. Elle fut louée 500 francs à M. Bischoffsheim, député de Nice. Les Italiens, dans cette contrée, sont comme prisonniers. Leurs alpins ne peuvent tirer leur subsistance des villes du Pô, aussi doivent-ils acheter la farine à Saint-Sauveur, en

territoire français. Plus difficile encore est leur situation à l'est. Là ce ne sont pas seulement des crêtes rocheuses qu'ils tiennent sur notre versant, mais de grands champs de neige et de glace, des pics énormes, des lacs, des vallons déserts ou plutôt des abîmes. Tel est ce massif de la Madone des Fenêtres, du Mercantour et du mont Clapier, laissé au roi d'Italie pour qu'il puisse chasser le chamois et le bouquetin.

Du côté français, la plus haute cime est, à l'ouest, une montagne verdoyante, s'effilant en cône, le mont Monnier, dressé à plus de 2.800 mètres et sur lequel est un observatoire [1]. Malgré l'altitude, il n'y a plus de ce côté que deux ou trois plaques neigeuses. Plus à l'ouest, des monts confus, d'aspect âpre et sévère.

Je me suis arraché à ce spectacle pour reprendre le chemin du Tournairet. Il court au-dessous de la crête, au flanc de pentes fort inclinées, presque des escarpements. Malgré le bon état du sentier dû à la main-d'œuvre militaire, il est précieux de ne pas être sujet au vertige. Aussi comprend-on l'admiration des montagnards pour le général Garnier des Garets qui,

---

(1) Voir les premières éditions du 12e volume (*Petites Alpes de Provence*) et le 81e (*Grandes Alpes de Provence*).

au temps où le passage n'était pas encore amélioré, allait au galop de son cheval sur cette corniche artificielle où le moindre faux pas serait la mort. Là se creusent, effrayants, les vallons de Marain et de Clans.

Enfin, après une longue demi-heure de cette course pendant laquelle on est parfois comme suspendu en équilibre sur les deux vallées de la Tinée et de la Vésubie, voici des mélèzes, plus rares ici, noyés dans les épicéas. La flore du gazon est merveilleuse ; le rhododendron présente encore des massifs fleuris. D'arête en arête, j'atteins le pied de l'énorme butte de grès et de granit qui forme le sommet du Tournairet.

Des arbres fracassés par la foudre, des blocs entassés, des touffes de rhododendrons couvrent un petit plateau d'où un sentier monte au sommet, marqué par la tourelle de pierre sèche supportant un signal indiquant les quatre points cardinaux.

Ce n'est pas la cime culminante du massif, entre Tinée et Vésubie. Le Tournairet avec ses 2.083 mètres est dépassé par le Caire Gros (2.105) et le Cialancia (2.098). Mais, grâce à son isolement superbe, cette montagne aux flancs boisés, se terminant en cône, est un des plus

beaux observatoires des Alpes. Elle trône au centre d'un cercle immense de grands monts.

En prenant le Monnier comme point de départ, on voit successivement se dérouler les Alpes de Barcelonnette, les Alpes de Provence où le Var, le Verdon et l'Esteron se creusent d'immenses fissures, la chaîne dominant à l'ouest la vallée de la Tinée, le lit inférieur du Var, énorme bande d'eau et de sables fauves allant jusqu'à la mer étincelante bordée par les ardents sommets de l'Esterel. Voici maintenant les monts de Nice et de Monaco, les hautes forêts de Peira-Cava, les montagnes de l'Authion, le puissant massif italien de Tende, la vallée de la Vésubie aux beaux villages, puis les pics et les glaces du Mont Clapier et du Mercantour.

C'est un incomparable tableau d'une splendeur et d'une majesté que la plume ne saurait rendre. Le Tournairet est aussi une vigie regardant l'Italie, surveillant tous les passages. C'est encore une citadelle formée de sommets reliés par des corniches où deux sacs de soldat fermeraient le passage.

Cette série de positions a pour réduit, au-dessous des confluents du Var, de la Tinée et de la Vésubie, la belle montagne couronnée d'un plateau appelée la Madone d'Utelle.

Utelle. Juillet.

Ayant à envoyer au *Figaro* une dépêche décrivant la manœuvre à laquelle je venais d'assister, j'ai dû descendre du Tournairet à Roquebillière. Au point du jour, j'ai fait de nouveau l'ascension de la montagne; le sentier gravit de rudes pentes pierreuses dans un cirque semblable à un entonnoir; s'il est pénible, il n'offre aucun danger. Il y a bien, çà et là, d'inquiétantes parois, au flanc de précipices profonds de quelques centaines de mètres, mais il faudrait de la bonne volonté pour y rouler. Après quelques heures d'ascension fatigante, je retrouvais le sommet, animé cette fois par la présence d'un poste installé sous un abri de branches de sapin, entouré d'une corbeille de plantes alpines aux couleurs triomphales, de rhododendrons éclatants, dominée par un superbe lys martagon d'un jaune orangé.

Mais nous n'avons rien vu de la manœuvre qui avait pour but la possession du massif, le canon et la fusillade tonnaient loin; il eût fallu cinq heures de marche pour atteindre le Valdeblore où l'opération se déroulait. Je dus me résigner

à abandonner la cime et gagner Utelle où je devais trouver le télégraphe.

C'était quatre heures de marche, par un chemin excellent, me disait-on, mais que ne connaissait pas le muletier qui devait me servir de guide. Nous descendons au camp des Granges de la Brasque, passons devant la merveilleuse fontaine d'eau glacée, aménagée par le génie militaire, et pénétrons dans la forêt superbe, où murmurent des sources. Chemin idéal, bientôt trop en pente, mais Utelle est très en contre-bas, à 800 mètres seulement.

La descente n'est pas continue ; au delà d'un hameau, où les Alpins travaillent à établir une route carrossable, nous retrouvons la solitude. De larges pentes nues, rocheuses, presque à pic, aboutissent à des thalwegs de torrents étalés à mille mètres en contre-bas. Qu'une pierre roule sous le pied d'un mulet et l'on ferait une effroyable glissade. Le sentier muletier est une corniche de 30 centimètres de largeur. Quelques équipes de chasseurs le nettoient, enlèvent des blocs de rocher, comblent des trous, font une piste dans les couloirs d'éboulement. Par ce passage plutôt désagréable nous atteignons le Brech d'Utelle.

Ce mont, à forme de mitre d'évêque, est un

rocher d'apparence inaccessible dont la cime est à 1.603 mètres. Abrupt, hargneux, il se dresse en obstacle sur l'étroite croupe centrale. Là-haut, cependant, monte le sentier dominant, à pic en apparence, le flot de la Vésubie coulant à mille et quelques mètres au-dessous. Dame ! j'ai abandonné mon mulet et, précautionneusement, tenant le muletier par la manche, ai gravi le rocher avec une prudence de Peau-Rouge. Le mulet lui, grimpait à son aise, broutant de pauvres herbes croissant dans les interstices.

Et l'on monte, l'on monte ! Le vertige stupide me prend. J'envoie le guide conduire le mulet de l'autre côté et s'assurer si le sentier s'améliore. Alors, je m'assieds dans une sorte de couloir, d'où je ne verrai pas le précipice, me semble-t-il. Horreur, le rocher repose sur deux blocs et constitue une lucarne d'où l'abîme paraît plus effrayant encore. Le muletier revient et, pour me réconforter, avoue qu'il n'oserait ramener son mulet par le même chemin. Il me conduit par la main et me fait monter jusqu'à un petit col, presque un sommet.

Ici le spectacle change ; c'est encore un précipice, mais si l'on tombait on s'écraserait dans le bassin de la Tinée et non dans celui de la Vésubie. Satisfaction pour les géographes ! C'est

pourtant moins raide sur ce versant, mais suffisant encore pour donner le vertige.

Nous descendons le revers ouest du Brech. Alors, commence une dégringolade étonnante contre une haute paroi de rocher, le sentier lui-même n'est que roc. Au bas du premier ressaut on ne peut deviner où l'on est passé. Ce n'est pas fini ; le chemin devient meilleur, large, soutenu par des murs, mais sans parapet, accroché au flanc d'une autre montagne de rochers ruiniformes, à qui son aspect a valu le nom de Castel Gineste. Quand on l'a tourné, après une demi-heure de marche au sein de rochers aveuglants par l'intense réverbération, il faut descendre une sorte d'échelle de roc amenant en vue d'Utelle. Il semble que l'on va atteindre le bourg, mais les quarts d'heure se suivent. Enfin, après trois heures de marche, voici les premiers arbres : des pins, une cigale les habite et emplit le val de son bruit strident. Elle annonce la vie. Je comprends cette fois que les félibres aiment cette bestiole.

Après quelques heures de repos à l'auberge d'Utelle, où les généraux Metzinger et Zedé m'ont accueilli avec leur courtoisie habituelle, j'ai dû entreprendre une nouvelle ascension,

moins rude cette fois, pour aller à la Madone d'Utelle, chapelle qui couvre le plateau étendu à 1.174 mètres seulement, mais si bien détaché du reste du massif qu'il constitue un des plus merveilleux observatoires des Alpes Maritimes. La Madone est un lieu de pèlerinage où la foule viendra dans quelques jours, le 15 août. En ce moment, le site est animé seulement par un poste d'alpins. L'état-major du corps d'armée, quelques officiers, se sont installés à l'entrée du sanctuaire. Ils passeront la nuit là, roulés dans des couvertures, pour attendre l'attaque de ces positions qui virent les prouesses étonnantes de Masséna. Le mouvement doit se déclencher avant le point du jour; afin d'y assister, je m'installe, moi aussi, pour dormir sur le gazon ras.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

Pour faciliter les recherches, les noms des départements sont désignés par des lettres majuscules, les chapitres concernant un département sont indiqués par des chiffres romains.

Les noms de provinces, petits pays de l'ancienne France, régions naturelles et colonies sont en caractères gras.

Les chiffres gras indiquent les parties du volume plus spécialement consacrées à la description des sites ou des centres d'habitation.

Les industries et les cultures sont désignées par des lettres italiques.

Toutes les autres indications, noms de lieux, de montagnes, de pays étrangers, sont en caractères ordinaires.

Les noms de lieux : villages, hameaux ou accidents du sol dans les îles, sont suivis du nom de l'île qui les renferme.

Pour le département, se référer à ce nom, à sa place habituelle.

A

B

C

D

E

F

G

V

Z

TABLE DES CARTES

TABLE DES MATIÈRES

V — Villefranche et le cap Ferrat

VI — La Petite-Afrique et la Corniche

VII — La principauté de Monaco

VIII — Beausoleil, le cap Martin, Roquebrune et Menton

IX — Nice, camp retranché

X — La Roya française

XI — De Menton aux Mille-Fourches

XII — La Vésubie

XIII — La Tinée

XIV — Les gorges du Var

XV — Avec les chasseurs alpins entre Tinée et Vésubie

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

NANCY - PARIS - STRASBOURG



Description complète de la France, en plus de 90 volumes, dont 81, consacrés à la Province, ont paru ou sont sous presse ; les autres, consacrés à Paris, ou provenant de dédoublements après accroissement de texte, sont en préparation.

(Quatorze volumes décrivent les départements envahis pendant la guerre.)

Volumes in-12 de 300 à 500 pages, avec cartes et croquis.
Chaque volume, broché, 5 *fr.* 75. — *Élégamment relié,* 7 *fr.* 50

La Guerre n'a pas enrayé le succès du **Voyage en France.**

La Patrie devenant plus chère à ses enfants, ceux-ci ont voulu la mieux connaître, et c'est aux livres de M. Ardouin-Dumazet qu'ils ont recouru. Aucun ouvrage ne saurait leur être comparé, pour l'étendue, l'ampleur, la variété et la clarté des descriptions. C'est un véritable monument élevé à la France, œuvre de trente ans de patientes explorations, œuvre profondément personnelle accomplie sans défaillance, par un écrivain qui s'est imposé de parler seulement de ce qu'il a vu. Et il voulut tout voir.

Le **Voyage en France** sera d'autant plus précieux désormais qu'il évoque, au milieu des ruines de nos départements de l'Est et du Nord ravagés par la barbarie germanique, ce que furent ces pays si vivants et si riches. Les volumes consacrés à ces régions sont et seront conservés dans leur forme primitive pour rappeler ce qu'étaient ces régions avant l'effroyable cataclysme. L'auteur s'est borné, au fur

et à mesure des rééditions, à donner un court historique des événements qui se sont déroulés dans la partie de territoire à laquelle le volume est consacré. C'est ainsi que les principaux actes de la bataille de la Marne sont dès maintenant rappelés dans la 42e série (le Valois) et la 43e (la Brie).

Il en est de même pour les événements de guerre en Alsace et en Lorraine. L'étendue de ces pages nouvelles a amené le dédoublement des trois séries qui furent consacrées aux ***Provinces perdues***, titre sous lequel parurent, en 1907, les volumes sur la Haute-Alsace, la Basse-Alsace et la Lorraine messine, que M. Ardouin-Dumazet avait pieusement voulu faire entrer dans le *Voyage en France*. Ces pays sont revenus à la Patrie française, ils conservent leur place dans l'ensemble, mais sous un autre titre : **Les Provinces délivrées**, et sont désormais répartis en six volumes : 48e et 60e, 49e et 61e, 50e et 62e.

Ce n'est pas la seule modification qu'ait subie notre publication. Celle-ci ressemble bien peu à ce qu'elle était au début et a dépassé pour l'étendue toutes les prévisions. Les premiers livres, en effet, étaient simplement la reproduction d'études publiées dans le journal le *Temps* et conçues sur un thème imposé par ce journal ; il s'agissait de faire un tableau de l'état économique du pays vers 1890. M. Ardouin-Dumazet, rompant avec le moule habituel, tenta de faire avant tout œuvre littéraire ; il tissa en quelque sorte les notions économiques et sociales dans des descriptions pleines de couleur et de vie, avec un sens remarquable des paysages et des intérieurs.

Cette forme nouvelle fut une révélation ; les lecteurs du grand journal parisien n'ont pas oublié le succès qu'ils firent à cette rubrique « **Voyage en France** ». La maison Berger-Levrault eut l'idée de recueillir ces études éparses et de les réunir en volumes. Sous cette présentation, le succès ne fut pas moins vif : trois éditions successives des premières séries ont été épuisées.

Les raisons qui avaient amené le directeur du *Temps* à confier ces études à M. Ardouin-Dumazet — approches du renouvellement des traités de commerce — ayant cessé, la publication fut interrompue. Les éditeurs songèrent alors à la faire poursuivre, sur un plan moins étroit que celui imposé par les nécessités du journal. Au lieu de s'appliquer à quelques régions types, le **Voyage en France** devait être désormais un tableau complet de notre pays. Les 3e et 4e séries, consacrées aux îles de l'Océan, donnaient déjà une physionomie tout autre à l'œuvre ; la méthode fut poursuivie à partir des 9e et 10e séries. Dès lors, l'ouvrage prit une large envergure ; l'écrivain eut le courage et la probité de reprendre les séries jugées incomplètes. Il a refait, à vingt ans d'intervalle, l'exploration méthodique des contrées déjà parcourues ; pèlerin passionné, il les a visitées en itinéraires plus serrés et a rapporté de ces visites une abondante moisson nouvelle. Ainsi, la Bretagne, qui comprenait, au début, une partie de la 3e série et les 4e et 5e, a été dotée de trois nouveaux volumes, 51, 52 et 53 qui furent presque aussitôt réédités. Les deux premières sé-

ries ont été refondues, donnant matière à une 56e nouvelle. Les livres sur la région lyonnaise et les Alpes ont été accrus déjà d'un 57e, et des pages en préparation augmenteront de plusieurs, volumes les séries consacrées à la zone frontière de la Suisse et de l'Italie à la Méditerranée. Ces volumes figurent dans la liste qui continue cette notice et donne les sommaires de chacun.

La Provence littorale (13e série) a fourni les éléments d'une 55e série comprenant uniquement les Maures, l'Esterel et les rivages des Alpes maritimes, dont le succès a été, s'il se peut, plus éclatant. Et nos départements du Nord eux-mêmes, à qui manque parfois l'intérêt pittoresque, ont procuré la matière de trois beaux livres au lieu des deux primitifs : un 58e comprend l'Artois, le Boulonnais et les autres petits pays qui constituèrent le Pas-de-Calais.

Depuis longtemps l'auteur projetait d'accroître les pages consacrées à la Normandie (6e série). Le travail est achevé. Une 51e série était prévue, il a été publié, mais il fallut encore un volume devenu le 63e de la collection.

En dehors de ces livres nouveaux, beaucoup d'autres ont été considérablement accrus; ainsi le 27e volume (Bourbonnais et Haute-Marche) ; le 26e (Berri), le 28e (Limousin) et les rééditions en préparation : 11e, 34e, 36e, 37e, 12e, 11e, en partie dédoublés, comportent tant de pages nouvelles qu'ils constituent en grande partie des œuvres inédites que voudront posséder les lecteurs des séries primitives. La carte jointe à cette notice indique par un grisaillé tous les volumes ainsi refondus.

Pareil dédoublement avait été envisagé pour la Lorraine. Le brusque épanouissement du bassin minier de Briey et les progrès de l'industrie dans les Vosges ayant amené M. Ardouin-Dumazet à reprendre la 22e série pour la compléter, les nouveaux chapitres furent si étendus que le volume dut être divisé à son tour. Une nouvelle 22e série est uniquement consacrée au département de Meurthe-et-Moselle et à la partie de la Meuse qui comprend la Woëvre et l'ancien Luxembourg français; elle a reçu pour titre : ***Lorraine Centrale (Plateau Lorrain).***

Au département des Vosges et à la partie vosgienne de l'arrondissement de Lunéville, en Meurthe-et-Moselle, est consacrée une 59e série sous le titre ***Les Vosges***. Ces deux volumes étaient écrits sur place dans les deux mois qui précédèrent la guerre. Par une sorte de prescience, l'auteur venait de parcourir à nouveau tous ces pays auxquels le grand drame allait donner une sanglante illustration.

La Guerre avait entravé la composition des trois derniers volumes consacrés à la banlieue immédiate de Paris. Ces trois séries, 64e, 65e et 66e, achèvent cette vaste description de la France que compléteront plusieurs volumes en préparation sur Paris et de nouveaux volumes provenant du dédoublement de ceux qui doivent être réédités et que l'auteur a fort accrus.

Si M. Ardouin-Dumazet, tout entier à son œuvre, n'a pas cherché à la faire connaître par la grande publicité, les distinctions ne lui ont

pas manqué. A deux reprises le **Voyage en France** a été couronné par l'Académie française. La Société des Gens de Lettres lui a accordé le prix du Président de la République à la première attribution de cette récompense. Le Touring-Club ayant à décerner pour la première fois, en 1904, un prix destiné à favoriser les voyages en France, le lui accorda. *Nul,* disait le rapporteur, *ne remptit mieux que lui les conditions indiquées par les fondateurs, et le véritabte monument qu'il a étevé à notre pays le met en quelque sorte hors de pair.*

La Société nationale, aujourd'hui Académie d'Agriculture, donna, en 1904, sa médaille d'or au **Voyage en France**; le rapport s'exprimait ainsi :

Comme Arthur Young, en 1789, M. Ardouin-Dumazet sait voir et sait bien décrire ce qu'it a vu. En sa compagnie, on éprouve un plaisir extrême à parcourir toutes les provinces de la France.

L'œuvre de M. Ardouin-Dumazet est une géographie nationale, vraiment digne de ce nom, autant sous le rapport des recherches nouvelles et inattendues que de la méthode d'exposition; c'est une œuvre moderne qui constitue un des plus considérables labeurs de ce temps; le style est alerte, ptein de couleur.

La Société de géographie commerciale de Paris, attribuant sa médaille de France à M. Ardouin-Dumazet, expliquait ainsi son choix :

Il y a donc encore des coins insuffisamment connus en France ? Posez cette question devant **M. Ardouin-Dumazet** *! Il vous répondra en vous montrant tes volumes déjà parus de son* **Voyage en France**, *œuvre encore inachevée, sans doute; mais fattait-il attendre encore, après vingt volumes, pour récompenser l'œuvre ? Aucun de nous ne l'a pensé.*

L'auteur nous entraîne de province en province, de ville en ville, d'usine en usine. C'est un tour de France, effectué avec le compagnon le plus aimable, le plus instruit, le plus débrouillard, le plus insatiablement curieux qui se puisse imaginer. M. Ardouin-Dumazet entend étudier de près, voir, toucher, comprendre ce qu'il décrit, ce qui fait qu'une fois en possession de son sujet, il l'expose avec une aisance extrême, avec le talent de se faire lire jusqu'au bout.

La plume est alerte, sans prétention ; pas de phraséologie ; des monceaux de faits et de chiffres, dressés pour l'édification du lecteur par les voies les plus courtes. Pays, mœurs, production industrielle, agriculture, conditions du travail dans chaque localité, tout est passé en revue avec intelligence et sincérité. L'auteur nous appartient surtout par le côté économique et commercial. On sent que l'on a en lui sur ce terrain un guide à qui l'on peut se fier.

L'un de nous a dit que l'œuvre de M. Ardouin-Dumazet était ce qui avait été publié de plus agréable et de plus complet en ce genre sur la France, depuis le célèbre voyage d'Arthur Young, à ta fin du dix-huitième siècle. Les préoccupations de l'auteur moderne sont moins exclusivement agricoles que celtes de son prédécesseur, et Arthur Young

parcourait lentement nos campagnes sur une jument grise, tandis que M. Ardouin-Dumazet use de tous les moyens de locomotion.

Notre auteur a été soldat avant d'être écrivain. Franc-tireur en 1870, il combattit à Dijon, à Nuits, à Vesoul; il s'engagea en 1872 dans un régiment de ligne, passa de là aux tirailleurs algériens, forma une Société de géographie à Tlemcen, fut élu membre de la Société de géographie de Bordeaux et membre correspondant de notre Société. Il était alors caporal. Le suivre dans les nombreuses péripéties de sa carrière m'entraînerait trop loin. Il s'est fait lui-même, il a été un écrivain d'une fécondité extraordinaire, il a enfin composé une belle œuvre sur notre pays : nous lui avons donné la « médaille de France ».

Ce que la Société de géographie commerciale a pensé du **Voyage en France**, la *Société de géographie de Paris* l'avait dit en lui attribuant le prix Félix-Fournier.

M. Ardouin-Dumazet s'efforça donc de faire une étude sérieuse, très documentée et très au courant, en s'appuyant non pas seulement sur ce qui avait été écrit avant lui, mais en allant sur place, en consultant les industriels, les commerçants, les propriétaires, tous ceux, en un mot, qui étaient en état de lui fournir des renseignements vécus. On sent tout ce qu'il faut d'esprit critique et d'indépendance pour ne pas se laisser influencer, pour négliger les querelles locales, les amours-propres froissés et ne retenir de ces informations, souvent oiseuses et interminables, que le trait décisif et l'argument qui porte. Ce n'est plus ici le sec et fastidieux résumé d'un auteur qui abrège des documents officiels, c'est l'impartial exposé d'efforts personnels encore tout vibrants de la lutte, et cela donne au style, avec une trame solide, une intensité de vie, une propriété d'expression qui sont la caractéristique même de cet ouvrage.

Le supplément du *Nouveau Larousse illustré*, dans les colonnes consacrées à la France, disait du **Voyage en France** :

Il constitue un tableau magistral du sol français, de ses beautés naturelles, de ses richesses et du développement de son industrie. Ce n'est ni un guide à travers la France, ni un livre de pure géographie, mais un ouvrage d'une lecture attrayante, intéressant pour les lettrés.

Parmi les autres distinctions accordées au **Voyage en France** il faut signaler encore la médaille de la Société de géographie de Marseille pour les séries 12 et 13, « constituant le meilleur ouvrage sur la Provence ».

SOMMAIRES DES VOLUMES :

Voici les sommaires des 86 volumes parus, sous presse ou en préparation :

1er Volume : MORVAN, VAL DE LOIRE ET SOLOGNE (5e édition très accrue). Le flottage en Morvan — à travers le Morvan — les bûche-

rons du Nivernais — au pays des nourrices — les Vaux d'Yonne — les Vaux de la Nièvre et Guérigny — le Nivernais pastoral : les Amognes — le Nivernais pastoral : le Bazois — la vallée inférieure de l'Aron — le val de Loire et Nevers — du Donziois au Val de Loire — la Puisaye — Briare et Gien — le Gâtinais orléanais — en Gâtinais français — le safran en Gâtinais — Orléans — le Val de Loire orléanais — la Sologne — paysages solognots — les colons de Sologne — la Sologne berrichonne. — 420 pages et 20 cartes.

2e Volume : **BEAUCE, PERCHE ET MAINE** (3e édition très accrue). — Les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — la Beauce dunoise — le Perche-Gouët — le Perche aux bons chevaux — le Percheron en Amérique — le grand Perche — la foire aux chevaux de Longny — le Saosnois — le Mans et la haute Sarthe — la Sarthe et les Alpes mancelles — la Champagne mancelle — du Belinois à la Braye — de la Charnie aux Coëvrons — le Désert du Maine — Laval et Port-du-Salut — Mayenne et la Rivière — chez les Chouans — les mines d'or dans la Mayenne — de la Mayenne à l'Ernée — le petit Maine et le Passais — la Mayenne angevine — en Craonnais. — 400 pages avec 25 cartes.

Voir aussi le 56e volume : Les Châteaux de la Loire.

(*Ces deux volumes ont été couronnés par l'*Académie française, *dès leur apparition ; les 23 suivants ont obtenu une nouvelle et haute récompense.*)

3e Volume : **BRETAGNE I : LES ILES DE L'ATLANTIQUE** (3e édition complétée). — *D'Arcachon (île aux Oiseaux) à Belle-Isle.* — L'île aux Oiseaux — la presqu'île d'Arvert et les îles de Marennes — l'île d'Oleron — le nord de l'île d'Oleron — la côte sauvage d'Oleron — au sud d'Oleron — après vingt ans — île d'Aix — île Madame et Brouage — île de Ré — le Fier d'Ars — le chemin de fer de l'île de Ré — l'île d'Yeu — dans la Fouras d'Yeu — île de Noirmoutier — de l'île de Bouin à Saint-Nazaire — archipel de la Grande-Brière — île Dumet et la presqu'île du Croisic — Belle-Isle-en-Mer — le Palais — à travers Belle-Isle. — 318 pages avec 13 cartes et 4 cartes hors texte.

4e Volume : **BRETAGNE II : LES ILES DE L'ATLANTIQUE** (3e édition). — *D'Hoëdic à Ouessant.* — Ile d'Houat — la charte des îles bretonnes — île d'Hoëdic — le Morbihan et la presqu'île de Rhuys — île aux Moines — petites îles du Morbihan — îles d'Ars et d'Ilur — île de Groix — île Chevalier et île Tudy — archipel des Glénans — la ville close de Concarneau — île de Sein — île de Molène et îlots de l'archipel d'Ouessant — l'île d'Ouessant — îles de la rade de Brest — Brest et le « Borda » — la pointe de Penmarc'h. — 376 pages avec 27 cartes.

5e VOLUME : BRETAGNE III (4e édition accrue et transformée). — *Haute-Bretagne intérieure.* — Rennes — l'université agricole de Rennes — Vitré et le Vendelais — Fougères et le Désert — le Couesnon et le pays de Coglès — de l'Ille à la Rance — entre la Rance et le Meu — autour de Châteaubriant — de l'Erdre à la Vilaine — la forêt de Brocéliande — les lacs de l'Erdre — Grand-Jouan et la Meilleraye — d'Ancenis à Clisson — le lac de Grand-Lieu — du Sillon de Bretagne aux landes de Lanvaux — autour des landes de Lanvaux — en Porhoët — en Penthièvre — du Turnet-Gouët en Porhoët — aux sources de l'Oust et du Gouët — le Méné. — 422 pages avec 21 cartes et une carte hors texte.

Le littoral est décrit dans les volumes 51 et 52 ; la Basse-Bretagne dans le 53e volume.

6e VOLUME : NORMANDIE I : PARTIE OCCIDENTALE (Dédoublement de la 6e série primitive très accrue). *Avranchin, Cotentin, Bessin, Bocage.* — En Avranchin — une ville de chaudronniers — la Suisse normande — des Vaux-de-Vire aux landes de Lessay — la côte de la Déroute — le Penesme et le duché de Coigny — du Penesme au val de Saire — Cherbourg et la Hague — Bayeux et le Bessin — de l'Hiémois à l'Houlme — région industrielle de Flers — du Passais au Bocage — Bocage Normand. — 300 pages avec 23 cartes.

Les éditions primitives de la 6e série, dont il reste quelques exemplaires, comprennent toute la Normandie.

La NORMANDIE CENTRALE (54e volume) et la NORMANDIE ORIENTALE (HAUTE-NORMANDIE) [63e volume] figurent plus loin à leur ordre.

7e VOLUME : LA RÉGION LYONNAISE (3e édition très accrue). — Le Mont d'Or lyonnais — entrée à Lyon par la Saône — le paysage lyonnais — rôle social de Lyon — la presqu'île lyonnaise — la rive droite de la Saône — la Croix-Rousse — les Brotteaux et la Guillotière — Lyon industriel et commercial — le camp retranché de Lyon — des Balmes viennoises à la Bourbre — la plaine du Dauphiné — Vienne — de la Côte-Rôtie au Mont Pilat — l'Yzeron et le Garon — les monts du Lyonnais : I. De Givors à Chazelles — les monts du Lyonnais : II. Entre l'Yzeron et la Brévenne — la vallée de la Brévenne — les monts de Tarare — le col des Sauvages et Amplepuis — Thizy et Cours — la haute vallée d'Azergues — autour du Saint-Rigaud — la plus belle lieue de France — le Bas-Beaujolais viticole — le Haut-Beaujolais viticole — Beaujeu, Belleville et la foire de Montmerle — Ars et Trévoux — en Dombes — de Bourg en Valbonne. — 582 pages avec 30 cartes.

8e VOLUME : RÉGION DU HAUT-RHONE : LE RHONE, DU LÉMAN A LA MER (3e édition très accrue). — La Hollande en Dauphiné — l'isle

de Crémieu — le Rhône en Bas-Bugey — l'Albarine et la cluse des Hôpitaux — du Bugey en Revermont — la cluse de Nantua — une ruche industrielle : Oyonnax — la Bienne et Saint-Claude — la Valserine et la perte du Rhône — le pays de Gex — le Valromey — les lacs du Bas-Bugey — de Pierre-Châtel au Mont-du-Chat — le Guiers et le lac d'Aiguebelette — Chambéry et Aix-les-Bains — le lac d'Annecy — Albertville et l'Arly — les horlogers de Cluses — la vallée de Thônes et la vallée des Dornes — de Semine en Bornes — le Rhône de Bellegarde à Seyssel — les défilés de Pierre-Châtel — Villebois et le « sault » du Rhône — le Rhône de Lyon à Valence — le Rhône de Valence à la Mer — en Camargue : les Saintes-Maries-de-la-Mer — en Camargue : le vignoble et les troupeaux. — 505 pages avec 34 cartes.

9e Volume : GRAISIVAUDAN ET OISANS (3e édition refondue). — Le lac de Paladru et la Fure — du Rhône aux Terres-Froides — la Bièvre et la Valloire — Voiron — le Massif de la Grande-Chartreuse — Grenoble — l'industrie grenobloise — de Grenoble à la Mure — la Mateysine et Vizille — Uriage, le Pont-de-Claix — les gorges de la Romanche — en Oisans — en Graisivaudan (rive gauche) — d'Allevard en Graisivaudan occidental — le Bas-Graisivaudan — la grande Noyeraie — les Quatre-Montagnes — Saint-Marcellin et le Royannais — Saint-Antoine et le plateau de Chambaran — de Chambaran au Plateau Viennois. — 396 pages avec 25 cartes.

Voir aussi le 57e volume : Bas-Dauphiné, Comtat-Venaissin.

10e Volume : LES ALPES, DU LÉMAN A LA DURANCE. — Les chasseurs alpins — en Tarentaise — en Maurienne — dans les Bauges — le Genevois — le Léman français — du Faucigny en Chablais — des Dranses au Mont-Blanc — les alpages de Roselend — le poste des Chapieux — la redoute ruinée du petit Saint-Bernard — au mont Iseran — au pied du mont Cenis — une caravane militaire — le Briançonnais — du mont Genèvre au val de Névache — en Vallouise — le Queyras — les Barcelonnettes au Mexique — les défenses de l'Ubaye — Embrun et Gap — du Champsaur en Valgodemard — en Dévoluy — du Trièves en Valbonnais. — 374 pages avec 26 cartes.

Ce volume sera complété et dédoublé pour fournir en partie le texte du 80e.

11e Volume : FOREZ, VIVARAIS, TRICASTIN ET COMTAT-VENAISSIN. — La vallée du Gier — lacets et cuirasses — les armuriers de Saint-Étienne — rubaniers et cyclopes — le pays des serruriers — la vallée de l'Ondaine — Annonay et la Déôme — le Meygal — la Genève du Vivarais — du Rhône aux Boutières — sous les mûriers de Privas — de Viviers à Vals — le Pradel et le Teil — en Tricastin — l'enclave de Valréas et les Baronnies — les dentelles de Gigondas — le Pont-Saint-

Esprit — la principauté d'Orange — Carpentras — au mont Ventoux — en Avignon — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavaillon. — 362 pages avec 25 cartes.

Une partie de ce volume est passée au 57e. Les passages détachés seront remplacés dans une future réédition par de nouveaux et importants chapitres sur les Cévennes.

12e VOLUME : **ALPES DE PROVENCE ET ALPES MARITIMES.** — Au pays de Tartarin — la foire de Beaucaire — Uzès et le pont du Gard — les huiles de Salon — Noël chez Mistral — le félibrige et Saint-Remy-de-Provence — des Alpilles en Arles — d'Arles en Crau — au pied du Luberon — les pénitents des Mées — la vallée du Buech — de Gap à Digne — les brignoles de Barrême — les amandiers de Valensole — les faïences de Moustiers — le plateau du Var — Aix-en-Provence — les champs de Pourrières — du Carami à l'Argens — de Draguignan à Grasse — les parfums de Grasse — de Menton aux Mille-Fourches — la Vésubie — la Tinée — les gorges du Var — du Var à l'Ubaye. — 382 pages, 30 cartes, dont celle des Alpes hors texte.

Ce volume, qui doit recevoir d'importantes additions, sera ultérieurement augmenté et divisé en deux parties : 12e Petites Alpes de Provence ; 81e Grandes Alpes de Provence.

13e VOLUME : **LA PROVENCE MARITIME** (2e édition de l'ancienne 13e série dédoublée par le 55e volume : Côte-d'Azur). — *Région marseillaise.* — Aux bouches du Rhône — la petite mer de Berre — les bourdigues de Caronte — la côte occidentale de la petite mer — le massif de l'Estaque — le canal de Marseille au Rhône — de Roquefavour au Pilon-du-Roi — les mines de Fuveau — les câpriers de Roquevaire — à travers Marseille — les ports de Marseille — du vieux Marseille aux Cabanons — de la Ciotat aux Calanques — Toulon — la rade de Toulon — la batterie des Hommes sans peur — l'archipel des Embiez, les gorges d'Ollioules — les cerisaies de Solliès-Pont — Hyères et les Maurettes — les Isles d'Or : Giens et Porquerolles — les Isles d'Or : Bagau, Port-Cros et le Levant — des Maures à Saint-Tropez — traversée nocturne des Maures — du Gapeau à la Sainte-Baume — de la Sainte-Baume à l'Huveaune. — 419 pages avec 27 cartes.

La Côte d'Azur est décrite dans le 55e volume.

Ces deux volumes (12 et 13) et le 55e ont obtenu la médaille de la Société de géographie de Marseille décernée à l'auteur du meilleur ouvrage sur la Provence.

14e VOLUME : **LA CORSE** (3e édition). — La Balagne — Calvi et la Balagne déserte — la Tartagine et Corté — de Tavignano à Pentica — la Gravone et Ajaccio — autour d'Ajaccio — la Cinarca — une colonie grecque — les cédratiers des calanches — une vallée travailleuse (Porto) — dans la forêt corse — le Niolo — les gorges du Golo —

Mariana et la Casinca — la Castagniccia — autour de Bastia — le cap Corse — de Marseille à Sartène — les bouches de Bonifacio — une vendetta (Porto-Vecchio) — le Fiumorbo — un essai de grande culture — l'immigration lucquoise — la vallée du Tavignano — l'avenir de la Corse. — 320 pages avec 27 cartes ou croquis, 7 vues et une planche hors texte.

15e Volume : **LES CHARENTES ET LA PLAINE POITEVINE.** — Le pays d'Angoumois — les papiers d'Angoulême — au pays des colporteurs — les merveilles de la Braconne — les sources de la Touvre — une usine nationale : Ruelle — de la Charente au Né — la Champagne de Cognac — le vignoble de Cognac — la fabrication du cognac — les Pays-Bas de Jarnac — dans les Fins-Bois — le Confolentais — de la Tardoire à la Dronne — la double Saintongeaise — la Charente maritime (de Saintes à Rochefort) — la Rochelle — les vignes et les laiteries de l'Aunis — les bouchots à moules — Niort et la plaine poitevine — l'école militaire de Saint-Maixent — les protestants du Poitou — les mulets de Melle. — 385 pages avec 26 cartes.

16e Volume : **DE VENDÉE EN BEAUCE.** — La vallée de la Vonne à Sanxay — de Lusignan à Poitiers — les armes blanches de Châtellerault — en Mirebalais — Oiron et Thouars — la Vendée historique — les Alpes vendéennes — le Bocage vendéen — la forêt de Vouvant — les marais de la Sèvre niortaise — le Marais vendéen — Luçon et son marais — l'estuaire du Lay — la Vendée moderne — le pays d'Olonne — de la Loire à la Vie — de Bressuire en Gâtine — le Thouet et l'école de Saumur — au pays de Rabelais — de Tours au pays de Ronsard — la Beauce dunoise et Blois — les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — Perche-Gouët, Thimerais et Drouais. — 388 pages avec 30 cartes.

Ce volume doit être profondément modifié par suite du passage de plusieurs chapitres aux 56e, 2e et 54e. D'autres chapitres remplaceront ceux qui furent ainsi distraits des éditions primitives. Le 16e volume ne comprendra que le Haut Poitou, un 79e sera consacré à la Vendée.

17e Volume : **LITTORAL DU PAYS DE CAUX, VEXIN, BASSE-PICARDIE.** — Les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de valleuse en valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — en Vexin — les tabletiers de Méru — les éventaillistes au village — le pays de Thelle — Beauvais — les opticiens du Thérain — la vallée dorée — de la Brèche à la Noye — les tourbières de Picardie — Amiens — dans les hortillonnages — les bonnetiers du Santerre — pendant les manœuvres — l'Amiénois et la vallée de la Bresle — les dernières falaises — les serruriers du Vimeu — d'Escarbotin à la baie de Somme. — 398 pages avec 24 cartes.

Annexe : **LE VERMANDOIS ET LA BATAILLE DE LA SOMME.**

La prochaine réédition de ce volume aura pour seul titre : Picardie, 1re partie ; Amiénois et Santerre ; plusieurs chapitres passeront au 82e volume.

18e VOLUME : LA FLANDRE. — Le vieux Lille — le nouveau Lille — l'industrie lilloise — mœurs lilloises — Roubaix et Tourcoing — Roubaix et ses satellites — Tourcoing et le Ferrain — les villes industrielles de la Lys — le val de Lys — petits pays de la Flandre wallonne — la Flandre guerrière — Bailleul et ses dentellières — la Flandre flamingante — les monts de Flandre — les Moëres — Dunkerque et son port — la pêche à Islande — Fort-Mardyck et Gravelines — dans les wateringues. — 372 pages avec 21 cartes.

19e VOLUME : HAINAUT ET CAMBRÉSIS. — Douai et l'Escrebieux — de la Scarpe à Orchies — l'agriculture dans le Nord — de la Scarpe à l'Escaut — Valenciennes — le pays noir d'Anzin — en Ostrevent — Cambrai et le Cambrésis — la plus grande sucrerie du monde — la source de l'Escaut — Caudry et le canton de Clary — la vallée de la Selle — la forêt de Mormal — la vallée de la Sambre — aux champs de Malplaquet — le rayon industriel de Maubeuge — de la Sambre à la Solre — de la Solre à l'Elpe-Majeure — les fagnes de Sains — Fourmies — la trouée de l'Oise. — 390 pages avec 29 cartes.

Voir aussi le 58e volume : Boulonnais et Artois.

20e VOLUME : HAUTE-PICARDIE, CHAMPAGNE RÉMOISE ET ARDENNES. — En Noyonnais — en Soissonnais — en Laonnais — les vanniers de la Thiérache — le familistère de Guise — la vallée de l'Oise et Saint-Gobain — Coucy et le Tardenois — Reims — Épernay et le vignoble d'Ay — la Montagne de Reims et ses vins — le camp de Châlons — les Champs catalauniques — le Rethelois et le Porcien — entrée dans l'Ardenne — le royaume de la quincaillerie — la principauté de Château-Regnault — les Dames de Meuse — les Givets — Rocroi et le cheval ardennais — le champ de bataille de Sedan — Sedan industriel et ses annexes — de l'Argonne en Champagne Pouilleuse — la héronnière du Grand-Écury — Vertus et le mont Aimé. — 401 pages, 22 cartes.

Ce volume sera ultérieurement dédoublé en 20e : Champagne des vins et Champagne Pouilleuse : l'autre partie deviendra 85e volume.

21e VOLUME : HAUTE-CHAMPAGNE, BASSE-LORRAINE. — La Brie champenoise — la Champagne Pouilleuse — le Perthois et le Der — le val de l'Aube — le pays de Morvois — les bonnetiers de Troyes — le pays d'Othe — De Troyes à Clairvaux — en Bassigny — les couteliers de Nogent-le-Roi — la montagne d'Auberive — le plateau de Langres — du Bassigny en Ornois — le Vallage — la métallurgie en Champagne — en Barrois — le Blois, la Voide et le pays des Vaux — les opticiens de Ligny — Valmy et le Dormois — les défilés de l'Argonne — Varennes, le Clermontois et les Islettes — le Verdunois — Domremy et Vaucouleurs — les côtes de Meuse. — 419 pages avec 27 cartes.

Ce volume et le suivant ont fourni les éléments d'un 84e volume.

22e VOLUME : LORRAINE CENTRALE. — Le Luxembourg français — entre la Chiers et l'Orne lorraine — Longuyon et Longwy — à travers le bassin de Longwy — le Jarnisy et le bassin de Briey — la découverte du bassin de Briey — à travers le bassin de Briey : région de la Mance — à travers le bassin de Briey : régions de l'Orne et de Landres — la Woëvre — l'agriculture en Woëvre — du Rupt de Mad à la Moselle — la métallurgie et le bassin minier de Nancy — Nancy — les industries nancéiennes — retour à Nancy (1904-1914) — l'école forestière — Toul et le pays de Haye — de Toul à Thiaucourt ; le vignoble lorrain — le Vermois, le Saulnois et Lunéville — le Xaintois — de Roville à Gerbéviller. — 349 pages avec 18 cartes et 2 cartes hors texte.

Les réimpressions de ces 6 volumes (17 à 22) auront chacune un supplément consacré aux événements de guerre survenus de 1914 à 1918 sur le territoire décrit.

23e VOLUME : PLAINE COMTOISE ET JURA. — Les vanniers de Fays-Billot — le bailliage d'Amont — la Saône franc-comtoise — la vallée de l'Ognon — les Vosges comtoises — Besançon et ses horlogers — le couloir du Doubs — le pays de Montbéliard — Belfort et le Sundgau — Beaucourt et ses satellites — le Lomont — les fruitières jurassiennes — les sources de la Loue — le lac de Chaillexon — le Saugeais et le Baroichage — le lac de Saint-Point — de Champagnole au val de Mièges — l'Écosse du Jura — Morez — la vallée des Dappes et la Faucille — le Pays de Gex — les lapidaires de Septmoncel et de Saint-Claude — Clairvaux et le Grandvaux — la Moyenne-Montagne. — 423 pages avec 25 cartes.

24e VOLUME : HAUTE-BOURGOGNE. — Dijon — dans les houblonnières — les pays bas de Bourgogne — le vignoble de la Côte-d'Or — la côte dijonnaise — la côte Nuits et Cîtaux — Beaune et sa côte — le finage et Dôle — la forêt de Chaux et le Val d'Amour — le Bon-Pays — Chalon-sur-Saône et la Bresse chalonnaise — Bresse bressane et Revermont — la Bresse louhannaise — la côte mâconnaise — au long de la Saône — de Royaume en Empire — au pays de Lamartine — la côte chalonnaise et Cluny — des Grosnes au Sornin — en Brionnais — Charolais et Combrailles — la Loire bourguignonne. — 399 pages avec 30 cartes.

25e VOLUME : BASSE-BOURGOGNE ET SÉNONAIS. — Le seuil de Longpendu — la vallée de la céramique — le Creusot — Bibracte et Autun — le pays de l'huile — le Morvan bourguignon — en Auxois — autour d'Alésia — le vignoble des Riceys et l'Ource — Châtillonnais et Duesmois — aux sources de la Seine — l'Avallonnais — la Cure et l'Yonne — en Auxerrois — le Tonnerrois — en Sénonais — la Puisaye — de l'Oreuse à l'Orvanne — le pays d'Othe — le Tholon et l'Ouanne. — 367 pages avec 24 cartes

26e Volume : BERRY ET POITOU ORIENTAL (2e édition complétée). — Le Sancerrois et la Forêt — les Forêtins — Bourges — le camp d'Avord et la Septaine — le canal du Berry — du Cher à l'Arnon — Au centre mathématique de la France — porcelainiers et forgerons du Berry — Issoudun et Châteauroux — la Champagne berrichonne — la vallée du Nahon — les moutons du Berry — la basse vallée de l'Indre — en Brenne — de la Claise à la Creuse — de Touraine en Acadie — les carrières du Poitou — la Beauce montmorillonnaise — entrée en Boischaut — les lingères d'Argenton — le pays de George Sand — la Creuse et la Gargilesse — la châtaigneraie berrichonne — 391 pages avec 28 cartes.

27e Volume : BOURBONNAIS ET HAUTE-MARCHE (2e édition complétée). — Du Nivernais en Bourbonnais — autour de Moulins — la Sologne bourbonnaise — la vallée de la Besbre — les monts de la Madeleine — Vichy et Cusset — la Limagne bourbonnaise — le berceau des Bourbons — Souvigny, les côtes Matras et la Sioule — de la Sioule à la Bouble — les houillères de Commentry — la forêt de Tronçais et Montluçon — un tour en Berry — entrée dans la Marche — Guéret et les deux Creuses — les maçons de la Creuse — la tapisserie d'Aubusson — au long de la Creuse — les Trois-Cornes et la Sedelle — aux sources de la Gartempe — du Taurion à la Maulde — le plateau de Gentioux. — 383 pages avec 17 cartes.

28e Volume : LIMOUSIN (2e édition très accrue). — La Basse-Marche — les montagnes de Blond — les monts d'Ambazac — Limoges — émaux et porcelaines — autour de Limoges — Saint-Junien et ses gantiers — entre Poitou et Périgord — la Chine du Limousin — la haute Vallée de la Vienne — Treignac et les Monédières — Meymac et Ussel — le plateau de Millevaches — la Corrèze et Tulle — les châteaux d'Uzerche — ardoises et primeurs — Ségur et l'Auvézère — de Pompadour à la Vézère — Brive-la-Gaillarde — Noailles et Turenne — la Dordogne limousine — entre Argentat et Tulle — les chemins de fer électriques de la Haute-Vienne — Vézère, Corrèze et Dordogne — la Dordogne et la Luzège. — 426 pages avec 24 cartes.

29e Volume : BORDELAIS ET PÉRIGORD (2e édition complétée). — Le Libournais — les vins de Bordeaux — Bordeaux — l'activité bordelaise — navigation sur la Gironde — le Médoc des grands vins — les landes du Médoc — la pointe de Grave — la Gironde saintongeaise — Blayais et Bourgeais — le Saint-Émilionnais — l'Entre-Deux-Mers — les Graves de la Garonne — la Double — autour de Bergerac — Entre la Dronne et la Nizonne — Périgueux et le Périgord Blanc — truffes et trufficulture — le pays du père Bugeaud — le Nontronnais et Brantôme — Nos aïeux préhistoriques — en Sarladais — le Périgord noir. — 423 pages avec 31 cartes.

CARTE D'ENSEMBLE DES VOLUMES DU *VOYAGE EN F*[RANCE]

1. Morvan. Val de Loire et Sologne.
2. Beauce, Perche et Maine.
3. Bretagne : I. Les Iles de l'Atlantique. I. *De la Loire à Belle-Isle.*
4. Bretagne : II. Les Iles de l'Atlantique : II. *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. Bretagne : III. Haute-Bretagne intérieure.
6. Normandie : I. *Occidentale.*
7. La Région lyonnaise.
8. La Région du Haut-Rhône : *Le Rhône, du Léman à la mer.*
9. Dauphiné : Graisivaudan et Oisans.
10. Les Alpes, du Léman à la Durance.
11. Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.
12. Alpes de Provence et Alpes-Maritimes.
13. Provence maritime : *Région marseillaise.*
14. La Corse.
15. Les Charentes et la Plaine Poitevine.
16. De Vendée en Beauce.
17. Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.
18. Nord : I. *Flandre.*
19. Nord : II. *Hainaut et Cambrésis.*
20. Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes
21. Haute-Champagne, Basse-Lorraine.
22. Plateau lorrain et Vosges.
23. Plaine Comtoise et Jura.
24. Haute-Bourgogne.
25. Basse-Bourgogne et Senonais.
26. Berry et Poitou oriental.
27. Bourbonnais et Haute-Marche.
28. Limousin.
29. Bordelais et Périgord.
30. Gascogne.
31. Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32. Haut-Quercy et Haute-Auvergne.
33. Basse-Auvergne.
34. Velay, Vivarais méridional.
35. Rouergue et Albigeois.
36. Cévennes méridionales.
37. Golfe du Lion.
38. Le Haut-Languedoc.
39. Pyrénées orientales.
40. Pyrénées centrales. I.
41. Pyrénées occidentales.

RÉGION PARISIENNE :

42. — I. *Nord-Est :* Le Valois.
43. — II. *Est :* La Brie.
44. — III. *Sud :* Gâtinais français et Haute-Beauce.
45. — IV. *Sud-Ouest :* Versailles et le Hurepoix.
46. — V. *Nord-Ouest :* La Seine de Paris à la mer. Parisis et Vexin français.
47. — VI. *Ouest :* L'Yveline et le Mantois.

LES PROVINCES DÉLIVRÉES :

48 et 60. — Haute-Alsace.
49 et 61. — Basse-Alsace.
50 et 62. — Lorraine.

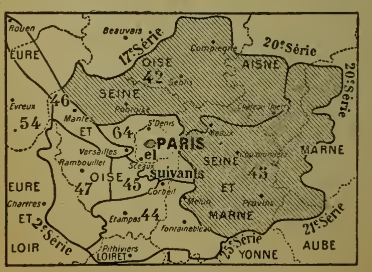
Bretagne :
51. — IV. *Littoral breton de l'Atlantique.*
52. — V. *Iles et littoral de la Manche.*
53. — VI. *Basse-Bretagne intérieure.*
54. Normandie : II. *Centrale.*
55. La Côte d'Azur. I.

56. Touraine et Anjou (*Les châteaux de la Loire*).
57. Bas-Dauphiné, Comtat-Venaissin.
58. Nord : III. *Boulonnais et Artois.*
59. Les Vosges.
63. Normandie : III. *Orientale.*
Banlieue Parisienne :
64. — I. *Sud-Est et Est.*
65. — II. *Nord et Nord-Est.*
66. — III. *Ouest et Sud-Ouest.*
67. Haute-Beauce.
70. La Côte d'Azur : II.
78. Pyrénées centrales : II.

Volu[mes]

68. Le Mantois.
77. Gévaudan.
79. La Vendée.
83 et suivants : Pa[...]

Région Parisienne





en préparation .

(Les volumes présentés avec des hachures sont ceux qui ont déjà été refondus ou profondément modifiés.)

30e Volume (2e édition, sous presse) : LES LANDES. — La conquête des Landes — les landes de Bordeaux — autour du bassin d'Arcachon — Arcachon et les dunes — le Captalat de Buch — le pays d'Albret — le Marsan et le Gabardan — de la Midouze à la Legre — Le pays de Born — les lièges du Maretin — de Dax au Vieux Baucau — Cap-Breton et la Maremne.

Ce volume va être dédoublé pour former un 71e.

31e Volume : AGENAIS, LOMAGNE ET BAS-QUERCY. — La plaine de la Garonne — la vallée du Drot — les landes de Lot-et-Garonne — la capitale du Béarnais — les bouchonniers de Mézin — Lomagne, Gaure et Fezenzaguet — le Fezensac et l'Eauzan — le Condomois — le pays des prunes — les petits pois de Villeneuve — le Haut-Agenais — Agen et ses campagnes — le Bas-Quercy — Lomagne et Rivière-Verdun — la rivière montalbanaise — les chapeaux de paille du Quercy — les gorges de l'Aveyron — les cingles du Lot — le causse de Limogne — le Lot entre Rouergue et Quercy. — 352 pages avec 22 cartes.

Ce volume dédoublé donne la matière des volumes 71 et 72e.

32e Volume : HAUTE-AUVERGNE.— Les gorges de la Cère et Aurillac — la Châtaigneraie — Campuac et Viadène — dans l'Aubrac — en Carladès — Saint-Flour et la Planèze — Luguet et Cézallier — le Féniers et l'Artense — du sommet du puy Mary — les bœufs de Salers. — 328 pages avec 21 cartes.

Une partie du 32e volume primitif passe au 72e volume.

33e Volume : BASSE-AUVERGNE (2e édition complétée). — Combrailles d'Auvergne et Franc-Alleu — les houillères de la Combrailles — la Limagne — le puy de la Poix — Clermont-Ferrand — de Montferrand au puy de Dôme — dans les monts Dômes — le mont Dore — le camp de Bourg-Lastic — les orgues de Bort — le puy de Sancy et les lacs d'Auvergne — du mont Dore à l'Allier — du Velay à la Margeride — de Brioude à Issoire — Gergovie — de l'Allier à la Dore — les couteliers de Thiers — en Livradois — du Livradois en Forez — du Cher à la Sioule. — 377 pages avec 26 cartes.

34e Volume : VELAY, VIVARAIS MÉRIDIONAL, GÉVAUDAN. — Le Lignon-Vellave — le pays d'Emblavès et le Puy — la dentelle du Puy — Polignac et le volcan du Bar — le mont Mézenc — à la source de la Loire — le lac d'Issarlès — le lac du Bouchet — entrée en pays cévenol — de la Cère à l'Ardèche — au long de l'Ardèche — ascension du mont Lozère — Mende et le Gévaudan — le plateau de la Margeride — le palais du roi — le causse de Sauveterre — les gorges du

Tarn — autour du causse Méjean — entre causses et Cévennes — Bramabiau et l'Aigoual. — 397 pages avec 27 cartes.

La prochaine réédition sera profondément remaniée et donnera les éléments d'un 77e volume actuellement sous presse.

35e VOLUME : **ROUERGUE ET ALBIGEOIS.** — La Basse-Marche du Rouergue — le bassin de Decazeville — la montagne qui brûle — Rodez et le causse du Comtal — Espalion et le causse de Bozouls — le causse de Séverac — Millau — les brebis du Larzac — à travers le Larzac — les caves de Roquefort — le rougier de Camarès — à travers le Ségala — entrée en Albigeois — le pays de Cocagne — Carmaux et ses mines — entre Tarn et Dadou — les vins de Gaillac — Castres et son causse — une page d'histoire industrielle — Mazamet, la Montagne-Noire et le Thoré. — 359 pages avec 22 cartes.

Ce volume mis à jour sera dédoublé pour un 73e.

36e VOLUME : **CÉVENNES MÉRIDIONALES.** — La Gardonnenque — le bassin d'Alais — le Guidon du Bouquet — entre Uzès et Anduze — la Satendrenque — le Gardon de Mialet — la Vallée française — Bramabiau et l'Aigoual — la haute vallée de l'Hérault — la vallée de la Dourbie — de l'Hérault au Vidourle — Sommières et le Salavès — les gorges de Saint-Guilhem — la vallée de la Lergue — Villeneuvette et Bédarieux — l'Escandorgue et l'Espinouze — la Vernazobres et la Cesse — en Minervois. — 331 pages avec 26 cartes.

Une nouvelle édition très accrue donnera matière au 74e volume.

37e VOLUME : **GOLFE DU LION.** — Nîmes — le Nemauzès — les mazets des Garrigues — aux bords du petit Rhône — Aiguesmortes — le vignoble des Sables — la Vaunage et la Vidourlenque — Montpellier — la cité morte de Maguelonne — Cette — Agde et l'étang de Thau — le fleuve Hérault — Béziers et le Biterrois — Narbonne — le lac Rubrensis — La Nouvelle et Leucate — Rivesaltes et la Salanque — les jardins de Perpignan — au pied des Albères — Port-Vendres et Banyuls. — 355 pages avec 24 cartes.

38e VOLUME : **LE HAUT-LANGUEDOC.** — Le Sidobre et Lacaune — les monts de Lacaune et l'Espinouze — du Saumail en Cabardès — de Saint-Papoul à Sorèze — les rigoles du canal du Midi — en Lauraguais — Carcassonne et le Carcassès — dans les Corbières — le Fenouillèdes — les défilés de Pierre-Lis — le Razès — le Kercorbis — le Mirepoix — de l'Ariège à la Garonne — Toulouse — le pays Toulousain — en Bas-Comminges et Nébouzan. — 331 pages avec 20 cartes.

Ce volume, qui sera très transformé, fournira en partie la matière du 75e.

39e Volume : PYRÉNÉES ORIENTALES. — Le bas Vallespir — les noisetières de Céret — le haut Vallespir — le Conflent — de Conflent en Roussillon — le Fenouillet — le pays de Sault — le Donézan — le Capcir — la Cerdagne française — l'enclave de Livia et la Soulane — la vallée de Carol — Foix et la Barguillère — le Sabarthès — la mine aux mineurs de Rancié : le passé — la mine aux mineurs de Rancié : le présent — le Sérou et le Plantaurel. — 343 pages avec 25 cartes.

Volume qui fournit en partie le texte du 75e.

40e Volume : PYRÉNÉES (1re partie). — Bigorre et les Quatre-Vallées — Tarbes — le cheval de Tarbes — le pays de Rustan — dans les Quatre-Vallées — Magnoac, Neste et Barousse — la vallée d'Aure — les réservoirs de la Neste — l'Adour et Bagnères-de-Bigorre — Vaussenat et Nansouty — au pic du Midi de Bigorre — de l'Adour au Gave — Lourdes et le Lavedan — les sept vallées du Lavedan — la vallée de Saint-Savin (Cauterets) — la vallée de Barèges — ... pages avec 14 cartes ou croquis et une carte hors texte.

Volume fournissant en partie le texte du 78e.

41e Volume : PYRÉNÉES OCCIDENTALES. — La barre de l'Adour — la côte des Basques — la Bidassoa et le peuple Basque — le pays de Labourd — Hasparren et l'Arberoue — la Basse-Navarre — une pointe dans le Val-Carlos — le bas Adour et le pays de Bidache — de Mixe en Baïgorry — la Soule — la vallée de Barétous — Oloron et ses gaves — la vallée d'Aspe — de la vallée d'Aspe à la vallée d'Ossau — la haute vallée d'Ossau — la basse vallée d'Ossau — le Josbaig et les vésiaus du Béarn — au long du gave de Pau — campagnes béarnaises — les vins de Jurançon et de Vic-Bilh — de Béarn en Bigorre. — 351 pages avec 27 cartes.

RÉGION PARISIENNE :

42e Volume : I. NORD-EST : LE VALOIS (2e édition complétée). — La Marne en Orxois — le pays d'Orxois — entrée en Valois — la forêt de Villers-Cotterêts — autour de Crépy-en-Valois — autour de Pierrefonds — en forêt de Compiègne — la vallée de l'Authonne — Compiègne et la navigation de l'Oise — la lieue archéologique — le pays des Sylvanectes — le désert d'Ermenonville — le Multien — la Gergogne et la Thérouanne — en Goële — Chantilly et ses forêts — Mortefontaine et les étangs de la Thève — les entraîneurs du Servois — l'Oise entre Creil et Pontoise — la petite France — la forêt de Carnelle. — 395 pages avec 21 cartes.

Annexe : LE VALOIS ET LA BATAILLE DE LA MARNE.

43e Volume : II. EST : LA BRIE (2e édition complétée). — Au cœur du plateau briard — le Montois — la Bassée — la falaise de Brie — Provins et la Voulzie — la Brie Pouilleuse — le champ de bataille de Champaubert — de Brie en Tardenois — les meules à moulin : agonie d'une grande industrie — microbes et corsets — méandres de Marne — les fromages de la Brie — la Brie meldoise — entre Meaux et Pomponne — la Brie forestière — le grand Morin des peintres — moutons de Brie — les papeteries du grand Morin — la vallée de l'Aubetin — Melun et le Châtelet. — 418 pages avec 23 cartes.

Annexe : LA BRIE ET LA BATAILLE DE LA MARNE.

44e Volume : III. SUD : GATINAIS FRANÇAIS ET HAUTE-BEAUCE. — Le Bocage gâtinais — la vallée de l'Orvanne — Nemours et le Loing — navigation sur la Seine — la Seine de la Cave à Corbeil — Fontainebleau — l'École d'application de l'artillerie et du génie — la forêt de Fontainebleau — la forêt vers Barbizon — Marlotte et les gorges de Franchard — les espaliers de Thomery — la Seine et la Forêt — le pays de Bière — le Gâtinais Beauceron — de l'École à l'Essonne — la Seine de Corbeil à Choisy-le-Roi — l'industrie à Essonnes — de l'Essonne à la Juine — l'Étampois — la Juine et la Chalouette — en remontant la Juine — la Beauce pituéraise — trois bourgades beauceronnes. — 428 pages avec 19 cartes.

Ce volume dédoublé et complété a fourni la matière du 67e.

45e Volume : IV. SUD-OUEST : VERSAILLES ET LE HUREPOIX. — La vallée des Roses — la forêt de Sénart — autour de Longjumeau — au bord de la Bièvre — le Josas — Versailles, la ville — rôle social et économique de Versailles — Versailles, le château et le parc — Versailles militaire et Saint-Cyr — Port-Royal-des-Champs — l'École d'aérostation de Chalais — la vallée des Fraises — Marcoussis et Montlhéry — de l'Yvette à l'Orge — de l'Orge à la Juine — la capitale du Hurepoix — Chevreuse et les Vaux de Cernay — la vallée de la Remarde — vallée de la Renarde. — 359 pages avec 15 cartes.

Ce volume dédoublé a fourni en partie le texte des 67e et 68e.

46e Volume : V. NORD-OUEST : LA SEINE DE PARIS A LA MER. PARISIS ET VEXIN FRANÇAIS. — La vallée de Montmorency — le pays des poiriers — les collines du Parisis — la boucle d'Argenteuil — la plaine du Parisis — descente de la Seine, de Paris à fin d'Oise — la Seine de fin d'Oise à l'Eure — à Rouen par la Seine — sur la Seine maritime, de Rouen à Duclair — la Seine maritime, de Duclair à Villequier — l'estuaire de la Seine — vergers de Gaillon et de Vernon — Chevrie et Madrie — les abricotiers de l'Hautie — à travers l'Hautie — en Vexin français — le pays d'Arthies — de l'Arthies au pays de Madrie. — 366 pages avec 17 cartes.

Une partie du texte après accroissement passe au 69e volume.

47e Volume : VI. OUEST : L'YVELINE ET LE MANTOIS. — Rambouillet et se enfants de troupe — en forêt Yveline, les étangs de Saint-Hubert — en Yveline, Montfort-l'Amaury — les parfums et les volailles de Houdan — Épernon et la vallée de la Guesle — en Beauce chartraine — un chemin de fer militaire — la vallée de la Voise — en Drouais — l'École de Grignon — la vallée de la Maudre — de la Vaucouleurs à Meulan — les luthiers de Mantes — le Mantois — Poissy et le Pincerais — la forêt de Laye — la forêt de Marly — le royaume du pot-au-feu. — 351 pages avec 15 cartes.

Ce volume a fourni une partie du texte du 69e.

LES PROVINCES DÉLIVRÉES :

48e Volume : HAUTE-ALSACE. I. — La trouée de Belfort et la vallée de la Largue — le Jura alsacien — le Rhin — Mulhouse — le coton à Mulhouse — industries mulhousiennes — les œuvres sociales de Mulhouse — Altkirch et l'Ill — l'Ochsenfeld et la Doller — vallée de la Thur — la vallée de Saint-Amarin — Soultz et Guebwiller — le ballon de Guebwiller — 272 pages avec 12 cartes.

La 48e série, 2e partie : Haute-Alsace, II, devient le 60e volume.

49e Volume : BASSE-ALSACE. I. — Du Haut-Kœnigsbourg à Schlestadt — la Mésopotamie d'Alsace — Strasbourg — Strasbourg : la Cathédrale, la Vie économique — autour de Strasbourg — la Vallée de la Bruche — Schirmeck et le Donon — le Ban-de-la-Roche — le Champ-du-Feu et les schlitteurs — du val de Villé à Barr — Sainte-Odile — de l'Ehn à la Mossig — le Kochersberg. — 272 pages avec 13 cartes.

La 49e série, 2e partie : Basse-Alsace, II, devient le 61e volume.

50e Volume : LORRAINE DÉLIVRÉE. I. — *Les Petites Vosges et la Sarre.* — Le pays de Dabo — de la Zorn à la Sarre — les forêts d'Abreschwiller — la Sarre blanche — la Sarre rouge — Sarrebourg et Fénétrange — Phalsbourg — les Verreries des Petites Vosges — les forges de Mouterhouse — la pisciculture dans la Zinsel — le pays de Bitche — Sarreguemines — Sarralbe, l'Albe et la Rode — de la Sarre au Warndt — Forbach et Stiring-Wendel — le champ de bataille de Spicheren — la première amputation de la Lorraine, le Sargau — Sarrelouis toujours française — Sarrebruck et les pays de la Sarre. 316 pages avec 19 cartes.

La 50e série, 2e partie : Lorraine délivrée, devient le 62e volume.

51e VOLUME : BRETAGNE IV. — *Littoral breton de l'Atlantique.* — Nantes — le rôle économique de Nantes — la Loire maritime — la côte de Retz et Pornic — la baie de Bourgneuf — de Saint-Nazaire au pays de Guérande — le trait de Penbé et la Vilaine — l'estuaire de la Vilaine — l'estuaire de Pénerf, Vannes et le Morbihan — Auray et Carnac — l'estuaire d'Etel et la mer de Graves — Hennebont et Lorient — la Laita et la rivière Belon — de l'Aven à l'Odet — les côtes de Cornouaille — le raz de Sein et la baie de Douarnenez — au Menez-Hom — Brest et sa rade — de l'Elorn à la presqu'île de Crozon — de l'Atlantique à la Manche. — 406 pages avec 32 cartes.

Voir les 3e, 4e et 5e volumes.

52e VOLUME : BRETAGNE V. — *Iles et littoral de la Manche.* — L'Aber-Benoît et l'Aber-Vrac'h — la grève de Goulven — Saint-Pol-de-Léon et l'île de Siec — Roscoff et l'île de Batz — Morlaix et son archipel — Primel et Saint-Jean-du-Doigt — Locquirec, la Lieue de Grève et le Guer — Lannion et les Sept-Iles — l'île Grande (Enès-Meur) et son archipel — archipel de Saint-Gildas — les îles d'Er — Tréguier, Paimpol — l'île de Bréhat — le Trieux et le Gouët — entre Saint-Brieuc et Paimpol — les côtes de Penthièvre — Saint-Jacut, l'île des Ehbiens et Saint-Cast — la baie de la Frénaye et le cap Fréhel — la côte d'Émeraude et la Rance — Saint-Malo et le clos Poulet — les marais de Dol — la baie du mont Saint-Michel — Granville, les Chausey et les Minquier. — 457 pages avec 31 cartes.

Voir les 3e, 4e et 5e volumes.

53e VOLUME : BRETAGNE VI. — *Basse-Bretagne intérieure.* — La Basse-Bretagne — Quimper et la Cornouaille — le Vannetais — Pontivy et le Blavet — le Scorff — l'Isole et l'Ellé — la Montagne Noire — le berceau de la Tour d'Auvergne — les rochers d'Huelgoat — le Goëllo — le Trégorrois — le Haut-Léon — le Bas-Léon — dans la montagne d'Arrée — le Yeun Elez — la forêt de Quénécan — entre Aulne et Blavet — le toit de la Bretagne. — 400 pages avec 26 cartes.

Voir les 3e, 4e et 5e volumes.

54e VOLUME : NORMANDIE II. — *Normandie centrale.* — Caen et les mines du Calvados — la campagne de Caen — Falaise et la foire de Guibray — la haute vallée de l'Orne — la campagne d'Alençon — Camembert et Vimoutiers — Orbiquet, Touques et Vie — A travers le pays d'Auge — la vallée d'Auge — le littoral du Calvados — le Lieuvin — la Touques et la Colonne — Trouville et Honfleur — la Risle et le pays de Vièvre — le pays d'Ouche — les aiguilles de Laigle — Évreux et le Saint-André — Thimerais et Drouais — du Perche aux terres françaises — campagne de Neubourg.

Les autres volumes sur la Normandie sont les 6e et 63e.

55e VOLUME : LA COTE D'AZUR (1re partie) — II. *Les Maures et l'Esterel* — Le littoral des Maures — dans les forêts des Maures — de Collobrières au Golfe — traversée nocturne des Maures — Saint-Tropez et le Golfe — du Golfe à l'Esterel — Saint-Raphaël et la corniche du Touring-Club — du Trayas au mont Vinaigre — le Mal-Infernet et le cap Roux — le golfe de la Napoule et Cannes — les îles de Lérins et le golfe Jouan — la presqu'île d'Antibes — les parfums de Grasse — les œillets d'Antibes, les jarres du Biot (Sous presse) — 427 pages avec 18 cartes.

Voir le 13e volume pour la Provence maritime. I. Région marseillaise.

Ce volume (avec les volumes 12 et 13) a obtenu en 1910 la médaille de la Société de géographie de Marseille décernée à l'auteur du meilleur ouvrage sur la Provence.

56e VOLUME : TOURAINE ET ANJOU (**Les Châteaux de la Loire**) — La Loire d'Orléans à Chambord — Blois et la Sologne blésoise — de Blois à Châteaurenauld — en Vendômois — la Gastine de Ronsard — Chaumont et Amboise — Tours et sa banlieue — du Mettray à la Brenne — entre Cher et Indre (la Champeigne) — le plateau de Sainte-Maure — Richelieu, Chinon et le Chinonais — le pays de Rabelais — de l'Indre aux Varennes — la Loire de Tours à Saumur — de la vallée d'Anjou en Gâtine — les vaux du Loir et la Flèche — Sablé et Solesmes — navigation sur la Mayenne — le pays Segréen — Angers — les ardoisières d'Angers — du Loir à la vallée d'Anjou — le Louet et le Layon — Saumur — l'École de cavalerie de Saumur — à travers le Saumurois — de Cholet au Bocage vendéen — les Mauges — l'Eldorado des Mauges — sur la Loire d'Angers à Nantes. — 577 pages avec 34 cartes.

Voir les 1er et 2e volumes.

57e VOLUME : BAS-DAUPHINÉ, COMTAT-VENAISSIN. — La vallée de la Galaure — Tain et l'Ermitage — de l'Herbasse à la Bayane — Valence — Romans et le Royannais — entre Valence et Crest — en Diois — le Vercors — la haute vallée de la Drôme — Montélimar et la Valdaine — Dieulefit et la vallée de Saou — en Tricastin — l'enclave de Valréas — dans les oliviers de Nyons — dans les Baronnies — les dentelles de Gigondas — l'ancienne principauté d'Orange — en Avignon — les campagnes de Carpentras — au mont Ventoux — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavaillon — le Coulon, Apt et le Luberon — la Valmasque — dans les monts de Vaucluse — 470 pages avec 32 cartes.

Voir les 9e et 11e volumes.

58e VOLUME : BOULONNAIS ET ARTOIS. — En Morinie — Langle, Bredenarde et Païs reconquis — Calais — l'industrie des tulles — le Blanc-Nez et le Gris-Nez — Boulogne — l'industrie boulonnaise, les plumes

— le littoral boulonnais — de la Canche à l'Authie — de l'Authie à la Canche — du Haut-Boulonnais à Montreuil — en Ternois — le cheval boulonnais — Azincourt, Enguinegatte et Thérouanne — Avre, Saint-Venant et Lillers — Béthune et les houillères du Pas-de-Calais — à travers le pays noir — l'armée au pays noir — le pays d'Arras — à travers le plateau artésien — la Sensée et Bapaume. — 358 pages avec 27 cartes.

Voir les 18e et 19e volumes.

59e Volume : **LES VOSGES.** — La Moselle de Charmes à Épinal — Épinal et l'industrie des Vosges — Les images d'Épinal — Épinal et les Vosges en 1914 — luthiers et dentellières — du Xaintois à la Meuse — les Faucilles et leurs stations thermales — dans la Vôge — le Val d'Ajol et Plombières — la Vologne — Rambervillers et Baccarat — les petites Vosges — la principauté de Salm-Salm — le bassin de Saint-Dié — la Vologne et ses lacs — Gérardmer et son lac — Remiremont et la Moselotte — la Haute Moselle — le ballon de Servance — au ballon d'Alsace. — 359 pages avec 25 cartes.

60e Volume (suite du 48e volume). **HAUTE-ALSACE. II.** — Le Mundat de Rouffach — d'Ensisheim à Colmar — Neuf-Brisach à Colmar — Neuf-Brisach et le Ried — Turckheim et les Trois-Épis — au Petit Ballon (Kahlewasser) — l'Alsace romane — le val d'Orbey et les Hautes-Chaumes — à travers le vignoble — Sainte-Marie-aux-Mines et sa vallée — la guerre dans la Haute-Alsace (1914-1918). — 284 pages avec 12 cartes.

61e Volume (suite du 49e volume). **BASSE-ALSACE. II.** — Un coin de France au delà du Rhin — les houblonnières de Haguenau — autour de la Forêt-Sainte — les lignes de Wissembourg — l'Alsace bavaroise — Reichshoffen, Frœschwiller et Wœrth — autour de Niederbronn — l'ancien comté de Hanau — autour de Saverne — entre la Sarre et l'Eichel — les chapeliers de Saar-Union — la guerre en Basse-Alsace. — 256 pages avec 17 cartes.

62e Volume (suite du 50e volume). **LORRAINE DÉLIVRÉE. II.** — *La Moselle.* — Metz — à travers Metz. — l'industrie messine — les champs de bataille sous Metz — Gravelotte et Rezonville — au long de la Moselle — Thionville — le pays du fer — de l'Alzette à la Fench — aux confins du Luxembourg — entre Moselle et Nied — la Nied française — la Nied allemande — le Saulnois — la côte de Delme — les

marais salés de Marsal — autour de Morhange — les grands étangs de Lorraine — l'étang de Lindre — des étangs à l'Albe. — 342 pages avec 22 cartes.

63e Volume : NORMANDIE. III. — *Haute-Normandie.* — De la Risle au marais Vernier — le Roumois — les draps d'Elbeuf — trainglots et enfants de troupe — en Vexin français — l'Andelle et la forêt de Lyons — Rouen — le royaume d'Yvetot — le mascaret — d'Yvetot au Havre — le Havre — les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de valleuse en valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — Autour de la forêt d'Eawy. — 364 pages avec 22 cartes.

64e Volume : BANLIEUE DE PARIS. — 1re partie. — La Seine entre l'Orge et la Marne — les lilas de Vitry — aux bords de l'Yères — de la Brie forestière à la Marne — de Bercy à la boucle de Marne — les boucles de Marne — à travers quatre lieues de maisons — la forêt de Bondy et l'Aulnoye — Vincennes — le bois de Vincennes et Fontenay-sous-Bois — les pêchers de Montreuil — les collines de Romainville. — 247 pages avec 16 cartes.

65e Volume : BANLIEUE DE PARIS. — 2e partie. — Pantin, ses usines, son tabac — Aubervilliers et la plaine Saint-Denis — Saint-Denis en France — la basilique de Saint-Denis et la Légion d'honneur — Saint-Denis grande ville industrielle — entre la Seine et le Rouillon — autour du lac d'Enghien — Montmorency — les deux Saint-Ouen — de Clichy à la presqu'île de Gennevilliers — dans les champs de Gennevilliers — Asnières et les garennes de Colombes — la plaine des Sablons (Levallois-Perret, Neuilly.) — 270 pages avec 12 cartes.

66e Volume : BANLIEUE DE PARIS. — 3e partie. — Des muguets de Neuilly aux roses de Puteaux — autour du mont Valérien — autour de la Malmaison — Saint-Cloud et Ville-d'Avray — la vallée de Sèvres et les bois de Meudon — la manufacture de Sèvres — les blanchisseries de Boulogne — d'Issy-les-Moulinaux à Vanves — de Vanves au plateau de Châtillon — Rosati, félibres et robinsons — le val d'Aulnay — le plateau de Rungis — aux bords de la Bièvre. — 264 pages avec 13 cartes.

67e Volume (sous presse) : HAUTE-BEAUCE (dédoublement du 44e).

68e Volume (sous presse) : LE MANTOIS (dédoublement du 45e).

69e Volume (sous presse). — (Dédoublement des 46e et 47e).

70e Volume : LA COTE D'AZUR. 2e partie : NICE ET LES ALPES MARITIMES. — Cagnes — le Malvan et Vence — Nice — Nice-Cosmopolis — l'industrie et le commerce à Nice — Villefranche et le cap Ferrat — la Petite Afrique et la Corniche — la principauté de Monaco — Beausoleil, le Cap-Martin, Roquebrune et Menton — la Roya française — de Menton aux Mille-Fourches — la Vésubie — la Tinée — les gorges du Var — avec les chasseurs alpins, entre Tinée et Vésubie ... pages, avec 13 cartes).

71e Volume (sous presse) : ARMAGNAC ET CHALOSSE (dédoublement des 30e et 31e).

72e Volume (en préparation) : QUERCY (dédoublement des 31e et 32e).

73e Volume (en préparation) : ALBIGEOIS ET MONTAGNE NOIRE (dédoublement des 35e et 38e).

74e Volume (en préparation) : CÉVENNES, RÉGION DE L'HÉRAULT (dédoublement du 36e volume).

75e Volume (en préparation) : DU MINERVOIS AUX CORBIÈRES (dédoublement des 36e, 38e et 39e volumes).

76e Volume (en préparation) : VIVARAIS (dédoublement du 11e).

77e Volume (en préparation) : GÉVAUDAN (dédoublement du 34e).

78e Volume : PYRÉNÉES, 3e partie : COMMINGES, COUSERANS, PAYS DE FOIX. — Comminges pyrénéen — vallée de Luchon — les Fruitières de la Haute-Garonne — de Saint-Béat au val d'Aran — le Couserans — la Ballongue, le Biros et Betmale — vallées de Massat et d'Aulus — les ours d'Ustou — Foix et le pays de Foix — La Barguillière et le Serou — le Plantaurel et le Mas d'Azil — le Sabarthès — la mine aux mineurs de Rancié — la haute vallée de l'Ariège.

79e Volume (en préparation) : LA VENDÉE (dédoublement du 16e vol.).

80e Volume (en préparation) : LES ALPES CENTRALES (dédoublement du 10e volume).

81e Volume (en préparation) : VERMANDOIS, THIÉRACHE ET LAONNAIS (dédoublement des 17e et 20e volumes).

83e VOLUME (en préparation) : BEAUVAISIS ET NOYONNAIS (dédoublement des 17e et 20e volumes).

84e VOLUME : LORRAINE. 2e partie : ARGONNE, BARROIS, VERDUNOIS (dédoublement des 21e et 22e volumes).

85e VOLUME : CHAMPAGNE. 3e partie : LES ARDENNES. Ces 4 volumes et ceux dont ils sont tirés seront suivis du récit des opérations de guerre (1914-1918) sur le territoire décrit.

86e VOLUME et suivants. Quelques autres volumes provenant de dédoublement et Paris.

Novembre 1922.

Les Éditeurs,

BERGER-LEVRAULT

Répartition des volumes par Départements

DÉSIGNATION DES DÉPARTEMENTS	DÉSIGNATION des volumes concernant LE DÉPARTEMENT
Ain	7, 8, 24.
Aisne	19, 20, 42, 43.
Allier	27.
Alpes (Basses-)	10, 12, 67.
Alpes (Hautes-)	10, 67.
Alpes-Maritimes	12, 55, 67, 70.
Ardèche	8, 11, 34.
Ardennes	20, 21.
Ariège	38, 39, 78.
Aube	21, 25, 43.
Aude	37, 38, 39.
Aveyron	32, 35.
Bouches-du-Rhône	8, 12, 13.
Calvados	6, 46, 54.
Cantal	32.
Charente	15, 28.
Charente-Inférieure	3, 15, 29.
Cher	1, 26, 27.
Corrèze	28, 32, 33.
Corse	14.
Côte-d'Or	24, 25.
Côtes-du-Nord	5, 52, 53.
Creuse	27, 28, 33.
Dordogne	29.
Doubs	23.
Drôme	8, 9, 57.
Eure	17, 46, 54, 63.
Eure-et-Loir	2, 6, 16, 44, 47.
Finistère	4, 51, 52, 53.
Gard	8, 11, 12, 34, 36, 37.
Garonne (Haute-)	31, 38, 40.
Gers	30, 31, 38.
Gironde	3, 29, 30.
Hérault	35, 36, 37, 38.
Ille-et-Vilaine	5, 51, 52.
Indre	26, 27.
Indre-et-Loire	26, 56.
Isère	7, 8, 9, 10.
Jura	8, 23, 24.
Landes	30, 31.
Loir-et-Cher	1, 2, 26, 56.
Loire	7, 11, 24.
Loire (Haute-)	11, 32, 33, 34.
Loire-Inférieure	3, 5, 51.
Loiret	1, 2, 44, 56.
Lot	31, 32.
Lot-et-Garonne	31.
Lozère	32, 34.

DÉSIGNATION DES DÉPARTEMENTS	DÉSIGNATION des volumes concernant LE DÉPARTEMENT
Maine-et-Loire	56.
Manche	6, 52.
Marne	20, 21, 43.
Marne (Haute-)	21, 22.
Mayenne	2.
Meurthe-et-Moselle	22, 59.
Meuse	21, 22.
Morbihan	3, 4, 5, 51, 53.
Moselle	22, 50, 62.
Nièvre	1.
Nord	18, 19.
Oise	17, 20, 42.
Orne	2, 6, 54.
Pas-de-Calais	58.
Puy-de-Dôme	7, 33.
Pyrénées (Basses-)	41.
Pyrénées (Hautes-)	30, 40.
Pyrénées-Orientales	37, 39.
Rhin (Bas-)	49, 61.
Rhin (Haut-) [Belfort]	22, 23.
Rhin (Haut-) [ancien]	48, 60.
Rhône	7.
Saône (Haute-)	23.
Saône-et-Loire	24, 25.
Sarthe	2, 56.
Savoie	8, 10.
Savoie (Haute-)	8, 10.
Seine	47, 59 et suivants.
Seine-Inférieure	6, 17, 46, 63.
Seine-et-Marne	1, 21, 25, 42, 43, 44, 45.
Seine-et-Oise	42, 44, 45, 46, 47, 64, 65, 66.
Sèvres (Deux-)	15, 16.
Somme	17, 58.
Tarn	35, 38.
Tarn-et-Garonne	31.
Var	12, 13, 55.
Vaucluse	57.
Vendée	3, 16.
Vienne	16, 26.
Vienne (Haute-)	28.
Vosges	59.
Yonne	25.
Basse-Alsace	49, 61.
Haute-Alsace	48, 60.
Lorraine délivrée	50, 62.

Répartition des volumes par Provinces

Par grandes Régions naturelles

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY – PARIS – STRASBOURG

CARTE D'ENSEMBLE DES VOLUMES DU *VOYAGE E*

1. **Morvan. Val de Loire et Sologne.**
2. **Beauce, Perche et Maine.**
3. **Bretagne : I. Les Iles de l'Atlantique.** I. *De la Loire à Belle-Isle.*
4. **Bretagne : II. Les Iles de l'Atlantique** : II. *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. **Bretagne : III. Haute-Bretagne intérieure.**
6. **Normandie** : I. *Occidentale.*
7. **La Région lyonnaise.**
8. **La Région du Haut-Rhône** : *Le Rhône, du Léman à la mer.*
9. **Dauphiné : Graisivaudan et Oisans.**
10. **Les Alpes, du Léman à la Durance.**
11. **Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.**
12. **Alpes de Provence et Alpes-Maritimes.**
13. **Provence maritime** : *Région marseillaise.*
14. **La Corse.**
15. **Les Charentes et la Plaine Poitevine.**
16. **De Vendée en Beauce.**
17. **Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.**
18. **Nord** : I. *Flandre.*
19. **Nord** : II. *Hainaut et Cambrésis.*
20. **Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.**
21. **Haute-Champagne, Basse-Lorraine.**
22. **Plateau lorrain et Vosges.**
23. **Plaine Comtoise et Jura.**
24. **Haute-Bourgogne.**
25. **Basse-Bourgogne et Senonais.**
26. **Berry et Poitou oriental.**
27. **Bourbonnais et Haute-Marche.**
28. **Limousin.**
29. **Bordelais et Périgord.**
30. **Gascogne.**
31. **Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.**
32. **Haut-Quercy et Haute-Auvergne.**
33. **Basse-Auvergne.**
34. **Velay, Vivarais méridional.**
35. **Rouergue et Albigeois.**
36. **Cévennes méridionales.**
37. **Golfe du Lion.**
38. **Le Haut-Languedoc.**
39. **Pyrénées orientales.**
40. **Pyrénées centrales. I.**
41. **Pyrénées occidentales.**

RÉGION PARISIENNE :

42. — I. *Nord-Est :* **Le Valois.**
43. — II. *Est :* **La Brie.**
44. — III. *Sud :* **Gâtinais français et Haute-Beauce.**
45. — IV. *Sud-Ouest :* **Versailles et le Hurepoix.**
46. — V. *Nord-Ouest :* **La Seine de Paris à la mer. Parisis et Vexin français.**
47. — VI. *Ouest :* **L'Yveline et le Mantois.**

LES PROVINCES DÉLIVRÉES :

48 et 60. — **Haute-Alsace.**
49 et 61. — **Basse-Alsace.**
50 et 62. — **Lorraine.**

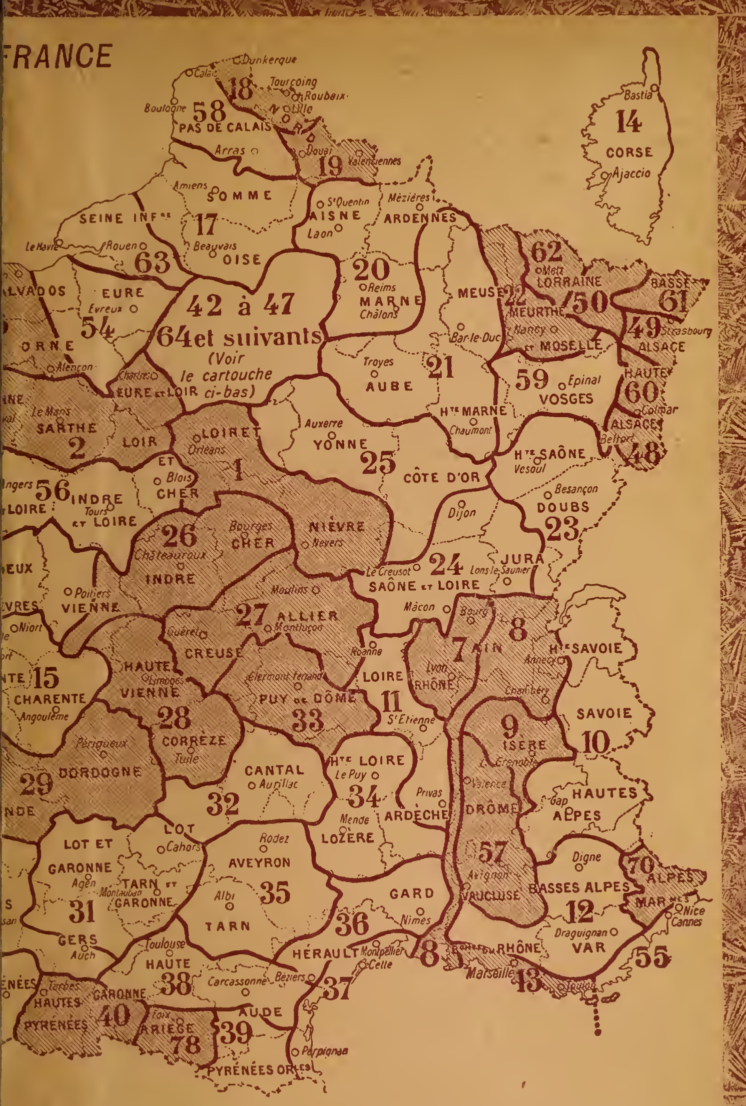
Bretagne :
51. — IV. *Littoral breton de l'Atlantique.*
52. — V. *Iles et littoral de la Manche.*
53. — VI. *Basse-Bretagne intérieure.*
54. **Normandie** : II. *Centrale.*
55. **La Côte d'Azur.** I.

56. **Touraine et Anjou** (*Les châteaux de la Loire*).
57. **Bas-Dauphiné, Comtat-Venaissin.**
58. **Nord** : III. *Boulonnais et Artois.*
59. **Les Vosges.**
63. **Normandie** : III. *Orientale.*
Banlieue Parisienne :
64. — I. *Sud-Est et Est.*
65. — II. *Nord et Nord-Est.*
66. — III. *Ouest et Sud-Ouest.*
67. **Haute-Beauce.**
70. **La Côte d'Azur : II.**
78. **Pyrénées centrales : II.**

Région Parisienne



V
68. **Le Mantoi**
77. **Gévaudan.**
79. **La Vendée**
86 et suivants :



s en préparation :

(Les volumes présentés avec des hachures sont ceux qui ont déjà été refondus ou profondément modifiés.)